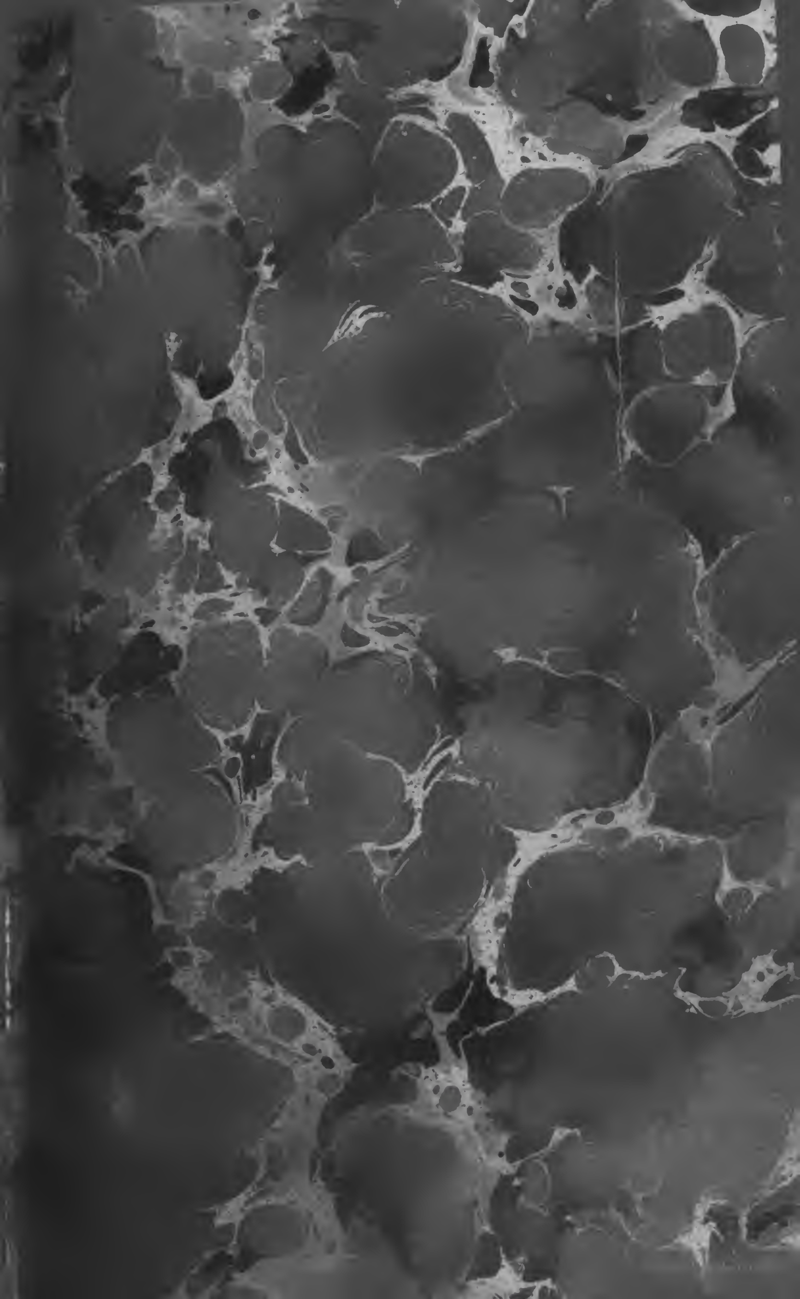
# L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE. RÊVE S'IL EN FÛT JAMAIS: SUIUI...







# L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

---

TOME SECOND.

---

# L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

*Rêve s'il en fût jamais ;*

SUIVI DE

# L'HOMME DE FER,

SONGE.

Par L. S. Mercier, ex-Député à la Convention nationale et au Corps législatif ; Membre de l'Institut national de France.

O utinam !

NOUVELLE EDITION,

*IMPRIMÉE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR.*

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez LEPETIT jeune et GERARD, Libraires, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 44 ;

Et au Palais du Tribunat. Galeries de bois, n°. 223.

AN X.

Tardieu l'ainé

*Plonge-toi dans le Torrent.*



# L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

*Rêve s'il en fût jamais.*

## CHAPITRE XXXI.

### *Les gens de Lettres.*

En sortant de la bibliothèque, un particúlier qui ne m'avoit pas dit un mot depuis trois heures, m'arrêta, et nous liâmes conversation ensemble. Elle tomba sur les gens de lettres. J'en ai peu connu de mon temps, lui dis-je ; mais ceux que j'ai fréquentés, étoient doux, honnêtes, modestes, pleins de probité. Auroient-ils eu des défauts, ils les rachetoient par tant de qualités précieuses qu'il auroit fallu être incapable d'amitié pour ne point s'attacher à eux. L'envie, l'ignorance et la calomnie ont

défiguré le caractère des autres ; car tout homme public est exposé aux sots discours du vulgaire ; tout aveugle qu'il est, il prononce hardiment (*a*). Les grands, privés pour la plupart de talens comme de vertus, étoient jaloux de ce qu'ils attachoient les regards de la nation, et feignoient de les mépriser (*b*). Ces écrivains avoient encore

---

(*a*) Tel homme incapable d'écrire une bonne page, mais qui a le talent verbal de la satyre, à force de fronder tous les livres, de dépriser tous les auteurs et de flatter ainsi la malignité, s'est enfin persuadé qu'il est lui-même un homme de goût et d'un tact fin ; il se trompe et dans le jugement qu'il porte de soi, et dans le jugement qu'il porte des autres.

(*b*) Ce n'est point aux plus puissans monarques, ni aux princes les plus riches, ni aux gouverneurs particuliers d'une nation, que la plupart des Etats doivent leur splendeur, leur force et leur gloire. Ce sont de simples particuliers qui ont fait des progrès étonnans dans les arts, dans les sciences, dans l'art même de gouverner. Qui a mesuré la terre ? qui a découvert le système du ciel ? qui a mis en jeu ces curieuses manufactures qui habillent les nations ? qui a écrit l'histoire naturelle ? qui a scruté les profondeurs de la chimie, de l'anatomie, de la botanique ? Encore un coup, ce sont de simples particuliers. Ils doivent aux yeux du sage éclipser ces prétendus

à combattre le goût dédaigneux du public, qui d'autant plus avare de louanges qu'il étoit riche de leurs travaux, abandonnoit quelquefois des chefs-d'œuvres pour aller s'extasier à quelques plates boufonneries. Enfin ils avoient besoin du plus grand courage pour se soutenir dans une carrière où l'orgueil des hommes leur offroit mille dégoûts; mais ils ont bravé et l'insolent mépris des grands, et les propos imbécilles du vulgaire : la renommée juste, en flétrissant leurs ardversaires, a couronné leurs nobles efforts (*c*).

Je les reconnois à ce portrait, me dit

---

grands, nains orgueilleux qui ne se nourrissent que de leur propre vanité. Ce ne sont pas en effet ces rois, ces ministres, ces gens constitués en autorité, qui sont les véritables maîtres du monde; ce sont ces hommes supérieurs, dont la voix puissante a dit à leur siècle : *Bannis tel préjugé imbécille, pense d'une manière plus élevée, avilis ce que tu as follement respecté, et respecte ce que tu avilissois par ignorance; profite de tes sottises passées pour mieux connoître les droits de l'homme; adopte toutes mes idées, ta route est tracée, marche, je te réponds du succès.*

(*c*) On s'accommode mieux, a-t-on dit, du

poliment mon interlocuteur. Les gens de lettres sont devenus les citoyens les plus respectables. Tous les hommes éprouvent

---

commerce de ceux que l'on aime, que de la société de ceux qu'on admire ; soit.

Que le portier porte envie au portier, et le forgeron au forgeron, c'est une maladie ancienne du cœur humain, qui subsistoit du temps d'Hésiode : mais qu'un roi soit jaloux d'un poëte ; qu'un courtisan le soit de la célébrité d'un géomètre ; qu'un magistrat envie les applaudissemens prodigués à un comédien ; voilà ce qui fait déplorer la foiblesse de l'homme, et ce qu'on ne peut guère concevoir que d'après les faits.

Si l'on pouvoit ouvrir le cœur de l'envieux, dit un ancien, on le verroit ulcéré, percé, déchiré, rongé de toutes parts, et tous ses tourmens inspireroient peut-être de la pitié. Quelle horrible situation, que de ne pouvoir un instant savourer le bonheur d'autrui, d'être tourmenté du bien qui lui arrive, d'être condamné au supplice de toujours haïr et d'exhaler sans cesse les gémissemens secrets d'une rage sourde contre tous talens, toutes vertus, tout succès ! L'envieux vit au milieu des hommes, et il ne peut les souffrir, parce que chacun lui rappelle ce qu'il n'a pas. Il est né pour les ténèbres, et il ne peut vivre avec lui-même. Il fatigue sa détestable vie, et les infortunes d'autrui ne peuvent même lui donner l'affreux conten-

le besoin d'être émus, attendris; c'est le plaisir le plus vif que l'ame puisse goûter. C'est à eux que l'Etat a confié le soin de développer ce principe des vertus (*d*). En

---

tement qu'il désire. Les plus à plaindre ne sont jamais aussi malheureux qu'il l'est lui même.

Denis le tyran envoyoit aux carrières tout homme de lettres qui ne l'admiroit pas assez. Néron faisoit égorger ceux qui faisoient des vers mieux que lui. Il n'y a plus de Denis le tyran ni de Néron; mais il y a des grands qui, jaloux des titres les plus contradictoires, veulent dominer en tout et font mille petites plaies secrètes à ceux qui négligent de les flatter.

Ce qui trouble la république des lettres, c'est quand un prince porte ses jugemens arbitraires au milieu des paisibles travaux des auteurs*, et que les préjugés de son rang se mêlant aux erreurs de son esprit, il croit pouvoir commander là comme ailleurs.

(*d*) Quand un législateur voudra faire passer une loi, qu'il la lise d'abord aux philosophes, aux orateurs, aux poëtes, ils l'auront bientôt parée de manière à la rendre aimable et respectable.

C'est encore à eux qu'il appartient de développer la puissance du mépris contre les ennemis de l'ordre, et cette verge si redoutable, supplément à l'insuffisante vengeance des lois, ne perdra son ressort que dans les gouvernemens entièrement corrompus où les hommes seroient insensibles à l'infamie.

peignant des tableaux majestueux, attendrissans, terribles, ils rendent les hommes plus susceptibles de tendresse, et les disposent, en perfectionnant leur sensibilité, à toutes les grandes qualités dont elle eśt l'origine. Nous trouvons, poursuivit-il, que les écrivains de votre siècle, du côté de la morale et des vues profondes et utiles, ont surpassé de beaucoup les écrivains du siècle de Louis XIV. Ils ont peint les fautes des rois, les malheurs des peuples, les ravages des passions, les efforts de la vertu, les succès même du crime. Fidèles à leur vocation (*e*), ils ont eu le courage d'insul-

(*e*) Néron logeoit dans son palais la fameuse *Locusta*, savante dans l'art d'apprêter des poisons subtils. Il étoit si jaloux de conserver une femme aussi utile à ses desseins, qu'il lui donna des gardes. Ce fut elle qui composa le breuvage qui fit périr Britannicus. Comme l'effet du poison avoit noirci le visage de ce malheureux prince, Néron fit étendre dessus une couche de blanc qui n'offroit aux yeux que la pâleur d'une mort naturelle. Mais comme on le portoit au tombeau, une grosse pluie qui survint, lava le fard et mit en évidence ce que l'empereur vouloit déguiser. Je trouve dans ce fait une assez juste allégorie : les rois caressent avec com-

ter aux trophées sanglans que la servitude et l'erreur avoient consacrés à la tyrannie. Jamais la cause de l'humanité ne fut mieux plaidée; et quoiqu'ils l'aient perdue par une fatalité inconcevable, ces intrépides avocats n'en sont pas moins demeurés couverts de gloire.

Tous ces traits de lumière échappés à ces ames fortes et courageuses, se sont conservés et transmis d'âge en âge (*f*). Tel un germe long-temps foulé aux pieds, est tout-à-coup transporté par un vent favorable; s'il trouve un abri commode, il croît, il s'élève, forme un arbre, dont le feuillage épais devient à-la-fois un ornement et un asile.

---

plaisance des monstres fidèles; soit aveuglement, soit mépris des lois, soit confiance en leur pouvoir, ils croient en imposer à l'œil qui les contemple; mais bientôt l'histoire est la pluie abondante qui emporte la couche mensongère et rend au crime la couleur qui lui est propre.

(*f*) Le commun des esprits, et ceux qui n'ont point approfondi jusqu'à un certain point les matières du gouvernement, sont bien éloignés d'apercevoir la liaison des spéculations des sciences avec le bonheur et la richesse de l'État.

Si, plus éclairés sur la véritable grandeur, nous méprisons le faste et l'ostentation des puissances, si nous avons tourné nos regards vers des objets dignes de la recherche des hommes, c'est aux lettres que nous en sommes redevables (*g*). Nos écrivains ont encore surpassé les vôtres en courage. Si quelque prince s'écartoit des lois, ils feroient revivre ce tribunal fameux à la Chine, ils graveroient son nom sur l'airain terrible où sa honte vivroit éternellement; l'histoire est entre leurs mains l'écueil de la fausse gloire, l'arrêt porté contre les illustres criminels, le creuset où

---

(*g*) On peut avancer avec une espèce de certitude, que les lumières faisant chaque jour de nouveaux progrès, descendant par degré dans presque tous les états, anéantiront d'une manière sûre cette foule bizarre de lois, et y substitueront des usages plus naturels, plus sensés. La raison publique aura une volonté puissante et sage qui changera la face des nations. Ce sera l'imprimerie qui rendra cet important service à l'humanité. Imprimons donc! et que tout le monde lise, femmes, enfans, valets, etc. mais en même tems, n'imprimons que des choses vraies, utiles, et méditons bien avant d'écrire.

le héros disparoît s'il n'a pas été homme.

Eh ! que les maîtres du monde, qui se plaignent que tout ce qui les approche ressent la contrainte et la dissimulation, soient confondus ; n'ont-ils pas toujours auprès d'eux ces orateurs muets, indépendans, intrépides, qui peuvent les instruire sans les offenser, et qui n'ont auprès de leur trône ni faveurs à obtenir, ni disgrace à craindre (*h*)?

Nous devons rendre justice à ces nobles écrivains, c'est qu'il n'est point d'état parmi les hommes qui ait mieux rempli sa destination. Les uns ont foudroyé la supersti-

---

(*h*) J'ai lu une excellente tragédie d'Eschyle, c'est son Promethée : l'allégorie est belle et claire; c'est l'homme de génie qu'accable un despote. Pour avoir éclairé les humains, pour leur avoir porté le feu céleste, il est attaché au sommet d'un rocher; brûlé lentement par les rayons du soleil, son corps change de couleur : les nymphes des bois, des campagnes, l'entourent en gémissant, le plaignent et ne peuvent le soulager. La furie lui met des fers aux pieds, qui pénétrent jusque dans les chairs : mais au milieu de ses tourmens le remords d'avoir été vertueux ne peut entrer dans son cœur.

tion, les autres ont soutenu les droits des peuples; ceux-ci ont creusé la mine féconde de la morale, ceux-là ont montré la vertu sous les traits d'une indulgente sensibilité (*i*). Nous avons oublié les foiblesses particulières qu'en qualité d'hommes ils ont pu avoir. Nous ne voyons que cette masse de lumière qu'ils ont formée, aggrandie; c'est un soleil morale qui ne s'éteindra plus qu'avec le flambeau de l'univers!

— Je voudrois bien jouir de la présence de vos grands hommes, car j'ai toujours eu un attrait particulier pour les bons écrivains; j'aime à les voir et sur-tout à les entendre. — Vous tombez fort bien: on ouvre aujourd'hui les portes de l'acadé-

---

(*i*) Quelle récompense pour un auteur, ami du bien et de la vérité, lorsqu'en lisant dans son livre on laisse tomber dessus une larme brûlante, lorsqu'il attire du fond du cœur un profond soupir, et que refermant le livre pour quelques momens on lève les yeux vers le ciel en formant des résolutions vertueuses! Voilà sans doute le plus beau salaire qu'il doive espérer. Que sont auprès de ce triomphe les bruits discordans d'une renommée aussi vaine que passagère, aussi incertaine qu'enviée!

mie ; l'on doit y recevoir un homme de lettres. — A la place, sans doute, d'un académicien décédé ? — Que dites-vous ! le mérite doit-il attendre que le glaive du trépas ait frappé une tête pour venir occuper sa place ? Le nombre des académiciens n'est point fixé : chaque talent trouve sa couronne ; il en est assez pour les récompenser tous (*k*).

---

(*k*) Un auteur qui ne fait pas une grande sensation, peut aisément se consoler en songeant que dans un siècle moins éclairé il eût été un écrivain illustre : s'il étoit plus sensible aux progrès des connoissances humaines qu'aux intérêts de sa vanité, au lieu de s'affliger il se réjouiroit de ne pouvoir sortir de son obscurité.

## CHAPITRE XXXII.

### *L'Académie Française.*

Nous nous acheminâmes vers l'académie française ; elle avoit conservé son nom ; mais que sa situation étoit différente ! que le lieu où elle tenoit ses assemblées étoit changé ! Elle n'habitoit plus le palais des rois. O révolution étonnante des âges ! un pape s'est assis à la place des Césars ! L'ignorance et la superstition ont habité Athènes ! Les beaux arts ont volé en Russie ! Auroit-on cru de mon temps que ce mont autrefois tant ridiculisé pour avoir laissé remarquer sur son sommet quelques ânes paissant des chardons, étoit devenu la fidèle image du Parnasse antique, le séjour du génie, la demeure des fameux écrivains ? Aussi avoit-on aboli le nom de *Montmartre*, mais par pure complaisance pour les préjugés reçus.

Ce lieu auguste, ombragé de toutes parts de bois vénérables, étoit consacré à la solitude. Une loi expresse défendoit qu'on

frappât l'air aux environs d'aucun bruit discordant. Les carrières de plâtre étoient taries. La terre avoit enfanté de nouveaux lits de pierre pour servir de fondement à ce noble asile. Cette montagne favorisée des plus doux regards du soleil, nourrissoit des arbres, dont les sommets élancés tantôt se croisoient dans les airs, tantôt laissoient de distance en distance quelques points entr'ouverts par où l'œil avide s'échappoit vers les cieux.

Je monte avec mon guide, j'aperçois çà et là de jolis hermitages, éloignés les uns des autres. Je demandai qui habitoit ces bosquets demi-sombres, demi-éclairés, dont l'aspect avoit quelque chose d'intéressant? Vous ne tarderez pas à le savoir, me dit-on; hâtez-vous, l'heure approche. En effet, je vis un grand nombre de personnes qui arrivoient de côté et d'autre, non en carrosse, mais à pied: leur conversation sembloit plus vive et plus animée. Nous entrâmes dans un édifice assez vaste, mais très-simplement décoré. Je n'aperçus aucun suisse, armé d'une lourde hallebarde, à la porte du paisible sanc-

tuaire des muses : rien ne m'empêcha de passer avec la foule des honnêtes gens (*a*).

La salle étoit fort sonore, de manière que la plus foible voix académique se faisoit distinctement entendre dans les points les plus éloignés. L'ordre qui régnoit dans les places n'étoit pas moins remarquable ; plusieurs rangs de gradins tapissoient le contour de la salle ; car ce peuple savoit que l'oreille doit être à son aise à l'académie, comme l'œil au sallon de peinture. Je considérai le tout à mon aise. Le nombre des siéges académiques ne me parut pas ridiculement fixé ; mais ce qu'il y avoit de particulier, c'est que chaque fauteuil étoit surmonté d'un drapeau flottant : dessus on lisoit distinctement le titre des ouvrages de

(*a*) J'ai toujours été très-curieux d'envisager un grand homme, et j'ai cru reconnoître que le port, l'action, l'air de tête, la contenance, le regard, tout le distinguoit du commun des hommes. Il reste une science neuve à parcourir, l'étude de la physionomie. Lavater, homme sensible et homme de génie, nous a donné un livre sur cette matière fait pour être médité, tant par les naturalistes que par les moralistes.

l'académicien dont il ombrageoit la tête. Chacun pouvoit s'asseoir dans un fauteuil, sans autre formule, sous la seule loi qu'il déploieroit le drapeau où seroient inscrits ses titres. On se doute bien que personne n'osoit arborer le drapeau blanc, comme faisoient dans mon siècle évêques, ducs, maréchaux, précepteurs (*b*). On osoit encore moins produire à l'œil sévère du public le titre d'un ouvrage médiocre ou servilement imitateur; il falloit que ce fût un ouvrage qui marquât un nouveau pas dans la carrière des arts, et le public n'adoptoit aucun livre qui ne l'emportât sur le dernier qui traitoit de la même matière (*c*).

(*b*) On a vu sur les boulevards un automate qui articuloit des sons, et le peuple de courir et d'admirer. Que d'automates à face humaine, à la cour, au barreau, dans les académies, doivent leurs accens au souffle invisible et caché qui délie leurs langues; dès qu'il cesse, ils restent muets.

(*c*) Il n'y a plus moyen de se distinguer, dit-on! Gens avides de fumée, il reste encore le sentier de la vertu; là vous ne rencontrerez pas beaucoup de concurrens. Mais ce n'est point de cette gloire-là que vous voulez: j'entends, vous voulez faire parler de vous; je gémis sur vous et sur le genre humain.

Mon guide me tira par la manche.—Vous avez un air bien étonné : mais voici de quoi l'être encore plus. Vous avez vu sur votre chemin plusieurs de ces retraites isolées et charmantes, qui ont attiré vos regards. Eh bien ! c'est-là que se retire l'homme frappé du pouvoir inconnu qui lui commande d'écrire. Nos académiciens sont des chartreux (*d*). C'est dans la solitude que le génie s'étend, se fortifie, s'élance de la voie commune pour s'ouvrir de nouveaux sentiers. Quand l'enthousiasme vient-il à naître ? C'est quand l'auteur descend en lui-même, qu'il creuse son ame, cette mine profonde dont le possesseur ignore quelquefois toute la valeur. La retraite et l'amitié, quels dieux inspirateurs (*e*) ! Que faut-il de plus à des hommes qui cherchent la nature et la vérité ? Où font-elles entendre leur voix sublime ? Est-ce

---

(*d*) Que celui qui veut acquérir la force de l'ame, l'exerce par des fonctions assidues : l'homme le plus oisif est le plus esclave.

(*e*) L'homme a plus long-tems à vivre avec l'esprit qu'avec les sens ; donc il sera plus sage de chercher les plaisirs dans l'un, plutôt que dans les autres.

dans

dans le tumulte des villes, parmi cette foule de petites passions qui, à notre insçu, assiégent nos cœurs? Non: c'est à la campagne où l'ame se rajeunit; c'est-là qu'elle sent la majesté de l'univers, cette majesté éloquente et paisible: l'expression part et s'enflamme, le sentiment la frappe, la colore, et l'image devient plus grande, comme l'horizon qui nous environne.

De votre temps, les gens de lettres se répandoient dans les cercles pour y amuser des femmelettes et pour obtenir d'elles un sourire équivoque; ils sacrifioient des idées mâles et fortes à l'empire superstitieux de la mode; ils dénaturoient leur ame en voulant plaire à leur siècle: au lieu d'envisager l'auguste série des siècles à venir, ils se rendoient esclaves d'un goût momentané; ils couroient enfin après des mensonges ingénieux; ils étouffoient cette voix intérieure qui leur crioit: *Sois sévère comme le temps qui fuit! sois inexorable comme la postérité* (*f*). D'ailleurs ils jouis-

(*f*) Le grand homme est modeste; l'homme médiocre fait sonner ses moindres avantages: ainsi les fleuves majestueux roulent en silence leurs eaux,

sent ici de cette heureuse médiocrité qui, parmi nous, est la souveraine richesse. Nous n'allons point les interrompre pour nous distraire, ou pour épier les moindres mouvemens de leur ame, ou pour nous vanter seulement de les avoir vus : nous respectons leurs temps, comme nous respectons le pain sacré de l'indigent; mais attentifs à tous leurs besoins, au moindre signal ils se trouvent satisfaits. — S'il est ainsi, vous devez avoir beaucoup de presse. Ne se trouveroit-il pas des gens qui prendroient ce titre pour honorer leur paresse ou leur foiblesse réelle? — Non, c'est ici un séjour lumineux, où les moindres taches se font aisément reconnoître. Le fourbe et l'imposteur fuient ces lieux; ils ne peuvent regarder en face l'homme de génie dont rien n'abuse l'œil pénétrant. Quant à celui que la présomption y (*g*) conduiroit en

---

tandis qu'un petit ruisseau coule avec bruit à travers les cailloux.

(*g*) Il n'est point d'objet qui n'ait cent faces différentes : il n'est qu'un point pour saisir le côté vrai : pour peu qu'on s'écarte, le travail et le génie même deviennent inutiles.

raison inverse de son incapacité, il est des personnes charitables qui s'empresseroient à le guérir, à le dissuader d'un projet qui ne tourneroit pas à son honneur. Enfin la loi porte.... Notre conversation fut interrompue par un silence général qui se fit tout-à-coup dans l'assemblée. Mon ame passa toute entière dans mon oreille, lorsque je vis un des académiciens s'apprêter à lire un manuscrit qu'il tenoit en main, et d'assez bonne grâce, ce qui n'est pas à dédaigner.

Trop ingrate mémoire, sois maudite! quel tour la perfide m'a joué! Oh! que ne puis-je me souvenir ici du discours éloquent que prononça cet académicien! La force, la méthode, l'arrangement du style me sont échappés; mais l'impression en est restée vivement empreinte dans mon ame. Non, jamais je ne me sentis si transporté. Le front de chaque assistant peignoit le sentiment dont j'étois moi-même pénétré: c'étoit une des jouissances les plus délicieuses que mon cœur ait éprouvées. Que de profondeur! d'images! de vérités! Quelle flamme auguste! Quel ton sublime!

L'orateur parloit contre l'envie (*h*), les sources de cette funeste passion, ses horribles effets, l'infamie dont elle a souillé les lauriers qui couronnoient plusieurs grands hommes : tout ce qu'elle a de vil, d'injuste, de détestable, étoit si fortement exprimé, qu'en déplorant les malheureuses victimes de cette aveugle passion, on frémissoit en même temps de porter en soi même un cœur infecté de ses poisons. Le miroir étoit si adroitement présenté devant chaque caractère particulier ; leurs petitesses se montroient sous tant de faces ridicules et variées ; le cœur humain étoit approfondi d'une manière si neuve, si fine, si piquante, qu'il étoit impossible de ne pas s'y connoître ou de s'y reconnoître sans

---

(*h*) Que je plains les esprits envieux et jaloux ! Ils glissent sur le beau de l'ouvrage, et ne savent point s'en nourrir ; ils ne cherchent que ce qui leur est analogue, le mauvais. L'homme de lettres, qui par l'exercice habituel de la raison et du goût fortifie l'un et l'autre, et se crée des jouissances sans cesse renouvelées, est le plus heureux des hommes, s'il sait se défendre de la jalousie ou d'une sensibilité outrée.

former le dessein d'abjurer cette misérable foiblesse. La peur qu'on avoit d'avoir quelque ressemblance avec le monstre affreux de l'envie, produisit un effet salutaire. Je vis, ô spectacle édifiant! ô moment inoui dans les annales de la littérature! je vis les personnes qui composoient l'assemblée, se considérer d'un œil doux et caressant. Je vis les académiciens ouvrir mutuellement leurs bras, s'embrasser, pleurer de joie, le sein appuyé et palpitant l'un contre l'autre. Je vis (le croira-t-on?) les auteurs répandus dans la salle, imiter leurs transports affectueux, convenir des talens de leurs confrères, se jurer une amitié éternelle, inaltérable. Je vis des larmes d'attendrissement et de bienveillance couler de tous les yeux. C'étoit un peuple de frères, qui avoient substitué un applaudissement aussi honorable à nos stupides battemens de mains (*i*).

---

(*i*) Lorsqu'au spectacle, à l'académie, un trait touchant du sublime vient saisir l'assemblée, et qu'au lieu de ce profond soupir de l'ame, de cette émotion silencieuse, j'entends ces claquemens re-

Après qu'on eut bien savouré ces instans délicieux, après que chacun se fut rendu compte des sensations diverses qu'il avoit ressenties, que chacun eut cité les morceaux qui l'avoient le plus frappé, après qu'on se fut renouvelé cent fois le serment de s'aimer toujours, un autre membre de cette auguste société se leva d'un air riant, un bruit flatteur se répandit dans toute la salle, car il passoit pour un railleur socratique (*k*); il éleva la voix et dit :

Messieurs,

Plusieurs raisons m'ont engagé à vous donner aujourd'hui un petit extrait assez curieux, je pense, de ce qu'étoit notre académie dans son enfance, c'est-à-dire, vers le dix-huitième siècle. Ce cardinal qui nous a fondés, et que nos prédécesseurs

doublés qui ébranlent le plafond, je me dis à moi-même : ces gens-là ont beau battre des mains, ils ne sentent rien ; ce sont deux hommes de bois qui font jouer deux planches.

(*k*) Autant une raillerie mordante est le fruit de l'iniquité, autant une plaisanterie ingénieuse est le fruit de la sagesse : l'enjouement et la gaieté furent les armes les plus triomphantes de Socrate.

louoient à toute outrance, à qui on prêtoit dans notre établissement les vues les plus profondes, ne nous a jamais institués (avouons-le) que parce qu'il faisoit lui-même de mauvais vers, qu'il idolâtroit et qu'il vouloit qu'on admirât. Ce cardinal, dis-je, en invitant les écrivains à ne faire qu'un corps, dévoila son génie despotique, et les assujétit à des règles qu'a toujours méconnues le génie. Ce fondateur avoit si peu l'idée d'une société pareille, qu'il crut ne devoir fonder que quarante places; ainsi, vu les circonstances, Corneille et Montesquieu auroient pu se trouver à la porte et y rester pendant toute leur vie. Ce cardinal s'imagina en même temps que le génie seroit obscur par lui-même, si les titres et les dignités ne venoient relever son néant. Lorsqu'il porta ce jugement étrange, sûrement il n'avoit en vue que des rimailleurs, tels que Colletet et ces autres poëtes qu'il alimentoit par pure vanité.

Il passa donc en coutume alors, que ceux qui auroient de l'or en place de mérite, et des titres en place de génie, viendroient s'asseoir à côté de ceux dont la renommée

publieroit les noms dans toute l'Europe. Il en donna l'exemple le premier, et il ne fut que trop suivi. Ces grands hommes qui attirèrent l'attention de leur siècle, qui fixèrent tous ses regards en attendant ceux de la postérité, ayant couvert de gloire le lieu où ils tenoient leurs assemblées, l'homme titré et doré vint assiéger la porte ; il osa presque leur faire entendre qu'il venoit faire rejaillir sur eux l'éclat de ces vains cordons, et il crut bonnement, ou parut croire, qu'il suffisoit de s'asseoir à leurs côtés pour leur ressembler !

On vit des maréchaux tant vainqueurs que battus, des têtes mîtrées qui n'avoient point fait leurs mandemens, des gens de robe, des précepteurs, des financiers vouloir passer pour beaux esprits, et n'étant tout au plus que la décoration du spectacle, se croire les véritables acteurs. A peine huit ou dix parmi les quarante figuroient par leur propre mérite ; le reste étoit d'emprunt.

Cependant il falloit la mort d'un académicien pour remplir une place qui, le plus souvent, n'en restoit pas moins vide.

Quoi de plus risible, que de voir cette

académie, dont la renommée alloit aux deux bouts de la capitale, tenir ses assemblées dans une petite salle étroite et basse! Là, sur plusieurs fauteuils, jadis rouges, paroissoient de temps à autre plusieurs hommes ennuyés, nonchalamment assis, pesant des syllabes, épluchant gravement les mots d'une pièce de vers, ou d'un discours en prose, pour couronner ensuite le plus froid de tous : mais, en revanche (observez-le bien, Messieurs), ils ne se trompoient jamais dans le calcul des jetons qu'ils partageoient en profitant de l'absence de leurs confrères. Croiriez-vous qu'ils donnoient au vainqueur une médaille d'or au lieu d'un rameau de chêne, et que cette médaille portoit pour devise cette inscription risible : *A l'immortalité?* Hélas! cette immortalité passoit le lendemain dans le creuset d'un orfèvre ; et c'étoit-là l'avantage le plus réel qui restât à l'athlète couronné.

Croiriez-vous que quelquefois ce petit vainqueur perdoit la tête (*l*), tant son

(*l*) Après les prix de l'université qui font germer

orgueil devenoit fol et ridicule, et que les juges ne faisoient guère d'autres fonctions que de distribuer ces prix inutiles, dont personne ne se soucioit même d'être informé ?

Leur salle n'étoit ouverte qu'au peuple auteur, et ce peuple n'entroit que par billets. Le matin, l'opéra venoit chanter une messe en musique ; puis un prêtre tremblant débitoit le panégyrique de Louis IX (je ne sais trop pourquoi), le louoit pendant plus d'une heure (*m*) ; puis l'on

---

un sot orgueil dans des têtes enfantines, je ne connois rien de plus dangereux que les médailles de nos académies littéraires. Le vainqueur se croit réellement un personnage, et le voilà gâté pour le reste de sa vie. Il dédaignera tous ceux qui n'auront pas été couronnés d'un laurier aussi rare, aussi illustre. Voyez dans le Mercure de France du mois de septembre 1769, page 184, lig. 13, un exemple du plus ridicule égoïsme. Un très-mince auteur rappelle au public qu'étant au collége, il faisoit son thême mieux que ses camarades ; il s'en glorifie, et s'imagine tenir le même rang dans la république des lettres . . . *risum teneatis amici*. . . .

(*m*) Le premier édit pénal contre des sentimens ou opinions particulières, fut rendu par Louis IX, vulgairement dit St. Louis.

attendoit l'orateur au morceau des croisades : ce qui allumoit grandement la bile de l'archevêque, qui interdisoit le prêtre orateur pour avoir eu la témérité de montrer du bon sens. Le soir succédoit encore un autre éloge : mais comme celui-ci étoit profane, l'archevêque heureusement ne prononçoit pas sur la doctrine qui y étoit renfermée.

Il faut dire que le lieu où l'on faisoit de l'esprit, étoit défendu par des fusiliers et par de gros suisses qui n'entendoient pas le français. Rien n'étoit plus plaisant que de voir la maigre encolure d'un savant contraster à leur rencontre avec leur stature énorme et repoussante. On appeloit ces jours-là *Assemblées publiques*. Le public, il est vrai, s'y rendoit, mais pour rester à la porte ; ce qui n'étoit guère reconnoître la complaisance qu'on avoit de venir les entendre.

Cependant la seule liberté qui restoit à la nation, étoit de prononcer souverainement sur la prose et sur les vers, de siffler tel auteur, d'en applaudir tel autre, et par fois de se moquer d'eux tous.

Là rage académique s'emparoit néanmoins de toutes les cervelles : tout le monde vouloit être censeur royal (*n*), puis académicien. On comptoit les jours de tous les membres qui composoient l'académie ; on calculoit le degré de vigueur que leur estomac conservoit à table : au gré des aspirans, la mortalité ne descendoit pas assez promptement sur leurs têtes. Ils sont *immortels !* disoit-on. L'un marmotoit tout bas, en voyant un élu : ah ! quand pourrai-je faire ton éloge au bout de la grande table, le chapeau sur la tête, et te déclarer un grand homme conjointement avec Louis XIV et le chancelier Seguier, lorsque déjà oublié tu dormiras dans un cercueil à épitaphe.

Enfin les riches complotèrent si bien dans un siècle où l'or tenoit lieu de tout le reste, qu'ils chassèrent les gens de lettres ; de sorte qu'à la génération suivante MM.

---

(*n*) Censeur Royal ! Je n'ai jamais pu entendre ce mot sans pouffer de rire. Nous ignorons nous autres François combien nous sommes ridicules, et les droits que nous donnons à la postérité de nous regarder en pitié.

les fermiers-généraux se trouvèrent possesseurs absolus des quarante fauteuils, où ils ronflèrent tout aussi à leur aise que leurs devanciers ; et ils furent encore plus habiles qu'eux dans le partage des jetons.

Alors naquit l'ancien proverbe, *on ne peut entrer à l'académie sans équipage*.

Les gens de lettres désespérés et ne sachant comment rentrer dans leur domaine usurpé, conspirèrent en forme : ils se servirent de leurs armes ordinaires, épigrammes, chansons, vaudevilles (*o*) ; ils épuisèrent toutes les flèches du carquois de la satyre : mais, hélas ! tous leurs traits devinrent impuissans. Le calus étoit tellement formé sur les cœurs, qu'ils n'étoient plus sensibles, même aux traits perçans du ridicule. MM. les auteurs auroient perdu leurs bons mots, sans le secours d'une grave indigestion qui surprit un jour les académiciens rassemblés à un festin splendide. Apollon, Plutus, et le dieu qui fait

(*o*) Pauvres armes! qu'on leur interdit encore, et que l'insolent orgueil des grands tout-à-la-fois appelle et redoute.

digérer, sont trois divinités brouillées ensemble. L'indigestion les accablant au double titre de financiers et d'académiciens, ils en moururent presque tous. Les gens de lettres rentrèrent dans leur ancien domaine, et l'académie fut sauvée.....

Il s'éleva dans l'assemblée un éclat de rire universel. Quelqu'un vint me demander à l'oreille si la relation étoit exacte? Oui, lui dis-je, à peu de chose près. Mais quand du sommet de sept cents années on plonge ses regards dans le passé, il est aisé sans doute de donner des ridicules aux morts. Au reste, l'académie convenoit même de mon temps que chaque membre qui la composoit, valoit beaucoup mieux qu'elle. Il n'y a rien à ajouter à cet aveu. Le malheur est que dès que les hommes s'assemblent, leurs têtes se rétrécissent, comme l'a dit Montesquieu, qui devoit le savoir.

Un petit académicien maigre et pâle se leva et dit : Messieurs, j'ai trouvé une fable qui a été composée dans le dix-septième siècle ; vous pardonnerez à la vétusté du langage : mais m'occupant de ces sortes de

recherches, j'espère que vous applaudirez à mon zèle; cette fable est imitée de l'arabe, et fait voir que dans tous les temps les hommes sensés ont combattu le despotisme par l'arme du ridicule : cette fable est intitulée *le conseil des médecins*. La voici telle que je l'ai copiée.

En Perse il étoit un Sophi
Par la terreur du glaive affermi sur le trône :
D'un monarque étranger il reçut un défi ;
Et voulant soutenir les droits de sa couronne,
Il assembla force soldats
Pour aller guerroier bien loin de ses Etats ;
Mais avant de quitter son trône et ses provinces,
Comme il avoit pour fils huit princes,
Il devoit à l'aîné remettre, en s'éloignant,
Les rênes du gouvernement.
Or, cet aîné, l'héritier de l'empire,
Avoit un jugement, un esprit limité ;
Et son état (de loin je puis le dire)
Touchoit à l'imbécillité.
Le Sophi délibère ; on convoque, on invite
Les gens de loi, les prêtres, les devins,
Qui dirent force mots ; et puis des médecins
On assembla la docte élite.
Est-il sot, est-il fou, le sublime empereur!
Dans les recoins de sa cervelle auguste
Récéle-t-il quelque lueur,

Et dans un jour d'éclat étalant sa grandeur,
Pourra-t-il répondre un peu juste
En face d'un ambassadeur?
Long-tems les médecins là-dessus pérorèrent;
Le pouls, les yeux, la peau, la langue examinèrent.
Le magnifique prince interrogé dix fois,
Neuf pour le moins ne sut que trop répondre.
Tout bien vu, tout pesé, chacun donna sa voix:
Voici le *bulletin* qu'on a traduit à Londre:

---

*Nous, chargés aujourd'hui de tout examiner,*
*Le sens-commun du prince et son intelligence,*
*Nous avons lieu de soupçonner*
*Qu'il avoisine la démence;*
*Mais nous n'apercevons, d'ailleurs, en conscience,*
*Rien qui puisse après tout l'empêcher de régner.*

---

On trouva cette fable assez plaisante, et cette lecture termina la séance d'une manière agréable, car il faut que toute séance académique finisse par quelque chose de non-sérieux, et c'est un joli secret que de savoir clore une lecture publique.

Je passai ensuite dans la salle où se trouvoient les portraits des académiciens, tant anciens que modernes. Je contemplai les portraits de ceux qui doivent succéder aux académiciens

académiciens actuellement vivans ; mais pour ne chagriner personne, je me garderai bien de les nommer.

Hélas! la vérité si souvent est cruelle,
On l'aime, et les humains sont malheureux par elle.

VOLT.

Mais je ne puis me refuser à rapporter un fait qui causera sûrement beaucoup de plaisir aux ames honnêtes, aimant la justice et détestant la tyrannie ; c'est que le portrait de l'abbé de Saint-Pierre avoit été réhabilité et remis dans son rang avec tous les honneurs dus à sa rare vertu. On avoit effacé la bassesse dont l'académie s'étoit rendue lâchement coupable, lorsqu'elle ploya sous le joug d'une servitude qui devoit lui être étrangère. On avoit placé ce digne et vertueux écrivain entre Fénélon et Montesquieu. Je donnai des louanges à cette noble équité. Je ne vis plus ni le portrait de Richelieu, ni le portrait de Christine, ni le portrait de..... ni le portrait de.... ni le portrait de.... qui, quoiqu'en peinture, étoient souverainement déplacés.

Je descendis de cette montagne, en reportant plusieurs fois la vue sur ces bosquets couverts, où résidoient ces beaux génies, qui, dans le silence et la contemplation de la nature, travailloient à former le cœur de leurs concitoyens à la vertu, à l'amour du beau et du vrai; et je dis en moi-même : *je voudrois bien me rendre digne de cette académie-là !*

## CHAPITRE XXXIII.

### *Le Cabinet du roi.*

Non loin de ce séjour enchanté j'aperçus un temple vaste qui me remplit d'admiration et de respect. Sur son frontispice étoit écrit : *Abrégé de l'Univers.* Vous voyez, me dit-on, *le cabinet du roi.* Ce n'est pas que cet édifice lui appartienne ; il est à l'État : mais nous lui donnons ce titre comme une marque d'estime que nous avons pour sa personne ; d'ailleurs, à l'exemple des anciens rois, notre souverain exerce la médecine, la chirurgie et les arts. Il est revenu ce temps heureux où les hommes puissans qui ont en main les fonds nécessaires aux expériences, flattés de la gloire de faire des découvertes importantes au genre humain, se hâtent de porter les sciences à ce degré de perfection qui attendoit leurs regards et leur zèle. Les plus considérables de la nation font servir leur opulence à arracher à la nature ses secrets ; et l'or, autrefois germe du

crime et gage de l'oisiveté, sert l'humanité et ennoblit ses travaux.

J'entrai, et je fus saisi d'une douce surprise ! Ce temple étoit le palais animé de la nature : toutes les productions qu'elle enfante y étoient rassemblées avec une profusion qui n'excluoit point l'ordre. Ce temple formoit quatre aîles d'une immense étendue : il étoit surmonté du dôme le plus vaste qui ait jamais frappé mes regards.

De côté et d'autre se présentoient des figures de marbre, avec cette inscription : *A l'inventeur de la scie ; à l'inventeur du rabot ; à l'inventeur de la machine à bas ; à l'inventeur du tour, du cabestan, de la poulie, de la grue,* etc. etc.

Toutes les sortes d'animaux, de végétaux et de minéraux étoient placés sous ces quatre grandes aîles, et aperçus d'un coup-d'œil. Quel immense et merveilleux assemblage !

Sous la première aîle, on voyoit depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope.

Sous la seconde, depuis l'aigle jusqu'à la mouche.

Sous la troisième, depuis l'éléphant jusqu'au ciron.

Sous la dernière, depuis la baleine jusqu'au goujon.

Au milieu du dôme étoient les jeux de la nature, les monstres de toute espèce, les productions bizarres, inconnues, uniques en leur genre : car la nature, au moment où elle abandonne ses lois ordinaires, marque une intelligence encore plus profonde que lorsqu'elle ne s'écarte point de sa route.

Sur les côtés, des morceaux entiers arrachés des mines présentoient les laboratoires secrets où la nature travaille ces métaux, que l'homme a rendus tour-à-tour utiles et dangereux. De longues couches de sable savamment enlevées et artistement placées, offroient l'intérieur de la terre et l'ordre qu'elle observe dans les différens lits de pierre (*a*), d'argile, de plâtre, qu'elle arrange.

---

(*a*) Voici ce qu'un de mes amis m'écrit. « J'ai » plus que jamais le goût des carrières. Je pense » qu'il me rendra habitant des minéraux et pétrifi- » cations, et qu'il me prépare peut-être un tom-

De quel étonnement je fus frappé, lorsqu'au lieu de quelques os desséchés,

---

» beau dans les entrailles de la terre. Je suis descendu à près de neuf cents pieds dans son enveloppe, près ****, très-fâché de ne pouvoir aller plus avant. J'aurois voulu imprimer mes pas sur son noyau, et de-là l'interroger sur les nations diverses qui ont passé sur sa surface, lui demander si dans le nombre infini de ses enfans quelqu'un l'a remerciée de ses bienfaits; si à l'endroit où je médite, loin de la clarté du jour, elle auroit produit des fruits nourriciers; si là étoit un peuple ou un trône, et combien de couches formées des débris du genre humain elle recèle du fond de cet abîme jusqu'au dernier point de son diamètre? Je l'aurois sollicitée à me laisser lire toutes les catastrophes qu'elle a essuyées; et je l'aurois trempée de mes larmes, en apprenant tous les désastres dont elle n'a pu garantir sa nombreuse famille : désastres gravés sur des médailles incontestables, mais dont le souvenir est entièrement effacé : désastres qui renaîtront quand elle dévorera dans ses flancs la génération présente, qui, à son tour, sera foulée par des générations sans nombre qui n'auront peut-être d'autre ressemblance avec celle-ci que le partage des mêmes infortunes. C'est alors qu'au milieu de ma douleur, aussi juste qu'humain, j'aurois formé des vœux cruels et charitables,

j'aperçus l'immense baleine en personne, le monstrueux hippopotame, le terrible

---

» j'aurois souhaité qu'elle engloutît dans son sein
» jusqu'au dernier être animé, qu'elle dérobât tout
» animal né sensible aux rayons de ce soleil, dont
» toutes les faveurs sont insuffisantes à le dédomma-
» ger de l'oppression des tyrans qui se la partagent
» et la consument.

» Il rouleroit, ce globe qui porte tant de malheu-
» reux, il rouleroit alors dans un vaste et fortuné
» silence; il n'offriroit aux rayons du soleil aucun
» infortuné forcé de le maudire. Aucun cri plaintif
» ne s'éleveroit de cette planète, qui marcheroit dans
» les cieux avec une majesté tranquille. Ses enfans
» endormis dans le même tombeau la laisseroient
» obéir aux lois de la création, sans être les vic-
» times de ces lois écrasantes, qui frappent sur
» l'homme comme sur la plus vile portion d'argile :
» et la mort environnant ce double hémisphère de
» son ombre paisible, donneroit peut-être un spec-
» tacle plus touchant, que le règne bruyant de cette
» vie orgueilleuse, qui traîne après elle l'enchaîne-
» ment des crimes, le débordement des malheurs et
» l'effroi même de leur fin. »

J'ai répondu à cet ami que je ne formois pas avec lui ce dernier souhait; que les maux physiques étoient les plus supportables de tous; qu'ils étoient passagers, et qu'étant d'ailleurs inévitables, il n'y avoit

crocodile, etc. On avoit observé dans l'arrangement les gradations et les variétés que la nature a mises dans ses productions. Ainsi l'œil suivoit sans effort la marche des êtres, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : on voyoit le lion, le tigre, la panthère, dans l'attitude fière qui les caractérise. Les animaux voraces étoient figurés s'élançant sur leur proie : on leur avoit presque conservé l'énergie de leurs mouvemens, et ce souffle créateur qui les animoit. Les animaux plus doux, ou plus ingénieux, n'avoient rien perdu de leur physionomie : ruse, industrie, patience, l'art avoit tout rendu. L'histoire naturelle de chaque animal étoit gravée à côté de lui, et des hommes expliquoient verbalement ce qu'il eût été trop long de mettre par écrit.

L'échelle des êtres, si combattue de nos

---

qu'à se soumettre; mais qu'il étoit au pouvoir de l'homme de s'exempter des passions malheureuses qui le trompent et l'avilissent. Je lui ai répondu conformément aux principes suffisamment répandus dans cet ouvrage; mais je n'ai pas moins cru devoir conserver ce morceau rempli d'une sensibilité forte.

jours, et que plusieurs philosophes avoient judicieusement soupçonnée, avoit alors reçu les traits de l'évidence. On voyoit distinctement que les espèces se touchent, se fondent, pour ainsi dire, l'une dans l'autre; que par des passages délicats et sensibles, depuis la pierre brute jusqu'à la plante, depuis la plante jusqu'à l'animal, et depuis l'animal jusqu'à l'homme, rien n'étoit interrompu; que les mêmes causes enfin d'accroissement, de durée et de destruction leur étoient communes. On avoit remarqué que la nature dans toutes ses opérations tendoit avec énergie à former l'homme, et qu'élaborant patiemment, et même de loin cet important ouvrage, elle s'essayoit à plusieurs reprises pour arriver à ce terme graduel de sa perfection, lequel semble le dernier effort qui lui soit réservé.

Ce cabinet n'étoit point un chaos, un amas indigeste, où les objets épars ou entassés ne donnoient aucune idée nette ou précise. La gradation étoit savamment ménagée et suivie. Mais ce qui sur-tout favorisoit l'ordre, c'est qu'on avoit découvert une préparation qui préservoit les

pièces conservées des insectes nés de la corruption.

Je me sentis opprimé du poids de tant de miracles. Mon œil embrassoit tout le luxe de la nature. Comme en ce moment j'admirois son auteur ! Comme je rendois hommage à son intelligence, à sa sagesse, à sa bonté, plus précieuse encore ! Que l'homme étoit grand ! en se promenant au milieu de tant de merveilles rassemblées par ses mains, et qui sembloient créées pour lui ; puisque lui seul a l'avantage de les sentir et de les apercevoir. Cette file proportionnelle, ces nuances observées, ces lacunes apparentes et toujours remplies, cet ordre gradué, ce plan qui n'admettoit point d'intermédiaire, après la vue des cieux quel spectacle plus magnifique sur cette terre qui elle-même n'est cependant qu'un atome (*b*) !

---

(*b*) Il faut avouer que l'histoire de la physique n'est que celle de notre foiblesse. Le peu que nous savons nous révèle l'étendue de notre ignorance. La physique est pour nous, comme pour les anciens, une science occulte. On ne peut lui contester quelques parties ; on peut lui nier le tout. Quel est

Par quel courage étonnant a-t-on exécuté de si grandes choses, demandai-je ?

C'est l'ouvrage de plusieurs rois, me répondit-on : tous jaloux d'honorer le titre d'être intelligent, la curiosité de déchirer les voiles qui couvrent le sein de la nature, cette passion sublime et généreuse, les a enflammés d'un feu toujours entretenu avec le même soin. Au lieu de compter des batailles gagnées, des villes prises d'assaut, des conquêtes injustes et

---

l'axiome qui lui soit particulier ? Le projet d'une histoire naturelle est très-digne d'éloges ; mais il est un peu fastueux. Tel homme a consumé sa vie à poursuivre la plus petite propriété d'un minéral, et il est mort avant d'avoir épuisé la matière. Cette immensité d'objets, animaux, arbres, plantes, doit effrayer l'intelligence d'un seul homme. Mais doit-il se décourager ? Non : c'est ici que l'audace est vertu, l'opiniâtreté sagesse, la présomption chose utile. Il faut tant épier la nature, qu'à la fin elle laisse échapper son secret : la deviner ne paroît pas impossible à l'esprit humain, pourvu que la chaîne des observations ne soit pas interrompue, et que chaque physicien se montre plus jaloux de la perfection de la science que de sa propre gloire ; sacrifice rare, mais nécessaire, et qui fera distinguer le véritable ami des hommes.

sanguinaires, on dit de nos rois : *Il a fait telle découverte dans l'océan des choses, il a accompli tel projet favorable à l'humanité*. On ne dépense plus cent millions pour faire égorger des hommes pendant une campagne; on les emploie à augmenter les véritables richesses, à faire servir le génie et l'industrie, à doubler leurs forces, à compléter leur bonheur.

De tout temps il y a eu des secrets découverts par des hommes les plus grossiers en apparence; on en a perdu plusieurs qui n'ont brillé que comme l'éclair : mais nous avons senti qu'il n'y a rien de perdu que ce qu'on veut bien qu'il le soit. Tout repose dans le sein de la nature; il ne faut que chercher : il est vaste, il présente mille ressources pour une. Rien ne s'anéantit dans l'ordre des êtres. En agitant perpétuellement la masse des idées, les rencontres les plus éloignées peuvent renaître (*c*). Intimement convaincus de la

---

(*c*) A voir le point d'où les hommes sont partis en physique, et le point où ils s'arrêtent aujourd'hui, il faut avouer qu'avec toutes nos machines nous ne fai-

possibilité des plus étonnantes découvertes, nous n'avons point tardé à les faire.

---

sons point un usage aussi étendu de notre sagacité et de notre pénétration. L'homme livré à lui-même sembloit plus fort qu'avec tous ces leviers étrangers. Plus nous avons acquis, plus nous sommes devenus paresseux. Ce nombre infini d'expériences n'a guère servi qu'à consacrer l'erreur. Content de voir on a cru toucher le but; on a dédaigné d'aller plus loin. Nos physiciens glissent sur mille objets importans, dont ils paroîtroient devoir donner la solution. La physique expérimentale est devenue un spectacle ou plutôt une espèce de charlatanerie publique. Le démonstrateur aide souvent du doigt l'expérience qu'il a annoncée, si elle est paresseuse ou désobéissante. Que voit-on aujourd'hui? Des découvertes isolées, inutiles; des physiciens dogmatiques, immolant tout à un systême; des diseurs de mots, éblouissant le vulgaire et faisant pitié à l'homme qui soulève l'écorce polie de ces vaines paroles. Les Mémoires de l'Académie des sciences présentent une multitude de faits, on y rencontre des observations étonnantes; mais toutes ces observations ressemblent à l'histoire de ces peuples inconnus où un seul homme s'est trouvé et chez lesquels personne ne sauroit aborder de nouveau. Il faut croire le voyageur et le physicien; il faut les croire même s'ils se sont trompés : on ne peut tirer aucune utilité de leurs discours, vu la distance des lieux et la difficulté d'appliquer leur récit à quelque objet réel.

Nous n'avons rien remis au hasard, c'est un vieux mot dépourvu de sens, et entièrement banni de notre langue. Le hasard n'est que le synonyme d'ignorance. Le travail, la sagacité, la patience, voilà les instrumens qui forcent la nature à découvrir ses trésors les plus cachés. L'homme a su tirer tout le parti possible des dons qu'il a reçus. En apercevant le point où il pouvoit monter, il a mis sa gloire à s'élancer dans la carrière infinie qui lui étoit ouverte. La vie d'un seul homme est, disoit-on, trop bornée. Eh bien! qu'avons-nous fait? Nous avons réuni les forces de chaque individu. Elles ont eu un empire prodigieux. L'un achève ce que l'autre a commencé. La chaîne n'est jamais interrompue; chaque anneau s'unit fortement à l'anneau voisin : c'est ainsi qu'elle plonge dans l'étendue de plusieurs siècles; et cette chaîne d'idées et de travaux successifs doit un jour environner, embrasser l'univers. Ce n'est plus le seul intérêt d'une gloire personnelle, c'est l'intérêt du genre humain, à peine connu de vos jours, qui seconde les plus difficiles entreprises.

Nous ne nous égarons plus dans de vains systêmes (*d*) : grâces à Dieu (et à votre folie) ils sont tous épuisés et détruits (*e*).

---

(*d*) Que les faiseurs de systêmes physiques ou métaphysiques m'expliquent ceci : Le père Mabillon étoit fort borné dans sa jeunesse. A vingt-six ans il fit une chute; sa tête porta contre l'angle d'un escalier en pierre. On trépana mon imbécille. Il sortit de cet opération avec un entendement lumineux, une mémoire étonnante, un zèle excessif pour l'étude. Le trépan en agissant sur sa cervelle, en fit un homme nouveau.

(*e*) Quand Mr. de Buffon nous représente une comète qui frappe et qui écorne le soleil, et qui, des éclats qu'elle lui enlève, forme les six planètes connues jusqu'à nos jours, et la planète d'Herschell nouvellement découverte, et celles que nous n'avons pas encore aperçues; quand il abandonne à ce cas fortuit la formation et l'ordonnance de notre système planétaire, n'a-t-il pas tracé la plus extravagante des hypothèses?

Ainsi les balancemens et les rapports des différents astres, leur attraction respective, leur marche majestueuse, tout cela a été produit par les débris du soleil admirablement écorné par cette heureuse comète qui venoit de ce je ne sais où.

L'incandescence de la terre et son refroidissement sont encore de ces idées qui, quoique énoncées d'un

Nous ne marchons qu'au flambeau de l'expérience. Notre but est de connoître les mouvemens secrets des choses, et d'étendre la domination de l'homme, en lui donnant le moyen d'exécuter tous les travaux qui peuvent aggrandir son être.

Nous avons certains hermites (les seuls que nous connoissions) qui vivent dans les forêts; mais c'est pour herboriser. Ils y

---

ton grave et solemnel, semblent dérisoires, quand la réflexion en décompose le néant et l'absurdité; mettre ensuite un *boulet de canon* dans son âtre, le faire rougir et le laisser refroidir, puis en tirer un calcul par rapport à la dimension de la terre, n'est-ce point persiffler un peu trop fort les bénins lecteurs de ce monde sublunaire; ou si tout cela est écrit sérieusement, n'est-ce point le cas de répéter ce proverbe vulgaire : *le papier se laisse écrire?*

Quant aux *molécules organiques* de l'invention du même auteur, les découvertes de Spallanzani ont ruiné de fond en comble ces images poétiques qu'on avoit substituées à l'esprit de patience et d'observation. Un être admirablement combiné, un tout harmonique peut-il être composé de mille pièces de rapport? La raison et la méditation repoussoient ce système, avant même que l'expérience en eût démontré le vide et l'insuffisance.

vivent

vivent par choix, par amour : ils se rendent ici à certains jours marqués, afin de nous enseigner plusieurs découvertes précieuses.

Nous avons élevé des tours situées sur le sommet des montagnes; c'est de là qu'on fait des observations continuelles, qui se croisent et se correspondent. Nous avons perfectionné vos aérostats au point que ce n'est plus la même machine; nous correspondons avec tous les points du globe, maîtres absolus du point de direction.

Nous avons formé des torrens et des cataractes artificiels, afin d'avoir une force suffisante pour produire les plus grands effets du mouvement (*f*). Nous avons

---

(*f*) Les plus brillans et les plus coûteux monumens ne sont pas les plus admirables quand ils ne sont élevés que pour un faste inutile. La machine qui fait mouvoir les eaux qui vont baigner Marli, aux yeux du sage, n'a pas tant de valeur que la simple roue que fait tourner un petit ruisseau pour moudre le pain de plusieurs villages, ou soulager les travaux du laborieux manufacturier. Le génie peut être puissant, mais il n'est grand que lorsqu'il sert l'humanité.

établi des bains aromatiques pour rétablir les corps séchés par l'âge, pour renouveler les forces et la substance : car Dieu n'a créé tant de plantes salutaires, et n'a donné à l'homme l'intelligence de les connoître, que pour confier à son industrie le soin de conserver sa santé, et la trame fragile et précieuse de ses jours.

Nos promenades mêmes, qui chez vous ne sembloient faites que pour l'agrément, nous paient un tribut utile. Ce sont des arbres fruitiers qui réjouissent la vue, qui embaument l'odorat, et qui remplacent le tilleul, le stérile maronier et l'orme rabougri. Nous entons et nous greffons nos arbres sauvages, afin que nos travaux répondent à l'heureuse libéralité de la nature, qui n'attend que la main du maître à qui le Créateur l'a, pour ainsi dire, soumise.

Nous avons de vastes ménageries pour toutes sortes d'animaux. Nous avons rencontré dans le fond des déserts des espèces qui vous étoient absolument inconnues. Nous mélangeons les races pour en voir les différens résultats. Nous avons fait des découvertes extraordinaires et très-utiles,

et l'espèce est devenue plus grosse et plus grande du double : nous avons enfin remarqué que les peines que l'on se donne avec la nature sont rarement infructueuses.

Aussi avons-nous retrouvé plusieurs secrets qui étoient perdus pour vous, parce que vous ne vous donniez pas même la peine de les chercher ; vous étiez plus amoureux d'entasser des mots dans des livres que de ressusciter, à force de main-d'œuvre, des inventions merveilleuses. Nous possédons aujourd'hui, comme les anciens, le verre malléable, les pierres spéculaires, la pourpre tyrienne qui teignoit les vêtemens des empereurs, le miroir d'Archimède, l'art des embaumemens des Égyptiens, les machines qui dressèrent leurs obélisques, la matière du linceuil où les corps se consumoient en cendres sur le bûcher, l'art de fondre les pierres, les lampes inextinguibles, et jusqu'à la sauce appicienne. Nous savons enfin ce qui compose l'eau, et cet élément n'a pu nous échapper, ainsi que le feu (*g*).

---

(*g*) L'eau est un des plus grands dissolvans ;

Promenez-vous dans ces jardins, où la botanique a reçu toute la perfection dont

---

mais lorsqu'elle est pénétrée par le feu et comprimée dans un vaisseau qui empêche son évaporation, elle acquiert une force dont on n'a point encore essayé de déterminer les bornes. Les os les plus durs dans la machine de Papin, ainsi que l'ivoire, sont réduits en bouillie, et l'étain et le plomb y fondent.

Le feu est un élément jusqu'ici inconnu, qui a occasionné les recherches des plus habiles physiciens, et qui échappe, pour ainsi dire, à l'esprit de système; il réside par-tout; il pénètre notre propre substance; principe de vie et de destruction, il s'enveloppe d'un voile si mystérieux, que la cause secrète de ses effets est absolument hors de notre portée. Ces élémens appartiennent sans doute à la matière; mais elle est si subtile, qu'on seroit tenté de la ranger dans une classe à part; elle échappe à la loi de la gravitation.

L'étonnement et l'admiration redoublent quand toutes les analogies conduisent à décider que c'est ce même feu qui brûle, qui éclaire, et que cette lumière douce qui récréoit nos yeux, est la substance modifiée de ce terrible destructeur, qui d'une étincelle forme un incendie, et qui un jour, peut-être, dévorera le globe en entier.

Quand on médite sur les effets prompts et redoutables de ces particules ignées, qui, comme des flèches

elle étoit susceptible ( *h* ). Vos aveugles philosophes se plaignoient de ce que la

---

de la plus grande dureté et de la plus extrême petitesse, viennent à pénétrer les corps les plus solides et à les dissoudre, on frémit de voir l'ennemi universel de la nature, le destructeur de tous les êtres reposant à nos côtés; il est dans l'air, dans la terre, en nous mêmes.

Qui l'enchaîne ? pourquoi échappe-t-il quelquefois avec fureur ? pourquoi domine-t-il dans les volcans, où il consume les entrailles de la terre ? En raréfiant les vapeurs sulfureuses, aqueuses, il occasionne les tremblemens de terre; sous le nom d'électricité, il produit les phénomènes les plus curieux, et semble montrer la clef de la nature.

Sa propagation est un mystère qui confond la série de nos observations. Comment, d'une cause unique, comment émane-t il des effets prolongés jusqu'à l'infini ! quelle force expansive dans la poudre à canon, dans l'or fulminant !

( *h* ) Toi, qui traverses les campagnes en songeant peut-être au vaisseau qui porte tes trésors et sillonne les mers, arrête, imprudent ! tu foules aux pieds une herbe obscure et salutaire, qui feroit germer dans ton cœur la joie et la santé. C'est un plus riche trésor que tous ceux dont ton navire peut être chargé : après avoir poursuivi mille chimères, finis, comme J. J. Rousseau, par herboriser.

terre étoit couverte de poisons : nous avons découvert que c'étoit les remèdes les plus actifs que l'on pût employer : la providence a été justifiée, et elle le seroit en tout point si nos connoissances n'étoient pas si foibles et nous si bornés. On n'entend plus des plaintes sur ce globe. Une voix lamentable ne s'écrie plus : *tout est mal!* On dit sous l'œil d'un Dieu : *tout est bien!* Les effets mêmes des poisons ont été aperçus et décrits, et nous nous jouons avec eux.

Nous avons extrait le suc des plantes avec tant de succès, que nous en avons formé des liqueurs pénétrantes et non moins douces, qui s'insinuent dans les pores, se mêlent aux fluides, rétablissent les tempéramens, et rendent le corps plus ferme, plus souple et plus robuste.

Nous avons trouvé le secret de dissoudre la pierre dans le corps humain, sans brûler les entrailles. Nous guérissons la phthisie, la pulmonie, toutes ces maladies autrefois jugées mortelles (*i*). Mais le plus

(*i*) Il est honteux à un homme d'annoncer qu'il

beau de nos exploits est d'avoir exterminé cette hydre épouvantable, ce fléau honteux et cruel qui attaquoit les sources de la vie et celles du plaisir : le genre humain touchoit à sa ruine; nous avons découvert le spécifique heureux qui devoit le rendre à la vie, et au plaisir plus précieux encore (*k*).

Chemin faisant, le Buffon de ce siècle joignoit la démonstration aux paroles, et me montroit les objets physiques, en y joignant ses propres réflexions.

Mais ce qui me surprit davantage, ce fut un cabinet d'optique où l'on avoit su

---

a un secret utile à l'humanité, et de le conserver pour lui et pour sa famille. Eh! quelle récompense attend-il? Malheureux! tu peux te promener au milieu de tes frères et te dire à toi même : *ces êtres qui marchent me doivent une partie de leur santé et de leur félicité!* Et tu ne sens point ce noble orgueil, et tu n'es pas ému de cette idée attendrissante! Prends de l'or, misérable, et ferme ton ame à cette jouissance; tu te rends justice, tu te punis toi-même.

(*k*) Je suis triste lorsque j'entends plaisanter sur ce fléau douloureux : on ne doit parler de cette horrible maladie que la larme à l'œil, et en cela ne point imiter le bouffon Voltaire.

réunir tous les accidens de la lumière. C'étoit une magie perpétuelle. On fit passer sous mes yeux des paysages, des points de vue, des palais, des arcs-en-ciel, des météores, des chiffres lumineux, des mers qui n'existoient point, et qui me firent une illusion plus frappante que la vérité même. C'étoit un séjour d'enchantement. Le spectacle de la création qui naquit dans un clin-d'œil, ne m'auroit pas procuré une sensation plus vive et plus exquise.

On me présenta des microscopes, au moyen desquels j'aperçus de nouveaux êtres échappés à la vue perçante de nos modernes observateurs. L'œil n'étoit point fatigué, tant l'art étoit simple et merveilleux. Chaque pas que l'on faisoit dans ce séjour satisfaisoit la curiosité la plus ardente. Plus elle paroissoit inépuisable, plus elle trouvoit d'alimens à dévorer. Oh! que l'homme est grand ici, m'écriai-je plusieurs fois, et que ceux qu'on appeloit de mon siècle de grands hommes étoient petits en comparaison (*l*)!

---

(*l*) On pourroit faire un ouvrage volumineux des

L'acoustique n'étoit pas moins miraculeuse. On avoit su imiter tous les sons articulés de la voix humaine, du cri des animaux, du chant varié des oiseaux; on faisoit jouer certains ressorts, et l'on se croyoit tout-à-coup transporté dans une forêt sauvage. On entendoit le rugissement des lions, des tigres et des ours, qui sembloient se dévorer entre eux. L'oreille étoit déchirée : on eût dit que l'écho, plus formidable encore, répétoit au loin ces sons discordans et barbares. Mais, voici que le chant des rossignols succédoit à ces tons discordans. Sous leurs gosiers harmo-

---

différentes questions, tant physiques, que morales et métaphysiques, qui se présentent en foule à l'esprit et sur lesquelles les hommes de génie sont aussi ignorans que les sots; et l'on pourroit répondre en un seul mot à toutes ces questions physiques, morales et métaphysiques : mais ce mot est celui du profond logogryphe qui nous environne. Je ne désespère pas qu'on le trouve un jour : j'attends tout de l'esprit humain, quand il connoîtra ses forces, quand il les unira, quand il regardera son intelligence comme devant pénétrer ce qui est, et soumettre ce qu'il touche.

nieux chaque particule d'air devenoit mélodieuse ; l'oreille saisissoit jusqu'aux frémissemens de leurs aîles amoureuses, et ces sons flattés et doux que le gosier de l'homme n'a jamais pu imiter qu'imparfaitement. A l'ivresse du plaisir se joignoit la douce surprise ; et la volupté qui naissoit de ce mélange heureux, descendoit dans tous les cœurs.

Ce peuple, qui avoit toujours un but moral dans les prodiges mêmes d'un art curieux, avoit su tirer parti de sa profonde invention. Dès qu'un jeune prince parloit de combats ou inclinoit à quelque passion belliqueuse (*m*), on le conduisoit dans

---

(*m*) Puissans potentats, qui vous partagez ce globe, vous avez des canons, des mortiers, des armées nombreuses, qui développent des files éblouissantes de soldats : d'un mot vous les envoyez exterminer un royaume ou conquérir une province. Je ne sais pourquoi, au milieu de vos enseignes flottantes, vous me paroissez misérables et petits. Les Romains, dans leurs jeux, faisoient combattre des pigmées ; ils sourioient des coups qu'ils se portoient ; ils ne soupçonnoient pas qu'ils étoient eux-mêmes devant l'œil du sage ce que ces nains paroissoient à leurs yeux.

une salle qu'on avoit justement nommée l'*enfer :* aussi-tôt un machiniste mettoit en jeu les ressorts accoutumés, et l'on produisoit à son oreille toutes les horreurs d'une mêlée, et les cris de la rage, et ceux de la douleur, et les clameurs plaintives des mourans, et les sons de la terreur, et les mugissemens de cet affreux tonnerre, signal de la destruction, voix exécrable de la mort. Si la nature ne se soulevoit pas alors dans son ame, s'il ne jetoit pas un cri d'horreur, si son front demeuroit calme et immobile, on l'enfermoit dans cette salle pour le reste de ses jours ; mais chaque matin on avoit soin de lui répéter ce morceau de musique, afin qu'il se contentât du moins sans que l'humanité en souffrît.

L'intendant de ce cabinet me joua un tour ; il fit résonner tout-à-coup son infernal opéra, sans m'avoir prévenu. Ciel ! ciel ! grace ! grace ! m'écriai-je de toutes mes forces, et en me bouchant les oreilles : Épargnez-moi, épargnez-moi ! Il fit cesser. —Comment, me dit-il, ceci ne vous plaît point ? —Il faut être un démon, lui ré-

pondis - je, pour se plaire à cet horrible tapage. — C'étoit cependant de votre temps un divertissement fort commun, que les rois et les princes prenoient tous comme celui de la chasse (*n*), laquelle, on l'a fort bien dit, étoit la fidèle image de la guerre (*o*). Ensuite les poëtes venoient

---

(*n*) Dans les calamités actuelles qui désolent l'Europe, ce que je trouve de plus avantageux est la dépopulation. Du moins, puisque les hommes doivent être si malheureux, il y aura moins d'infortunés. Si cette réflexion est barbare, que le blâme en retombe sur ses auteurs.

(*o*) Singulière et déplorable constitution de notre monde politique ! Huit à dix têtes couronnées tiennent l'espèce humaine à la chaîne, se correspondent, se prêtent des secours mutuels, pour la maintenir entre leurs mains royales, pour la serrer à leur gré jusqu'à produire des mouvemens convulsifs. La conspiration n'est point cachée dans l'ombre ; elle est publique, elle est ouverte, elle se traite par ambassadeurs. Nos plaintes n'arrivent plus jusqu'à leurs superbes oreilles. Jetons un coup-d'œil sur l'Europe; elle n'est plus qu'un vaste arsenal où des milliers de barils de poudre n'attendent pour prendre feu qu'une légère étincelle. Souvent c'est la main d'un ministre étourdi qui cause l'explosion. Elle embrase à-la-fois

les féliciter d'avoir effrayé les oiseaux du ciel à dix lieues à la ronde, et d'avoir

---

le midi, le nord, les deux bouts de la terre. Combien de pièces de canons, de bombes, de fusils, de boulets, de balles, d'épées, de bayonnettes, etc. de marionettes meurtrières, obéissantes au fouet de la discipline, attendent l'ordre émané d'un cabinet pour jouer leurs parades sanglantes? La géométrie elle-même a profané ses divins attributs; elle favorise les fureurs tour-à-tour ambitieuses, tour-à-tour extravagantes des souverains. Avec quelle précision on sait détruire une armée, foudroyer un camp, assiéger une place, incendier une ville! J'ai vu des académiciens combiner de sang-froid la charge d'un canon. Eh! messieurs, attendez que vous ayez seulement une principauté. Que vous importe quel nom doit régner dans tel pays? Votre patriotisme est une vertu fausse et dangereuse à l'humanité. Car examinons un peu ce que signifie ce mot *patriotisme*. Pour être attaché à un Etat, il faut être membre de l'Etat. Excepté deux ou trois républiques, il n'y a plus de patrie proprement dite. Pourquoi l'Anglais seroit-il mon ennemi? Je suis lié avec lui par le commerce, par les arts, par tous les nœuds possibles; il n'existe entre nous aucune antipathie naturelle. Pourquoi voulez-vous donc que passé telle borne je sépare ma cause de celle des autres hommes? Le patriotisme est un fanatisme inventé par les rois, et funeste à l'univers.

sagement pourvu à la curée des corbeaux : sur-tout ces poëtes se plaisoient fort à décrire une bataille. — Ah ! je vous prie, ne me parlez plus de cette maladie épidémique qui attaquoit la pauvre espèce humaine. Hélas ! elle avoit tous les symptômes de la rage et de la folie. Des rois poltrons, du haut de leur trône, l'envoyoient mourir, et le troupeau obéissant, sous la garde d'un seul chien, alloit joyeusement à la boucherie. Comment la guérir dans ces

---

Car si ma nation étoit trois fois plus petite, j'aurois à haïr trois fois plus de gens ; mes affections dépendroient des limites changeantes des États : dans la même année, il faudroit aller porter la flamme chez mon voisin, et me réconcilier avec celui que j'aurois égorgé la veille. Je ne soutiendrois donc, au fond, que les droits capricieux d'un maître qui voudroit commander à mon ame. Non, l'Europe ne doit plus former à mes yeux qu'un vaste État ; et le souhait que j'ose faire, c'est qu'elle se réunisse sous une seule et même domination. Tout vu, tout considéré, ce seroit-là un grand avantage : alors je pourrois être patriote. Mais aujourd'hui, qu'est-ce que la liberté moderne ? Elle n'est autre chose, dit un écrivain, que l'héroïsme de l'esclavage.

temps d'illusion ? Comment briser le talisman magique ? un petit bâton, un cordonnet rouge ou bleu, une petite croix d'émail répandoit par-tout l'esprit de vertige et de fureur. D'autres devenoient enragés seulement à l'aspect d'une cocarde ou de quelques oboles. La guérison a dû être longue : mais j'avois presque deviné que, tôt ou tard, le baume calmant de la philosophie cicatriseroit ces plaies honteuses (*p*).

On me fit entrer dans le cabinet de mathematiques : il me parut très-riche, et on ne peut pas mieux ordonné. On avoit banni de cette science tout ce qui ressembloit à des jeux d'enfans, tout ce qui n'étoit que

---

(*p*) Quel spectacle ! deux cents mille hommes répandus dans de vastes campagnes, et qui n'attendent que le signal pour s'égorger ! Ils se massacrent à la face du soleil, sur les fleurs du printemps. Ce n'est point la haine qui les anime : ce sont des rois qui leur ordonnent de mourir. Si ce cruel événement arrivoit pour la première fois, ceux qui n'en ont pas été témoins, ne seroient-ils pas en droit de le révoquer en doute ? *cette pensée appartient à Mr. Gaillard.*

spéculation sèche, oisive, ou qui passoit les bornes de notre pouvoir. Je vis des machines de toute espèce faites pour soulager les bras de l'homme, douées de puissances beaucoup plus fortes que celles que nous connoissions. Elles produisoient toutes sortes de mouvemens. On se jouoit ainsi des plus pesans fardeaux. — Vous voyez, me dit-on, ces obélisques, ces arcs de triomphe, ces palais, ces hardis monumens dont l'œil est étonné : ils ne sont point l'ouvrage de la force, du nombre et de la dextérité ; les instrumens, les leviers plus perfectionnés, voilà ce qui a tout fait. Je trouvai en effet et dans le plus grand détail les instrumens les plus exacts, soit pour la géométrie, soit pour l'astronomie, soit pour la géographie (*q*).

---

(*q*) Jadis les colonnes d'Hercule étoient nos limites vers l'occident, et l'on savoit à peine le nom des régions situées par-delà l'Indus et le Gange. Aujourd'hui un nouvel hémisphère est ajouté à l'ancien; la mer du Sud a été parcourue en tout sens ; l'infatigable Cook, tâtant de tout côté le pôle austral, a prouvé qu'il étoit entouré de glaces éternelles, et non pas un vaste continent, comme on l'avoit

Tous

Tous ceux qui avoient tenté des expériences d'un genre neuf, hardi, étonnant, eussent ils même échoué (car on ne s'instruit pas moins en ne réussissant pas), avoient leurs bustes en marbre, environnés des attributs convenables.

Mais l'on me dit tout bas à l'oreille, que plusieurs secrets singuliers, merveilleux, n'étoient remis qu'entre les mains d'un petit nombre de sages; qu'il étoit des choses bonnes par elles-mêmes, mais dont on pourroit abuser par la suite (*r*) : l'esprit humain, selon eux, n'étoit pas encore au terme où il devoit monter, pour faire

---

cru jusqu'à lui. Je suis fâché de me voir détrompé. Il ne reste presque plus de découvertes à faire sur le globe; et du fond de son cabinet, sans peine, sans risque et sans dépense, on peut en un instant, au moyen des cartes géographiques, acquérir une idée presqu'aussi juste des pays éloignés, que si l'on avoit consumé une partie de sa vie à les parcourir soi-même.

(*r*) Le roi Ezéchias, dit la bible, fit supprimer un livre qui traitoit de la vertu des plantes, crainte qu'on n'en fît usage mal-à-propos et que cela même n'engendrât des maladies. Ce fait est curieux et donne beaucoup à penser.

usage sans risque des plus rares ou des plus puissantes découvertes (*s*).

---

(*s*) Quel jour horrible et funeste au genre humain que celui où un moine trouva dans le salpêtre une poudre meurtrière ! L'Arioste dit que le diable ayant imaginé une carabine, ému de pitié, la jeta au fond d'un fleuve. Hélas! il n'est plus d'asile sur la terre ; il n'est plus besoin de courage, il est inutile : le citoyen valeureux n'a rien à attendre de son bras. Le canon est remis entre les mains d'un petit nombre d'hommes ; le canon les rend propriétaires absolus de notre existence : et si par malheur ils venoient à s'entendre, que deviendrions-nous tous ?

## CHAPITRE XXXIV.

### *Le Salon.*

Comme les arts, parmi ce peuple, se tenoient par la main, au figuré comme au moral, je n'eus que quelques pas à faire, et je me trouvai à l'académie de peinture. J'entrai dans de vastes salons garnis des tableaux des plus grands maîtres. Chacun donnoit l'équivalent d'un livre moral et instructif. On ne voyoit plus dans cette collection le refrein de cette éternelle mythologie, mille et mille fois recopiée. Ingénieuse dans le commencement de l'art, elle avoit bien acquis le droit de paroître fastidieuse. Les plus belles choses à la longue deviennent communes : le refrein est la langue des sots. Il en étoit ainsi de toutes les flatteries grossières de ces peintres adulateurs qui avoient déifié Louis XIV. Le temps, semblable à la vérité, avoit dévoré cette toile mensongère, ainsi qu'il avoit mis à leur véritable place les vers de Boileau et les prologues de Quinault. Il

étoit défendu aux arts de mentir (*a*). Il n'existoit plus aussi de ces hommes épais qu'on nommoit *amateurs*, et qui commandoient au génie de l'artiste, un lingot d'or en main. Le génie étoit libre, ne suivoit que ses propres lois, et ne s'avilissoit plus.

Dans ces salons moraux, on ne voyoit plus de sanglantes batailles, ni les débauches honteuses des dieux de la fable, et encore moins des souverains environnés

---

(*a*) Quand je vois dans la gallerie de Versailles Louis XIV, une foudre à la main, assis sur des nuages azurés, peint en dieu tonnant, la pitié dédaigneuse que je ressens pour le pinceau de le Brun réjaillit presque sur l'art; mais cette peinture survit au dieu foudroyant, à l'artiste qui lui fit présent du tonnerre : cette réflexion me calme et je souris.

La première fois que Louis XIV vit des Teniers, il détourna la tête avec un air de dégoût et les fit ôter de ses appartemens. Si ce monarque n'a pu souffrir la peinture de ces bonnes gens qui trinquent et dansent avec gaieté; s'il leur a préféré ces hommes bleus qui courent à cheval à travers la fumée et la poussière d'un camp, l'ame de Louis XIV est jugée.

des vertus qui précisément leur manquèrent : on n'exposoit que des sujets propres à inspirer des sentimens de grandeur et de vertu. Toutes ces divinités païennes, aussi absurdes que scandaleuses, n'occupoient plus des pinceaux précieux, désormais destinés au soin de transmettre à l'avenir les faits les plus importans : on entendoit par ce mot ceux qui donnoient une plus noble idée de l'homme, comme la clémence, la générosité, le dévouement, le courage, le mépris de la mollesse.

Je vis qu'on avoit traité tous les beaux sujets qui méritoient de passer à la postérité : la grandeur d'ame des souverains étoit sur-tout immortalisée. J'aperçus Saladin faisant promener un linceuil ; Henri IV nourrissant la ville qu'il assiégeoit ; Sulli comptant avec lenteur une somme d'argent que son maître destinoit à ses plaisirs ; Louis XIV au lit de la mort, disant : *J'ai trop aimé la guerre ;* Trajan déchirant ses vêtemens pour bander les plaies d'un infortuné ; Marc-Aurèle descendant de cheval dans une expédition pressée pour prendre le placet d'une pauvre femme ; Titus fai-

sant distribuer du pain et des remèdes ; Saint-Hilaire, le bras emporté, et montrant, à son fils qui pleuroit, Turenne couché sur la poussière ; le généreux Fabre prenant la chaîne des forçats à la place de son père, etc. On ne trouvoit point ces sujets sombres ou attristans. Il n'étoit plus de vils courtisans qui disoient, d'un air moqueur : *Jusqu'aux peintres se mêlent de prêcher !* On leur savoit bon gré d'avoir rassemblé les plus sublimes traits de la nature humaine : c'étoient de grands tableaux tirés d'après l'histoire. Ils avoient sagement pensé que rien ne seroit plus utile. Tous les arts avoient fait, pour ainsi dire, une admirable conspiration en faveur de l'humanité. Cette heureuse correspondance avoit jeté un jour plus lumineux sur l'effigie sacrée de la vertu : elle en étoit devenue plus adorable, et ses traits toujours embellis formoient une instruction publique, aussi sûre que touchante. Eh ! comment résister à la voix des beaux arts qui, d'une voix unanime, encensent et couronnent le citoyen libre et généreux ?

Tous ces tableaux attachoient l'œil et par le sujet et par l'exécution. Les peintres avoient su réunir le trait italien au coloris flamand, ou plutôt ils les avoient surpassés par une étude approfondie. L'honneur, seule monnoie faite pour les grands hommes, en animant leurs travaux, les récompensoit d'avance. La nature sembloit rendue comme dans un miroir. L'ami de la vertu ne pouvoit contempler ces belles peintures sans soupirer de plaisir. L'homme coupable n'osoit les regarder ; il auroit craint que ces figures inanimées n'eussent tout-à-coup pris la parole pour l'accuser et le confondre.

On me dit que ces tableaux étoient proposés au concours. Les étrangers y étoient admis : car on ne connoissoit pas cette petite tyrannie qui proscrivoit tout ce qui passoit les limites d'une province. On donnoit quatre sujets par année, afin que chaque artiste eût le temps de conduire son tableau à la perfection. Le plus parfait avoit bientôt la voix du peuple. On faisoit attention à ce cri général qui, ordinairement, est la voix de l'équité même.

Les autres n'en recevoient pas moins le degré de louanges qui leur étoit dû. On n'avoit point l'injustice de dégoûter les élèves. Les maîtres en place ne connoissoient point cette indigne et basse jalousie, qui exila le Poussin loin de sa patrie, et fit périr le Sueur au printemps de ses jours. Ils s'étoient corrigés de cet entêtement dangereux et funeste qui, de mon temps, ne permettoit pas à leurs disciples de suivre une autre manière que la leur. Ils ne faisoient point de froids copistes de ceux qui auroient pu s'élever fort haut, livrés à eux-mêmes et dirigés seulement par quelques conseils. L'élève enfin n'étoit plus courbé sous un sceptre qui le rendoit timide : il ne se traînoit point en tremblant sur les pas d'un chef capricieux, qu'il étoit encore obligé de flatter : il le devançoit, s'il avoit du génie, et son guide étoit le premier à s'enorgueillir de la perfection de l'art.

Il y avoit plusieurs académies de dessin, de peinture, de sculpture, de géométrie pratique. Autant ces arts étoient dangereux dans mon siècle, parce qu'ils favori-

soient le luxe, le faste, la cupidité et la débauche, autant ils étoient devenus utiles, parce qu'ils n'étoient employés qu'à inspirer des leçons de vertu, et à donner à la ville cette majesté, ces agrémens, ce goût simple et noble, qui par des rapports secrets élève l'ame des citoyens.

Ces écoles étoient ouvertes au public. Les élèves y travailloient sous ses regards. Il étoit libre à chacun d'y venir dire son avis. Cela n'empêchoit point que les maîtres pensionnés ne vinssent faire leur ronde; mais aucun apprentif n'étoit l'élève titré de monsieur un tel, mais de tous les habiles maîtres en général. C'étoit en évitant l'ombre même d'esclavage, si funeste à la trempe mâle et indépendante du génie, qu'on étoit parvenu à faire des hommes qui s'étoient élevés au-dessus des chefs-d'œuvres de l'antiquité; de sorte que leurs tableaux étoient si achevés, si finis, que les restes de Raphaël et de Rubens n'étoient plus recherchés que par quelques antiquaires, gens de nature opiniâtre et toujours entêtés.

Je n'ai pas besoin de dire que tous les

arts, que toutes les professions étoient également libres. Ce n'est que dans un siècle barbare, tyrannique, imbécille, qu'on a donné des fers à l'industrie, qu'on a exigé une somme d'argent de celui qui vouloit travailler, au lieu de lui accorder une récompense. Tous ces petits corps burlesques ne rassembloient les hommes que pour faire fermenter leurs passions à un degré plus violent : une foule d'affaires interminables naissoit de leur captivité, et les rendoit nécessairement ennemis de leurs voisins. C'est ainsi que dans les prisons, les hommes accablés des mêmes chaînes se communiquent leurs fureurs et leurs vices. En voulant séparer leur intérêt, on l'avoit rendu plus actif, et c'étoit tout le contraire de ce qu'une sage législation sembloit demander. La source de mille désordres provenoit de cette gêne perpétuelle où se trouvoit chaque homme de suivre son talent. De là naissoient l'oisiveté et la friponnerie. Le misérable étoit dans l'impuissance réelle de sortir d'un état déplorable, parce qu'un bras d'airain lui fermoit tous les passages, et que l'or

seul faisoit tomber les barrières. Le monarque, pour jouir d'un léger tribut, avoit détruit la liberté la plus sacrée, et avoit étouffé tous les ressorts du courage et de l'industrie.

Parmi ce peuple qui étoit éclairé sur les premières notions du droit des gens, chacun suivoit l'emploi où l'appeloit son goût particulier, gage assuré du succès. Ceux qui ne marquoient aucune disposition pour les beaux arts, embrassoient des états plus faciles ; car le médiocre n'étoit point souffert dans tout ce qui avoit rapport au génie : la gloire de la nation sembloit attachée à ces talens qui distinguent non moins l'homme que les empires.

---

## CHAPITRE XXXV.

*Tableaux emblématiques.*

J'ENTRAI dans une salle particulière où l'on avoit représenté les siècles. On avoit conservé à chaque, outre sa physionomie, les traits qui l'avoient distingué de ses frères. Les siècles d'ignorance étoient revêtus d'une robe noire et lugubre. Le personnage, l'œil rouge et sombre, tenoit en main une torche, et dans le fond découvroit un bûcher, des prêtres revêtus d'une étole, et des malheureux un bandeau sur le front, qui se dévouoient, les uns les autres, aux supplices des flammes.

Plus loin, un enthousiaste fanatique, sans autre vertu qu'une imagination ardente, frappoit celle de ses concitoyens; non moins inflammable, et tonnant au nom de Dieu, il entraînoit une foule d'hommes, comme un troupeau docile se précipite au cri du pasteur. Les rois ont quitté leurs trônes, ont abandonné leurs États dépeuplés, et croyant entendre la

voix du ciel, ils courent se perdre, eux, leur couronne et leurs sujets, dans de vastes déserts. On voyoit dans le fond du tableau le fanatisme marchant sur la tête des hommes, secouant ses flambeaux homicides : géant monstrueux ! ses pieds touchoient les deux bouts de la terre, et son bras tenant la palme du martyre s'élevoit jusqu'aux nues.

Celui-ci, moins ardent, plus contemplatif, livré au mystère et à l'allégorie, se précipitoit dans le merveilleux. Toujours environné d'énigmes, il prenoit soin d'épaissir les ténèbres qui l'environnoient. On voyoit les anneaux des Platoniciens, les nombres des Pythagoriciens, les vers des Sibylles, les formules toutes-puissantes de la magie et les prestiges tour-à-tour ingénieux et stupides qu'a créés l'esprit humain.

Un autre tenoit un astrolabe, consultoit attentivement un calendrier, et calculoit les jours heureux ou infortunés. Une gravité froide et taciturne étoit empreinte sur sa physionomie allongée : il pâlissoit de la conjonction de deux astres : le présent n'existoit pas pour lui, et l'avenir étoit

son bourreau : il avoit même transporté son culte dans la ridicule science de l'astrologie, et il embrassoit ce fantôme comme une colonne inébranlable.

Celui-là, tout couvert de fer, ensevelissoit sa tête dans un casque d'airain : revêtu d'une cotte de mailles, armé d'une longue lance, il ne respiroit que les combats particuliers. L'ame de ses héros étoit plus dure que l'acier qui les couvroit. C'étoit le fer qui décidoit les droits, les opinions, la justice, la vérité. Dans le fond on distinguoit un champ clos, des juges et des hérauts, relevant le vaincu ou plutôt le coupable.

Tel autre personnage paroissoit d'une bizarrerie extrême : architecte barbare, il bâtissoit des colonnes, sans proportion avec la masse qu'elles soutenoient, et chargées d'ornemens ridicules ; il prenoit tout cela pour une délicatesse de travail inconnu aux Grecs et aux Romains. Le même désordre régnoit dans sa logique ; c'étoient des chicanes perpétuelles, des idées abstraites. On avoit représenté dans le fond des espèces de somnambules, qui

parloient, agissoient, les yeux ouverts, et qui, plongés dans un long rêve, ne devoient la liaison de deux idées qu'au pur hasard.

Je repassai ainsi tous les siècles en revue; mais le détail en seroit ici trop long. Je m'arrêtai un peu plus long-temps devant le XVIII^e^, lequel avoit été jadis de ma connoissance. Le peintre l'avoit représenté sous la figure d'une femme. Les ornemens les plus recherchés fatiguoient sa tête superbe et délicate. Son cou, ses bras, sa gorge étoient couverts de perles et de diamans : ses yeux étoient vifs et brillans; mais un sourire un peu forcé faisoit grimacer sa bouche : ses joues étoient enluminées. L'art sembloit devoir percer dans ses paroles, comme dans son regard : il étoit séduisant, mais il n'étoit pas vrai. Elle avoit à chaque main deux longs rubans couleur de rose, qui sembloient un ornement; mais ces rubans cachoient deux chaînes de fer auxquelles elle étoit fortement attachée. Elle avoit cependant les mouvemens assez libres pour gesticuler, sauter et gambader. Elle en

usoit avec excès, afin de déguiser (à ce qu'il me sembloit) son esclavage, ou du moins pour le rendre facile et riant. J'examinai cette figure en détail; et suivant de l'œil la draperie de ses vêtemens, je m'aperçus que cette robe si magnifique étoit toute déchirée par le bas et couverte de boue. Ses pieds nus plongeoient dans une espèce de bourbier; et elle étoit aussi hideuse par les extrémités, qu'elle étoit brillante par le sommet : elle ne ressembloit pas mal dans cet équipage à une courtisanne qui se promène dans la rue, à l'entrée de la nuit. Je découvris derrière elle plusieurs enfans au teint maigre et livide, qui crioient à leur mère et dévoroient un morceau de pain noir : elle vouloit les cacher sous sa robe, mais à travers les trous on distinguoit ces petits malheureux. Dans l'enfoncement du tableau on discernoit des châteaux superbes, des palais de marbre, des parterres savamment dessinés, de vastes forêts peuplées de cerfs et de daims, où le cor résonnoit au loin. Mais la campagne à demi-cultivée, étoit remplie de paysans infortunés, qui, harassés

rassés de fatigue, tomboient sur leurs javelles : ensuite venoient des hommes, qui enrôloient les uns de force, et emportoient le lit et la marmite des autres (*a*).

Le caractère des nations étoit aussi fidèlement exprimé.

Aux couleurs variées de mille nuances, à la fonte insensible du coloris, au visage

---

(*a*) La tyrannie est un arbre dangereux, qu'il faut se hâter de déraciner dans sa naissance. L'éclat de cet arbre est trompeur. C'est d'abord un jeune arbrisseau qui se couronne de fleurs et de lauriers, mais qui boit secrètement le sang qui l'arrose. Bientôt il croît, s'aggrandit, lève une tête altière. Ses branches s'étendent avec orgueil. Il couvre tout ce qui l'environne, d'une ombre superbe et funeste. La fleur, le fruit voisin tombent, privés des rayons bienfaisans du soleil qu'il intercepte. Il force la terre à ne nourrir que lui. Enfin il devient semblable à cet arbre venimeux, dont les fruits doux sont des poisons, qui change en eau corrosive les gouttes de pluie que ses feuilles distillent, et qui au défaut des tourmens procure au voyageur fatigué le sommeil et la mort. Cependant son tronc est noueux; les principes de sa sève sont couverts d'un bois dur : ses racines d'airain s'étendent; et la hache de la liberté s'émousse et ne peut plus y mordre.

triste, mélancolique, on reconnoissoit l'Italien jaloux, vindicatif. Dans le même tableau, son visage sérieux disparoissoit au milieu d'un concert; et le peintre avoit saisi merveilleusement cette facilité de se transformer avec souplesse, et comme dans un coup-d'œil. Le fond du tableau représentoit des pantomimes, faisant des grimaces et autres gestes comiques.

L'Anglais, dans une attitude plutôt fière que majestueuse, placé sur la pointe d'un rocher, dominoit l'océan et faisoit signe à un vaisseau de s'élancer au nouveau monde, et de lui en rapporter les trésors. On lisoit dans ses regards hardis que la liberté civile égaloit chez lui la liberté politique. Les flots opposés, grondant sous les coups de la tempête, étoient une harmonie douce à son oreille. Son bras étoit toujours prêt à saisir le glaive de la guerre civile : il regardoit en souriant un échafaud d'où tomboient une tête et une couronne (*b*).

(*b*) J'aime les scènes hardies qu'offre le génie anglais, ses débats parlementaires, ses singularités.

L'Allemand, sous un ciel étincelant d'éclairs, étoit sourd aux cris des élémens. On ne savoit s'il bravoit l'orage ou s'il y étoit insensible. Des aigles se déchiroient avec furie à ses côtés : ce n'étoit pour lui qu'un spectacle : renfermé en lui-même, il portoit sur ses propres destins un œil indifférent ou philosophique.

Le Français, plein de grâces nobles et élevées, présentoit des traits finis. Sa figure n'étoit pas originale, mais sa manière étoit grande. L'imagination et l'esprit se peignoient dans ses regards : il sourioit avec

---

L'Anglais, attentif au rempart de la liberté, se passionne pour tout ce qui peut l'ébranler ; ses alarmes dégénèrent quelquefois en extravagances ; mais tous ses cris désordonnés prouvent la vigilance des sentinelles.

Ailleurs, les princes, les grands occupent seuls le théâtre; chez lui les hommes, les citoyens y jouent un rôle : cette république qui soutient la dignité de l'homme, n'est forte et puissante que parce que tous les caractères y ont leur développement : ce peuple donne un grand exemple aux autres nations, et il arrêteroit seul, en cas de besoin, la marche du despotisme qui voudroit envelopper l'Europe.

une finesse qui approchoit de la ruse. Il régnoit dans l'ensemble de sa figure beaucoup d'uniformité. Ses couleurs étoient douces ; mais on n'y remarquoit pas ce coloris vigoureux ni ces beaux effets de lumière qu'on admiroit dans les autres tableaux. La vue étoit fatiguée par une multiplicité de petits détails, qui se nuisoient réciproquement. Une foule innombrable portoit de petits tambourins et s'agitoit beaucoup pour faire du bruit : elle croyoit imiter le fracas du canon : c'étoit une chaleur aussi pétulante, aussi active, que foible et passagère.

## CHAPITRE XXXVI.

### *Sculpture et Gravure.*

LA sculpture, non moins belle que sa sœur aînée, étaloit à son côté les merveilles de son ciseau. Il n'étoit plus prostitué à ces Crésus impudens, qui avilissoient l'art en l'occupant à tailler leur vénale figure ou autres sujets aussi méprisables qu'eux. Les artistes pensionnés par le gouvernement consacroient leurs talens au mérite et à la vertu. On ne voyoit plus, comme dans nos salons, à côté du buste de nos rois et sur la même ligne, le vil publicain qui les vole et les trompe, offrir sans pudeur sa basse physionomie. Un homme digne des regards de la postérité, s'étoit-il avancé dans une carrière semée de faits mémorables? un autre avoit-il fait une action grande et courageuse? alors l'artiste échauffé se chargeoit de la reconnoissance publique; il modeloit en secret un des plus beaux traits de sa vie : sans y ajouter le portrait de l'auteur, il présentoit tout-à-coup son ouvrage, et obte-

noit la permission de s'immortaliser avec le grand homme. Ce travail frappoit tous les yeux, et n'avoit pas besoin d'un froid commentaire.

Il étoit expressément défendu de sculpter des sujets qui ne disoient rien à l'ame ; par conséquent on ne gâtoit point de beaux marbres ou d'autres matières aussi précieuses.

Tous ces sujets licencieux qui bordent nos cheminées, étoient sévérement bannis. Les honnêtes gens ne concevoient rien à notre législation, lorsqu'ils lisoient dans notre histoire que dans un siècle où l'on prononçoit si fréquemment le nom de religion et de mœurs, des pères de famille étaloient des scènes de débauche aux yeux de leurs enfans, sous prétexte que c'étoient des chefs-d'œuvres ; ouvrages capables d'allumer l'imagination la plus tranquille, et de précipiter dans le désordre des ames neuves, ouvertes à toutes les impressions : ils gémissoient sur cet usage public et criminel de dépraver les cœurs avant qu'ils fussent formés (*a*).

---

(*a*) Entre autre abus public qu'on se propose de

Un artiste avec lequel je m'instruisis, eut soin de m'informer de tous ces grands changemens. Il me dit que dans le dix-

---

relever, on peut ranger ces parades licencieuses qui outragent les mœurs honnêtes et le bon sens, tout aussi respectable qu'elles. On a oublié, à l'article des spectacles, de parler des sauteurs, des danseurs de corde; mais peu importe l'ordre dans un ouvrage, pourvu que l'auteur y fasse entrer toutes ses idées. Je ferai comme Montaigne, je me raccrocherai à la moindre occasion : je brave la censure des critiques; je me flatte du moins de ne point ennuyer comme eux. Pour revenir donc à ces sauteurs, à ces danseurs de corde, si communs et si révoltans, des magistrats humains devroient-ils les tolérer? Après avoir employé tout leur temps à des exercices aussi étonnans qu'inutiles, ils risquent leur vie en public et apprennent à mille spectateurs que la mort d'un homme n'est que fort peu de chose. Les attitudes de ces voltigeurs sont indécentes et blessent l'œil et le cœur : ils accoutument peut-être des ames non encore formées à ne voir le plaisir que dans ce qui approche du péril, et à penser que l'espèce humaine peut entrer dans la matière de nos divertissemens. On dira que c'est réfléchir sur bien peu de chose : mais j'ai remarqué que ces tristes spectacles influent beaucoup plus sur la multitude que tous les arts qui ont quelque apparence de raison.

neuvième siècle il se trouva une disette de marbre, de sorte qu'on eut recours à cette multitude ignoble de bustes de financiers, de traitans, de commis : c'étoient autant de blocs tout préparés ; on les tailla beaucoup plus avantageusement, et l'on sut en tirer des têtes plus heureuses.

Je passai dans la dernière galerie, non moins curieuse que les autres par la multiplicité des ouvrages qu'elle présentoit. Là étoit rassemblée la collection universelle de dessins et gravures. Malgré la perfection de ce dernier art, on avoit conservé les ouvrages des siècles précédens ; car il n'en est pas d'une estampe comme d'un livre : un livre qui n'est pas bon, par-là même est mauvais ; au lieu qu'une estampe qui se voit d'un coup-d'œil, sert toujours d'objet de comparaison.

Cette galerie qui devoit son origine au siècle de Louis XV, étoit bien différemment arrangée. Ce n'étoit plus un petit cabinet, au milieu duquel une petite table pouvoit à peine contenir une douzaine d'amateurs, où l'on venoit dix fois inutilement pour trouver une place ; encore

ce petit cabinet ne s'ouvroit-il que certains jours, c'est-à-dire le dixième de l'année tout au plus, qu'on rognoit encore sur le moindre prétexte et à la moindre fantaisie du directeur. Ces galeries étoient ouvertes chaque jour, et confiées à des commis affables et polis, qu'on payoit exactement, afin que le public fût servi de même. Dans cette salle spacieuse on trouvoit à coup sûr la traduction de chaque tableau ou morceau de sculpture renfermé dans les autres galeries : elle contenoit l'abrégé de ces chefs-d'œuvres qu'on avoit pris soin d'immortaliser et de répandre autant qu'il étoit possible.

La gravure est aussi féconde et aussi heureuse que la typographie : elle a l'avantage de multiplier ses épreuves, comme l'imprimerie ses exemplaires ; et par son moyen chaque particulier, chaque étranger peut se procurer une copie rivale du tableau. Tous les citoyens décoroient sans jalousie leurs murailles de ces sujets intéressans qui présentoient des exemples de vertus et d'héroïsme. On ne voyoit plus de ces prétendus amateurs, non moins

vétilleux qu'ignorans, poursuivre une perfection imaginaire aux dépens de leur repos, de leur bourse et toujours dupés, et sur-tout être bien faits pour l'être.

Je parcourus avec avidité ces livres volumineux où le burin décrivoit avec tant de facilité et de précision les contours et même les couleurs de la nature. Tous les tableaux étoient parfaitement saisis ; mais on avoit donné encore plus de soin à tous les objets relatifs aux arts et aux sciences. Les planches de l'encyclopédie avoient été refaites entièrement, et l'on avoit veillé avec plus d'attention à l'exactitude rigoureuse qui devient alors le suprême mérite, parce que la moindre erreur est d'une conséquence extrême. J'aperçus un magnifique cours de physique traité dans ce goût ; et comme cette science porte sur-tout aux sens, c'est aux images qu'il appartient peut-être de la faire concevoir dans toutes ses parties. On savoit estimer l'art qui reproduit tant d'images utiles ; on lui donnoit de nouvelles preuves de considération.

Je remarquai que tout se faisoit dans le vrai goût, et qu'on suivoit la manière des

Gerard, Audran; qu'elle étoit même approfondie, perfectionnée. Les vignettes des livres ne s'appeloient plus que des cochins : tel étoit le mot que l'on avoit substitué à tant de mots misérables, tels que culs-de-lampes, etc. (*b*).

Les graveurs avoient enfin abandonné cette funeste loupe qui leur perdoit la vue de toute façon. Les amateurs de ce siècle n'étoient plus admirateurs de ces petits points ronds qui faisoient tout le mérite des gravures modernes ; ils donnoient la préférence à un travail large, précis, aisé, et disant tout avec quelques traits justes et noblement dessinés. Les graveurs consultoient docilement les peintres, et ceux-ci, à leur tour, se gardoient bien d'affecter les caprices d'un maître. Ils s'estimoient, ils se voyoient comme égaux et comme amis, et se donnoient bien de garde de rejeter l'un sur l'autre les défauts de l'ouvrage. D'ailleurs la gravure étoit devenue

---

(*b*) M. de Voltaire doit être satisfait d'avance, lui qui a plaidé si long-temps pour cette réforme importante.

très-utile à l'Etat, par le commerce d'estampes qu'on faisoit dans les pays étrangers; et c'étoit de ces artistes qu'on pouvoit dire : *Sous leurs heureuses mains le cuivre devient or.*

---

## CHAPITRE XXXVII.

### *Salle du Trône.*

Je ne quittai ces riches galeries qu'avec le plus vif regret : mais dans mon insatiable curiosité, jaloux de tout voir, je rentrai dans le centre de la ville. Je vis une multitude de personnes de tout sexe et de tout âge, qui se portoient avec précipitation vers un portique majestueusement décoré. J'entendois de côté et d'autre : *hâtons nos pas ! notre bon roi est peut-être déjà monté sur son trône ; nous ne le verrions pas d'aujourd'hui ?* Je suivis la foule : mais ce qui m'étonnoit fort, c'est que des gardes farouches n'opposoient aucune barrière aux empressemens du peuple. J'arrivai dans une salle immense, soutenue par plusieurs colonnes. J'avançai, et je parvins à voir le trône du monarque (*a*). Non : il est impos-

(*a*) Par-tout vous voyez des souverains, parce que les hommes se sont toujours choisi un maître pour se délivrer d'en avoir plusieurs.

Chez les peuples belliqueux, le premier roi a été

sible de concevoir une idée plus belle, plus noble, plus auguste, plus consolante de la

---

un soldat et le chef des combattans. Il a été juge chez un peuple cultivateur, et le juge de leurs différends. Ils ont voulu interrompre l'égalité, mais pour la retrouver entre eux; c'étoit le seul moyen pour en imposer à tout ambitieux et réprimer tout projet extravagant ou téméraire.

Plusieurs rois répugnoient à cause de l'anarchie: plusieurs rois cependant étoient nécessaires; car comment un seul homme peut-il conduire les armées, juger dans les tribunaux, et diriger les finances? mais aussi qu'est-ce qu'une puissance divisée où chaque opération dépendroit d'une volonté différente?

Il falloit donc une unité de pouvoir; mais cette unité, si elle n'a point de contre-poids, deviendra nécessairement absolue. Or, les hommes ont-ils consenti à une privation indéfinie de leur liberté? non, sur aucun point de la terre.

La meilleure forme de gouvernement est celle d'une monarchie libre, dans laquelle un seul souverain réunit dant sa seule personne le pouvoir législatif et exécutif, pourvu qu'il ne puisse changer les lois fondamentales, et que des corps intermédiaires concourent à l'administration.

Les représentans des villes, ayant la faculté de s'assembler en certains temps, de délibérer sur la situation et sur les besoins de l'Etat, d'en faire des rapports

majesté royale. Je fus attendri jusqu'aux larmes. Je ne vis ni Jupiter tonnant, ni

---

et des représentations au souverain, bien loin de gêner son autorité, l'affermiront au lieu de la détruire.

Le monarque ne peut pas se permettre les violences que la république admet : il seroit aujourd'hui impossible à un roi d'Europe de se montrer féroce et dur : il faut qu'il soit clément, pour peu qu'il connoisse ses véritables intérêts.

Depuis qu'on donne aux princes une éducation excellente, et qu'ils ont vu qu'un règne monarchique, fort, bon et sage, étoit récompensé par la gloire la plus générale et la mieux méritée, il n'est point de prince qui ne cherche à jouir de cette belle renommée, le seul bien qui leur reste à conquérir et sans lequel les autres ne sont rien.

Eh quoi de plus grand! que de pouvoir marquer chaque année par des faits et des événemens glorieux, utiles à l'humanité, de répandre la félicité sur une vaste portion de terrain, de donner à l'administration particulière un cours heureux.

Il faut qu'un gouvernement quelconque, dans toute opération majeure, se rapproche du monarchique : car celui-ci a une vîtesse merveilleuse qui le rend admirable dans les importantes occasions.

On est convenu que la république, dans une guerre, devoit remettre ses forces entre les mains d'un seul; ne pourroit-on pas statuer que lorsque la guerre ne

appareil terrible, ni instrument de vengeance. Quatre figures de marbre blanc,

---

menace plus les provinces d'un Etat, la monarchie doit avoir quelque chose du gouvernement populaire ?

Le point principal à trouver dans une monarchie, seroit que le chef ne pût jamais tourner contre ses sujets l'épée menaçante faite pour intimider l'ennemi.

Mais de même que toute force exerce nécessairement jusqu'à ce qu'elle trouve un obstacle, de même la puissance des rois monte jusqu'à ce qu'on l'arrête. L'ambition du cœur humain, ordinairement aveugle, n'a point de bornes : elle s'accroît encore lorsqu'elle semble reposer ; le joug s'appesantit insensiblement lorsque le coupable qui le supporte, ne cherche pas lui-même à le rendre plus léger.

Qui trouvera cet accord heureux entre la puissance et la liberté ? la puissance nécessaire pour imprimer aux lois une majesté permanente, la liberté nécessaire pour que la nation existe avec dignité et splendeur.

Comment un homme foible par lui-même commande-t-il à des hommes forts ? comment ceux-ci consentent-ils à être soumis, et comment celui-là se rassure-t-il sur une force qui n'a que l'opinion pour base ? quel lien établit cette constante subordination ? problême qui ne peut se résoudre et qui paroît la chose du monde la plus inconcevable à l'homme qui sait y réfléchir : qui ne s'en étonne pas, n'est pas fait pour y penser.

représentant

représentant la force, la tempérance, la justice et la clémence, portoient un simple fauteuil d'ivoire blanc, élevé seulement pour faciliter la portée de la voix. Ce siége étoit couronné d'un dais suspendu par une main dont le bras sembloit sortir de la voûte. A chaque côté du trône étoient deux tablettes, sur l'une desquelles étoient gravées les lois de l'Etat et les bornes du pouvoir royal, et sur l'autre, les devoirs des rois et ceux des sujets. En face étoit une femme qui allaitoit un enfant, emblême fidèle de la royauté. La première marche, qui servoit de degré pour monter au trône, étoit en forme de tombe. Dessus étoit écrit en gros caractère : L'ÉTERNITÉ. C'étoit sous cette première marche que reposoit le corps embaumé du monarque prédécesseur, en attendant que son fils vînt le déplacer. C'est de là qu'il crioit à ses héritiers qu'ils étoient tous mortels, que le songe de la royauté étoit prêt à finir, qu'ils resteroient alors seuls avec leur renommée ! Ce lieu vaste étoit déjà rempli de monde, lorsque je vis paroître le monarque revêtu d'un manteau bleu qui

flottoit avec grâce. Son front étoit ceint d'une branche d'olivier ; c'étoit son diadême : il ne marchoit jamais en public sans ce respectable ornement qui en imposoit aux autres et à lui-même. Il se fit des acclamations lorsqu'il monta sur son trône. Il ne paroissoit pas indifférent à ces cris de joie. Mais à peine fut-il assis qu'un silence respectueux s'étendit sur cette nombreuse assemblée. Je prêtai une oreille attentive. Ses ministres lui lurent à haute voix tout ce qui s'étoit passé de remarquable depuis la dernière séance. Si la vérité eût été déguisée, le peuple étoit là pour confondre le calomniateur. On n'oublioit point ses demandes. On rendoit compte de l'exécution des ordres ci-devant donnés, et cette lecture étoit toujours terminée par le prix journalier des vivres et des denrées. Le monarque écoutoit, et d'un signe de tête approuvoit ou remettoit les choses à un plus ample examen. Mais si du fond de la salle il s'élevoit une voix plaignante et condamnant quelques articles, fût-ce un homme de la dernière classe, on le faisoit avancer dans un petit cercle pratiqué

au pied du trône. Là, il expliquoit ses idées (*b*), et s'il se trouvoit avoir raison, alors il étoit écouté, applaudi, remercié; le souverain lui jetoit un regard favorable: si, au contraire, il ne disoit rien que d'absurde, ou grossièrement fondé sur un intérêt particulier, alors on le chassoit avec ignominie, et les huées des assistans l'accompagnoient jusqu'à la porte. Chacun pouvoit se présenter sans autre crainte que celle d'attirer la dérision publique, si ses vues étoient fausses ou bornées.

Deux grands officiers de la couronne accompagnoient le monarque dans toutes les cérémonies publiques, et marchoient

(*b*) Un des plus grands malheurs qui soit en France, c'est que toute la police et l'administration des affaires sont entre les mains des magistrats, ou des gens revêtus d'une charge et d'un titre, sans qu'on daigne jamais consulter (du moins de la part du public) les personnes privées en qui la science et la sagesse se trouvent souvent dans un degré éminent. Le meilleur citoyen, le plus éclairé, ne peut développer ses talens utiles ou la grandeur de son ame; s'il ne porte la robe d'un homme en charge, il doit immoler ses bons desseins, être témoin des plus grands abus, et se taire.

à ses côtés. L'un portoit au haut d'une pique une gerbe de bled (*c*), et l'autre un cep de vigne : c'étoit afin qu'il n'oubliât jamais que c'étoient là les deux soutiens de l'Etat et du trône. Derrière lui le panetier de la couronne, ayant une corbeille remplie de pains, en donnoit un à chaque indigent qui réclamoit son assistance. Cette corbeille étoit le sûr thermomètre de la misère publique ; et lorsque le panier se trouvoit vide, alors les ministres étoient chassés et punis : mais la corbeille demeuroit pleine et attestoit l'abondance publique.

Cette auguste séance se tenoit une fois par semaine, et duroit trois heures. Je sortis de cette salle, le cœur pénétré, et aussi rempli de respect pour ce roi que pour la Divinité même, l'aimant comme

---

(*c*) L'empereur Taisung se promenant en campagne avec le prince son fils, et lui montrant les laboureurs occupés à leur travail : *voyez*, lui disoit-il, *la peine que ces pauvres gens prennent tout le long de l'année pour nous soutenir ; sans leurs travaux et sans leur sueur, ni vous ni moi, nous n'aurions pas d'empire.*

un père, l'honorant comme un Dieu protecteur (*d*).

---

(*d*) Sans doute la monarchie, dans un vaste Etat, est préférable à ces petites aristocraties inquiètes qui se fatiguent incessamment, et qui n'ont que des vues timides. Il n'appartient aujourd'hui qu'à un monarque de faire de grandes choses, d'adapter tout-à-coup d'heureuses nouveautés au local du pays et au caractère de la nation. La puissance du monarque, mais tempérée par de bonnes lois fondamentales, est la plus propre à produire et à effectuer le bonheur des hommes. C'est qu'alors dans une monarchie, la partie qui gouverne peut réunir plus facilement ses volontés, et que le point d'appui a une force directe; ce qui forme le véritable nerf du gouvernement.

Le trône étant légal, l'autorité est constante et respectée. La base du trône affermit celle de l'Etat : l'ambitieux ne peut ravir que quelques portions d'autorité, jamais l'autorité entière. D'ailleurs, le trône monarchique a une majesté durable, les révolutions intérieures ne sont que des révolutions momentanées : la Chine, l'Indostan, la Perse, la Turquie, la Russie, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, la Suède, le Dannemarck sont toujours des monarchies.

Voyez les républiques, elles ont eu un besoin constant de dictateurs.

Pour ceux qui ne s'arrêtent point aux apparences,

Je conversai avec plusieurs personnes de tout ce que je venois de voir et d'entendre :

---

les Camille, les Fabius, les Flaminius, les Scipions, les Métellus, les Paul-Emile, les Marius, les Pompée ont été les monarques réels et véritables de Rome. C'est que la capacité personnelle, les vertus et les exploits donneront toujours à un citoyen une supériorité réelle sur ses concitoyens.

L'existence des monarchies est beaucoup plus assurée que celle des Etats républicains. Ceux-ci sont trop orageux et ils ne savent presque jamais, réparer les fautes qu'ils ont commises. La monarchie est plus propre à attaquer et à se défendre ; et si la partie militaire, c'est-à-dire externe, est dans la main du monarque un pouvoir protecteur et conservateur, il peut donner en même temps à l'administration civile une force et une activité qui s'étendent à toutes les parties du gouvernement intérieur.

Qu'un monarque soit éclairé, et qu'il soit conséquemment modéré, quelle facilité n'a-t-il pas à diriger au bien public la justice, la police, les finances, l'agriculture et le commerce. La tranquillité règne, tandis que la république sera livrée à des crises violentes.

Sans doute le monarque peut abuser de son pouvoir ; mais c'est alors une monarchie dégénérée ; cet abus ne subsistera pas long-temps chez une nation qui fera cas des lumières utiles. Les lumières,

ils étoient surpris de mon étonnement ; toutes ces choses leur sembloient simples et naturelles. « Pourquoi, me dit l'un d'eux, avez-vous la fureur de comparer

---

voilà ce qui préservera les trônes de l'Europe du despotisme.

Les défauts de la monarchie ne sont pas inhérents à cette forme de gouvernement, la plus heureuse qu'un Etat puisse recevoir. La monarchie tempérée sera toujours le plus sûr gage de la liberté nationale. Rien n'est plus opposé aux monarques de l'Europe que ces despotes de l'Orient et de l'Afrique, qui tiennent leurs sujets dans un esclavage servile et stupide, et qui ensanglantent le trône sous lequel ils vont être écrasés.

D'ailleurs, quand le peuple sera éclairé, il ne devra pas craindre que les coups du monarque soient violens, quelle que soit sa puissance.

Si l'on examine de près les anciennes formes de gouvernement, on verra que c'etoit une monarchie mêlée de l'aristocratie.

Le trône des Français se trouve aujourd'hui dans un équilibre heureux et qui n'attaque point trop nos libertés. Les états-généraux que nous avons perdus sont remplacés, pour ainsi dire, par cette foule de citoyens qui parlent, qui écrivent et qui défendent au despotisme d'altérer trop considérablement la constitution libre et ancienne des Français.

ce temps présent à un vieux siècle bizarre, extravagant, où l'on avoit de fausses idées sur les matières les plus simples, où l'orgueil jouoit la grandeur, où le faste et la représentation étoient tout, et le reste rien, où la vertu enfin n'étoit regardée que comme un fantôme, pur ouvrage de quelques philosophes rêveurs (*e*).

---

(*e*) Il faut respecter les préjugés populaires! tel est le langage de ces génies étroits, pusillanimes, pour lesquels il suffit qu'une loi subsiste pour paroître sacrée. L'homme vertueux à qui seul il appartient d'aimer et de haïr, connoît-il cette modération criminelle? Non : il se charge de la vindicte publique ; ses droits sont fondés sur son génie, et la justice de sa cause sur la reconnoissance de la postérité.

## CHAPITRE XXXVIII.

### *Forme du Gouvernement.*

Oserois-je vous demander quelle est la forme présente de votre gouvernement? Est-il monarchique, démocratique, aristocratique (*a*)? —Il n'est ni monarchique, ni démocratique, ni aristocratique ; il est raisonnable et fait pour des hommes La monarchie illimitée n'est plus. Les États monarchiques, comme vous le saviez, mais si infructueusement, vont se perdre dans le despotisme, comme les fleuves vont se perdre dans le sein de la mer ; et le des-

(*a*) Le génie d'une nation ne dépend point de l'atmosphère qui l'environne ; le climat n'est point la cause physique de sa grandeur ou de son avilissement. La force et le courage appartiennent à tous les peuples de la terre : mais les causes qui les mettent en action et les soutiennent, dérivent de certaines circonstances, qui tantôt sont promptes, tantôt lentes à se développer ; mais qui tôt ou tard ne manquent jamais d'arriver. Heureux le peuple qui par lumière ou par instinct saisit l'instant !

potisme bientôt croule sur lui même (*b*). Tout cela s'est accompli à la lettre, et

---

(*b*) Voulez-vous connoître quels sont les principes généraux qui règnent habituellement dans le conseil d'un mauvais monarque ? Voici à-peu-près le résultat de ce qui s'y dit, ou plutôt de ce qui s'y fait. « Il faut multiplier les impôts de toutes sortes, parce que le prince ne sauroit jamais être assez riche, attendu qu'il est obligé d'entretenir des armées, et les officiers de sa maison, qui doit être absolument très-magnifique. Si le peuple surchargé élève des plaintes, le peuple aura tort, et il faudra le réprimer. On ne sauroit être injuste envers lui, parce que dans le fond il ne possède rien que sous la bonne volonté du prince, qui peut lui redemander en temps et lieu ce qu'il a eu la bonté de lui laisser, sur-tout lorsqu'il en a besoin pour l'intérêt ou la splendeur de sa couronne. D'ailleurs, il est notoire qu'un peuple qu'on abandonne à l'aisance est moins laborieux et peut devenir insolent. Il faut retrancher à son bonheur pour ajouter à sa soumission. La pauvreté des sujets sera toujours le plus fort rempart du monarque ; et moins les particuliers auront de richesses, plus la nation sera obéissante ; une fois pliée au devoir, elle le suivra par habitude ; ce qui est la manière la plus sûre d'être obéi. Ce n'est point assez d'être soumise, elle doit croire qu'ici réside l'esprit de sagesse en toute sa plé-

il n'y eut jamais de prophétie plus certaine. (*c*).

---

nitude, et se soumettre par conséquent, sans oser raisonner, à nos décrets émanés de notre certaine science. »

Si un philosophe ayant accès auprès du prince, s'avançoit au milieu du conseil, et disoit à ce monarque : « Gardez-vous de croire ces sinistres conseillers, vous êtes environné des ennemis de votre famille. Votre grandeur, votre sûreté sont moins fondées sur votre puissance absolue, que sur l'amour de votre peuple. S'il est malheureux, il souhaitera plus ardemment une révolution, et il ébranlera votre trône ou celui de vos enfans. Le peuple est immortel, et vous devez passer. La majesté du trône réside plus dans une tendresse vraiment paternelle que dans un pouvoir illimité. Ce pouvoir est violent, et contre la nature des choses. Plus modéré, vous serez plus puissant. Donnez l'exemple de la justice et croyez que les princes qui ont une morale sont plus forts et plus respectés.. » Assurément on prendroit ce philosophe pour un visionnaire, et on ne daigneroit peut-être pas le punir de sa vertu.

(*c*) Il faut des siècles pour amener le despotisme, il s'en va aussi lentement qu'il est venu ; vingt despotes tombent tour-à-tour, et le despotisme survit. Un homme commande à deux mille lieues comme

En proportion des lumières acquises, sans doute qu'il eût été honteux pour notre espèce d'avoir mesuré la distance de la terre au soleil, d'avoir pesé tous les globes, et de n'avoir pu découvrir les lois simples et fécondes qui doivent diriger des êtres raisonnables. Il est vrai que l'orgueil, la cupidité, l'intérêt présentoient mille obstacles : mais quel plus beau triomphe que de trouver le nœud qui devoit faire servir ses passions particulières au bien général! Un vaisseau qui sillonne les mers, commande aux élémens au moment même où il obéit à leur empire : soumis à une double impulsion, sans cesse il réagit contre eux. Voilà peut-être l'image la plus fidèle d'un État : porté sur des passions orageuses, il reçoit d'elles le mouvement, et doit résister aux tempêtes. *L'art*

---

à quatre; il étend son bras sur l'océan, le franchit et saisit son esclave.

Tant que l'homme craint, il est méchant; tant que l'homme est opprimé, il est cruel ou disposé à l'être; lorsqu'il est paisible dans ses possessions, il connoît la justice : l'homme ne fait guère le mal que par l'exemple.

*du Pilote est tout* (*d*). Vos lumières politiques n'étoient qu'un crépuscule ; et vous

---

(*d*) Il y a une législation puérile qui déshonore également et le législateur et ceux qui le respectent.

St. Louis dont plusieurs édits portent une empreinte de cruauté sèche, fit défense à tous ses sujets de jouer aux échecs. Un autre législateur ne voulut pas que dans ses Etats aucune femme, mariée ou non, apprît à chanter et à jouer d'aucun instrument. Il prenoit son aversion pour la musique pour une preuve de vertu administrative. Je citerai encore Mazarin qui n'avoit aucun remords de faire mourir de faim le peuple, et de semer des divisions intestines. Eh bien, il sentit un jour sa conscience lui reprocher d'avoir dans ses galeries des statues antiques, d'un prix inestimable, et qui n'étoient pas parfaitement voilées. Il alla un matin les mutiler et les briser à coups de marteau ; et comme on lui demandoit ce qui l'avoit porté à faire un coup si extraordinaire, il répondit : *c'est ma conscience.*

Combien de fausses idées de perfection, combien d'alarmes imaginaires ont rendu les administrateurs des Etats des tyrans minutieux, d'autant plus absolus que leurs ordonnances étoient bizarres. Que l'homme d'Etat n'allègue point sa puérile conscience, qu'il ne croie pas les rêves qu'il peut faire, qu'il

accusiez imbécillement l'auteur de la nature, tandis qu'il vous avoit donné l'intelligence et le courage pour vous gouverner (*e*). Il n'a fallu qu'une voix forte pour

---

ne s'abandonne point aux idées de ses commis, qui veulent faire les ministres à leur tour, d'autant plus qu'ils voient que rien n'est plus aisé. Si tel ministre n'aime point tel art, ou qu'il ait de l'aversion pour telle science, que ce ne soit pas une raison pour les dédaigner ou les anéantir. Tout est lié dans la grande société, et les bienfaits ne deviennent réciproques que par le jeu libre et facile des diverses facultés de l'industrie de l'homme.

(*e*) La science politique a été long-tems au berceau, parce qu'il y a une éducation pour les peuples, comme pour les particuliers; les anciens gouvernemens étoient isolés, ce qui les abandonnoit à la *non instruction* et prolongeoit leur enfance; il y a infiniment plus d'avantages dans le *système moderne*, qui ne fait de tous les Etats grands et petits qu'une république immense : de là la communication la plus active qui règne entre les différentes parties; de là la protection que le puissant donne au foible.

Dans les anciens Etats on ne voit qu'*isolation*. Chez les Grecs, ce peuple si vanté, chaque ville vouloit être un Etat, chaque Etat vouloit être indépendant; là rien n'étoit engréné, et tout se

réveiller la multitude d'un sommeil d'engourdissement. Si l'oppression tonnoit sur vos têtes, vous ne deviez en accuser que vótre foiblesse. La liberté et le bonheur appartiennent à qui osent les saisir. Tout est revolution dans ce monde : la plus heureuse de toutes a eu son point de maturité, et nous en recueillons les fruits (*f*).

---

heurtoit; la liberté échappa à tous ces passionnés chercheurs de liberté, parce qu'ils mettoient un dangereux enthousiasme à la place des combinaisons et des calculs qu'exige la science politique; nous avons des avantages réels qui perfectionnent chez nous la science économique, l'imprimerie, les postes, et sur-tout l'idée heureuse du balancement des Etats et du contre-poids nécessaire.

L'expérience nous a appris que les constitutions populaires sont entachées de trop de passions et de trop de vices pour concentrer chez elles la liberté. Platon a déjà dit que dans un Etat populaire chacun est ivre de liberté; la forme monarchique est un milieu entre le despotisme et la république, et voilà l'asile le plus sûr de la liberté; c'est l'expérience qui a démontré que, sans un chef, tout corps politique étoit mal proportionné; c'est l'expérience qui a démontré combien le droit de parler dans les asemblées est abusif.

(*f*) A certains Etats il est une époque qui de-

Sortis de l'oppression, nous n'avons eu garde de remettre toutes les forces et tous les ressorts du gouvernement, tous les droits et l'attribut de la puissance dans les mains d'un seul homme (*g*) : instruits par

---

vient nécessaire; époque terrible, sanglante, mais le signal de la liberté. C'est de la guerre civile que je parle. C'est-là que s'élèvent tous les grands hommes, les uns attaquant, les autres défendant la liberté. La guerre civile déploie les talens les plus cachés. Des hommes extraordinaires s'élèvent et paroissent dignes de commander à des hommes. C'est un remède affreux! Mais après la stupeur de l'Etat, après l'engourdissement des ames, il devient nécessaire.

(*g*) Le gouvernement despotique n'est qu'une ligue du souverain avec un petit nombre de sujets favorisés pour tromper et dépouiller tous les autres. Alors le souverain ou celui qui le représente, éclipse la société, la divise, devient un être unique et central, qui allume toutes les passions à son gré et qui les met en jeu pour son intérêt personnel : il crée le juste et l'injuste; son caprice devient loi, et sa faveur est la mesure de l'estime publique. Ce système est trop violent pour être durable. Mais la justice est une barriere qui protége également le sujet et le prince. La liberté peut seule former des citoyens généreux; la vérité en fait des

les

les malheurs des siècles passés, nous n'avons pas été si imprudens. Socrate et Marc-Aurèle seroient revenus au monde, que nous ne leur aurions pas confié le pouvoir arbitraire, non par défiance, mais dans la crainte d'avilir le caractère sacré d'homme libre. La loi n'est-elle pas l'expression de la volonté générale; et comment confier à un seul homme un dépôt aussi important? N'aura-t-il pas des momens de foiblesse, et quand il en seroit exempt, les hommes renonceront-ils à cette liberté qui est leur plus bel appanage (*h*)?

---

êtres raisonnables. Un roi n'est puissant qu'à la tête d'une nation généreuse et contente. La nation une fois avilie, le trône s'affaisse.

(*h*) La liberté enfante des miracles : elle triomphe de la nature, elle fait croître les moissons sur les rochers, elle donne un air riant aux régions les plus tristes, elle éclaire des pâtres et les rend plus pénétrans que les superbes esclaves des cours les plus ingénieuses. D'autres climats, qui font la gloire et le chef-d'œuvre de la création, livrés à la servitude, n'étalent que des terres abandonnées, des visages pâles, des regards contraints qui n'osent se lever vers la voûte du ciel. Homme! choisis donc d'être heu-

Nous avons éprouvé combien la souveraineté absolue étoit opposée aux véritables intérêts d'une nation. L'art de lever des tributs rafinés, toutes les forces de ce terrible cabestan progressivement multipliées, les lois embrouillées, opposées l'une à l'autre, la chicane dévorant les possessions particulières, les villes remplies de tyrans privilégiés, la vénalité des offices, des ministres et des intendans, traitant les différentes parties du royaume comme des pays de conquête ; une subtile dureté de cœur qui raisonnoit l'inhumanité, des officiers royaux qui ne répondoient de rien au peuple, et qui insultoient plutôt qu'ils ne déféroient à ses plaintes : tel étoit l'effet de ce despotisme vigilant, qui rassembloit toutes les lumières pour en abuser, à-peu-près comme ces verres ardens, qui ne s'échauffent que pour embraser. On parcouroit la France, ce beau royaume que la nature avoit favorisé de ses regards propices ; et qu'y voyoit-

---

reux ou misérable, si tu peux encore choisir : crains la tyrannie, déteste l'esclavage, arme ton bras, meurs ou vis libre.

on ? Des cantons désolés par les maltôtiers, les villes devenues bourgs, les bourgs villages, les villages hameaux, leurs habitans hâves, défigurés ; des mendians, enfin, au lieu d'habitans. On connoissoit tous ces maux : on fuyoit des principes évidens pour embrasser le systême de la cupidité (*i*), et les ombres qu'elle faisoit naître autorisoient la déprédation générale.

Le croiriez-vous ? La révolution s'est opérée sans efforts, et par l'héroïsme d'un grand homme. Un roi philosophe, digne du trône puisqu'il le dédaignoit, plus jaloux du bonheur des hommes que de ce fantôme du pouvoir, redoutant la postérité et se redoutant lui-même, offrit de remettre les États en possession de leurs anciennes prérogatives : il sentit qu'un royaume étendu avoit besoin de la réunion

---

(*i*) Un intendant voulant donner à la **** qui passoit à Soissons, une image de l'abondance qui régnoit en France, fit arracher les arbres fruitiers d'alentour, et les fit planter dans les rues de la ville qu'on dépava : les arbres étoient entrelacés de guirlandes de papier doré. Cet intendant étoit, *sans le savoir*, un très-grand peintre.

des différentes provinces pour être gouverné sagement. Comme dans le corps humain, outre la circulation générale, chaque partie a sa circulation particulière, ainsi chaque province, en obéissant aux lois générales, modifie ses lois particulières d'après son sol, sa position, son commerce, ses intérêts respectifs. Par là tout vit, tout fleurit. Les provinces ne sont plus pour servir la cour, et pour orner la capitale (*k*). Un ordre aveugle, émané du

---

(*k*) L'erreur et l'ignorance sont la source de tous les maux qui accablent l'humanité. L'homme n'est méchant que parce qu'il se trompe sur ses véritables intérêts. Cependant on peut errer en physique spéculative, en astronomie, en mathématiques, sans un inconvénient bien réel : mais la politique ne souffre pas la moindre erreur. Il est des vices d'administration plus désolans que les fléaux physiques. Une faute en ce genre dépeuple et appauvrit un royaume. Si la spéculation la plus sévère, la plus approfondie, est absolument nécessaire, c'est dans ces cas publics et problématiques où des raisons d'une force égale tiennent l'esprit comme en équilibre. Rien de plus dangereux alors que la routine; elle produit des malheurs inconcevables, et l'Etat n'est éclairé qu'au moment de sa ruine. On ne sauroit donc trop multiplier

trône, ne vient point porter le trouble dans les lieux où l'œil du souverain n'a jamais pu pénétrer. Chaque province se trouve dépositaire de sa sûreté et de son bonheur : son principe de vie n'est pas éloigné d'elle; il est dans son propre sein, toujours prêt à féconder l'ensemble, à remédier aux maux qui pourroient arriver. Le secours présent est remis à des mains intéressées qui ne pallieront point la cure, ou qui même ne se réjouiront pas des coups qui peuvent affoiblir la patrie.

---

les lumières sur l'art compliqué du gouvernement, parce que le moindre écart est une ligne qui s'allonge en fuyant, et cause une erreur immense. Les lois n'ont été jusqu'ici que des palliatifs qu'on a érigés en remèdes généraux; elles sont (comme on l'a fort bien dit) nées du besoin, et non de la philosophie : c'est à cette dernière à corriger ce qu'elles ont de défectueux. Mais quel courage, quel zèle, quel amour de l'humanité faudra-t-il à celui qui de ce chaos informe fera sortir un édifice régulier? Mais aussi quel génie deviendra plus cher au genre humain ! Qu'il songe que c'est l'objet le plus important, qu'il intéresse particulièrement le bonheur de l'homme, et que par une suite nécessaire il doit influer sur ses vertus !

La souveraineté absolue fut donc abolie. Le chef conserva le nom de roi ; mais il n'entreprit pas follement de porter tout le fardeau qui accabloit ses ancêtres. Les états assemblés du royaume eurent seuls la puissance législatrice. L'administration des affaires, tant politiques que civiles, est confiée au sénat ; et le monarque armé du glaive veille à l'exécution des lois. Il propose tous les établissemens utiles. Le sénat est responsable au roi, et le roi et le sénat sont responsables aux états qui s'assemblent tous les deux ans. Tout s'y décide à la pluralité des voix. Lois nouvelles, charges vacantes, griefs à redresser, voilà ce qui est de son ressort. Les cas particuliers ou imprévus sont abandonnés à la sagesse du monarque.

Il est heureux (*l*), et son trône est

(*l*) M. d'Alembert a dit qu'un roi qui faisoit son devoir, étoit le plus misérable de tous les hommes, et que celui qui ne le faisoit pas, étoit le plus à plaindre. Pourquoi le roi qui fait son devoir, seroit-il le plus misérable de tous les hommes? Seroit-ce à cause de la multiplicité de ses travaux? Mais un travail heureux est une vraie

affermi sur une base d'autant plus solide, que la liberté de la nation garantit sa couronne (*m*). Des ames qui n'auroient été que communes, doivent leurs vertus à ce ressort éternel des grandes choses. Le citoyen n'est point séparé de l'État ; il fait corps avec lui (*n*) : aussi faut-il voir avec

---

jouissance. Comptera t-il pour rien cette satisfaction intime qui naît de l'idée d'avoir fait le bonheur des hommes? Croira-t-il que la vertu ne porte pas avec elle sa récompense? Universellement aimé, et seulement haï des méchans, pourquoi son cœur demeureroit il fermé aux plaisirs? Qui n'a pas éprouvé le contentement d'avoir accompli le bien? Le roi qui ne remplit pas ses devoirs, est le plus à plaindre. Rien de plus juste, si toutefois il est sensible aux remords et à l'opprobre : s'il ne l'est pas, il est encore plus à plaindre. Rien de mieux vu que cette dernière proposition.

(*m*) Il est bon à tout Etat, fût-il républicain, d'avoir un chef, en limitant toutefois son pouvoir.

C'est un simulacre qui en impose à l'ambitieux, qui étouffe tout projet dans son cœur. Alors la royauté est comme cet épouventail qu'on place dans un jardin, il écarte les moineaux qui viendroient pour manger le grain.

(*n*) Ceux qui ont dit que dans les monarchies

quel zèle il se porte à tout ce qui peut intéresser sa splendeur.

Chaque arrêt émané du sénat est motivé, et le sénat explique en peu de mots ses motifs et son intention. Nous ne concevons pas comment dans votre siècle (soi-disant éclairé), vos magistrats osoient, dans leur morgue orgueilleuse, vous proposer des arrêts dogmatiques, semblables aux décrets des théologiens, comme si la loi n'étoit pas la raison publique, comme s'il ne falloit pas que le peuple fût instruit pour se porter plus rapidement à l'obéissance. Ces messieurs à triple mortier, qui se disoient les pères de la patrie, ignoroient donc le grand art de la persuasion, cet art qui agit sans efforts et si puissamment; ou plutôt n'ayant ni point de vue fixe, ni marche assurée, tour-à-tour

---

les rois sont dépositaires des volontés de la nation, ont dit une absurdité. Est-il en effet rien de plus ridicule, que des êtres intelligens comme les hommes, disant à un ou à plusieurs : *veuillez pour nous*. Les peuples ont toujours dit aux monarques : *agissez pour nous, d'après nos volontés clairement connues.*

brouillons, séditieux, esclaves rampans, ils encensoient et fatiguoient le trône, tantôt se cabrant pour des minuties, tantôt vendant le peuple à beaux deniers comptans.

Vous pensez bien que nous avons réformé ces magistrats, accoutumés de jeunesse à toute l'insensibilité nécessaire pour disposer froidement de la vie, des biens et de l'honneur des citoyens; hardis pour la défense de leurs minces privilèges, lâches dès qu'il s'agissoit de l'intérêt public (*o*): on s'épargnoit dans les derniers temps jus-

---

(*o*) Le duc de Sully disoit, que si la sagesse descendoit sur la terre, elle aimeroit mieux se loger dans une seule tête, que dans celle d'une compagnie.

C'est d'après cette idée que Montesquieu a dit: *Quand les têtes humaines s'assemblent, elles s'étrécissent.*

Le résultat d'une assemblée est souvent, que chacun a déféré à un motif qu'il n'auroit point eu, s'il eût été seul. L'opinion générale contredit l'opinion particulière que chacun avoit; et la résolution mentale étoit plus sage et mieux fondée que la résolution de tous.

qu'à la peine de les corrompre ; ils étoient tombés dans une indolence perpétuelle. Nos magistrats sont bien différens : le nom de pères du peuple dont nous les honorons, est un titre qu'ils méritent dans toute l'étendue du terme.

Aujourd'hui les rênes du gouvernement sont confiées à des mains fermes et sages qui suivent un plan. Les lois règnent, et aucun homme n'est au-dessus d'elles ; ce qui étoit un inconvénient affreux dans vos gouvernemens gothiques (*p*). Le bonheur

---

(*p*) C'est à la partie qui enseigne et qui stipule chaque jour d'une manière si touchante pour la plaintive humanité, que nous devons les sentimens de tolérance universellement répandus. L'homme d'État ne sauroit trop se remplir de ces idées douces et humaines ; elles sont favorables aux lois même, en ce qu'elles donnent à la justice un air non moins auguste et plus fait pour inspirer l'amour, le respect et la confiance.

Et si entraîné par un sentiment que je ne puis ici dompter, il me faut plaider en présence des hommes en place la cause des infortunés, sur lesquels s'appesantit ordinairement toute la rigueur des lois, peut être, l'oserai je dire, ne se trouve-t-il un si grand nombre de coupables, que parce qu'il y a une

général de la patrie est fondé sur la sûreté de chaque sujet en particulier : il ne craint

---

foule de malheureux qui ont été dépouillés de leur existence par l'action même des lois de la propriété exclusive.

L'excessive inégalité des fortunes, le fardeau de la misère qui devient plus pesant chaque jour pour celui qui le porte, les malheurs publics qui retombent toujours sur la partie indigente, tout a pu précipiter quelques infortunés dans le désespoir et dans le crime. Arrivent les lois pénales, entourées de bourreaux ; mais, malgré le glaive qui frappe, les mêmes délits recommencent, parce que la source n'en a pas été fermée. Ainsi l'on voit de ces plaies hideuses, qui versent toujours un sang corrompu, parce qu'on n'a point su attaquer la masse infectée.

Que l'homme d'État adopte donc sans crainte cette philosophie généreuse qui adoucit à propos la rigueur de la loi, et qui fait respecter tout être sensible, parce que la manière dont doit agir sur lui la douleur, est une chose absolument inconnue et que la loi elle-même n'a pu calculer.

La justice adoucissant son front sévère, applaudira elle-même à sa sensibilité; car elle veut punir et non déchirer, donner un exemple nécessaire, et non compter les gémissemens plaintifs de la victime : c'est assez qu'elle expire ; le législateur ne devroit pas aller plus loin. Au moment que le crime s'expie,

point les hommes, mais les lois; et le souverain lui-même les aperçoit au-dessus de

---

l'humanité en pleurs semble restituer à l'infortuné sa place au milieu de ses frères.

Mais après avoir livré son cœur aux douces émotions de la pitié, que l'homme en place, s'il connoît ses véritables devoirs, les devoirs du courage généreux, sache frapper les grands coupables; qu'il conçoive une indignation plus profonde contre les auteurs de ces grandes calamités qui affligent des provinces; qu'il arrête ceux que les lois peuvent si rarement atteindre, c'est le moment de les dénoncer à la patrie, d'appeler la vengeance publique sur leur tête, de conduire aux pieds des tribunaux les ennemis de l'ordre et de leurs concitoyens.

Que leurs richesses coupables, repoussées comme des vols sacrilèges, ne les sauvent point du châtiment qu'ils méritent : qu'un courroux magnanime tombe sur leurs forfaits : et fasse triompher l'intérêt général.

La patrie applaudira à cette force courageuse qui ne reculera pas devant le criminel puissant ou protégé, et qui lui faisant sentir le frein des lois qu'il a si long temps méconnues, par ce grand et unique exemple, fera plus d'effet que tous ces châtimens renouvelés qui frappent la multitude obscure. La patrie montrera dans un jour éclatant une vérité importante et féconde, une vérité nécessaire à l'ordre

sa tête (*q*). Sa vigilance rend les sénateurs plus attentifs à leur charge et à leur devoir ;

---

des choses, que la loi est égale quand on l'implore, et qu'elle atteint l'homme le plus superbe, qui osoit croire à l'impunité des crimes qui n'offensent que le peuple.

Si l'intérêt général est la base de toute justice, l'objet le plus sacré est donc le maintien assidu des lois qui établissent l'ordre et l'harmonie. Leur porter atteinte, c'est offenser chaque membre du corps politique ; c'est préparer ses infortunes et ses revers. La société qui nous a protégés dès notre enfance, qui nous a faits ce que nous sommes, sans laquelle nous n'existerions pas, doit avoir ses droits avant nos obligations personnelles qui ne regardent que nous, foibles et petits, portion qui doit disparoître au milieu du grand tout.

(*q*) Tout gouvernement où un seul homme est au-dessus de la loi et peut la violer impunément, est un gouvernement malheureux et inique. En vain un homme de génie a-t-il employé tous ses talens pour nous faire goûter les principes des gouvernemens asiatiques ; ils sont trop outrageans à la nature humaine. Voyez ce superbe vaisseau qui maîtrise les élémens ; il ne faut qu'une fente imperceptible pour y faire entrer l'onde amère et causer sa destruction. Ainsi un seul homme au-dessus des lois fera entrer dans le corps politique toutes les injustices, les iniquités,

sa confiance en eux soulage leurs peines, et son autorité donne la force et la vigueur nécessaires à leurs décisions. Ainsi le sceptre, dont la pesanteur opprimoit vos rois, est léger dans les mains de notre monarque. Ce n'est plus une victime pompeusement parée, incessamment sacrifiée aux besoins de l'Etat : il ne porte que le fardeau que lui permet la force limitée qu'il a reçue de la nature.

Nous possédons un prince craignant

---

qui par un effet inévitable hâteront sa ruine. Qu'importe de périr par plusieurs ou par un seul? Le malheur est égal. Qu'importe que la tyrannie ait cent bras, si un seul se porte d'un bout de l'empire à l'autre, s'il pèse sur tous les individus, s'il se régénère à l'instant même où il est coupé? D'ailleurs, ce n'est pas le despotisme qui effraie, qui épouvante; c'est sa propagation. Les visirs, les pachas, etc. imitent le maître, ils égorgent en attendant qu'ils soient égorgés. Dans les gouvernemens d'Europe, la réaction simultanée de tous les corps, leurs chocs entretiennent des momens d'équilibre pendant lesquels le peuple respire : les limites de leur pouvoir respectif, perpétuellement dérangées, tiennent lieu de liberté, et le fantôme console au moins de ne pouvoir atteindre à la réalité.

Dieu, pieux et juste, qui porte dans son cœur l'Eternel et la patrie, qui redoute la vengeance divine et le blâme de la postérité, et qui regarde une bonne conscience et une gloire sans tache comme le plus haut degré de félicité. Ce sont moins de grands talens du côté de l'esprit, des connoissances étendues, qui font le bien, que le desir sincère d'un cœur droit qui le chérit et qui aime à l'accomplir. Souvent le génie vanté d'un monarque, loin d'avancer le bonheur du royaume, se tourne contre la liberté du pays.

Nous avons concilié ce qui paroissoit presque impraticable à accorder, le bien de l'Etat avec le bien des particuliers (*r*).

---

(*r*) Les hommes avoient trouvé sans les économistes que les trois pivots du gouvernement sont la *propriété*, la *sûreté*, la *liberté*. Ils ont su féconder la terre par le travail, et la reconnoître pour la première source des richesses. Ils savoient très-bien que l'industrie donne les formes, mais n'ajoute rien, ne produit rien; mais quel bien de la terre ne demande pas à être travaillé? On avoit senti avant les économistes, on savoit que l'impôt devoit être établi sur les propriétaires: on connoissoit les avances de la

On prétendoit meme que le bonheur public d'un Etat étoit nécessairement distinctif du

---

culture ; chacun demandoit à être libre ; mais comment accorder une liberté partielle, au milieu de tant de prohibitions, de taxes, de privilèges exclusifs, d'arbitraires? La science économique ne nous a donc rien appris. Ce n'étoit pas la peine d'envelopper des idées aussi simples dans une mystérieuse obscurité, d'adopter un langage barbare, de prendre un style enthousiaste, d'affecter le ton des oracles qui sortoient jadis de l'antre de Trophonius.

Que signifioient ces énigmes multipliées ? et si ce fantôme de l'*évidence* devoit être le despote universel, comment l'*évidence* n'a-t-elle pas subjugué l'univers ? Comment les sectateurs de la science n'ont-ils pas été des pontifes de la vérité ? qui auroit pu résister à son pouvoir ? Le fameux tableau économique devoit renverser toutes les objections.

Je le demande ; pourquoi ce tableau économique n'a-t-il pas été entendu ? pourquoi ne s'est-on pas servi d'expressions claires ?

*Qui compte sans son hôte, compte deux fois ;* on peut appliquer ce proverbe à la formule arithmétique du tableau économique. Il faut que l'*évidence* soumette toutes les lois politiques ; il faut que l'*évidence* réforme les mécomptes ; il faut que le *despotisme légal* change tout-à-coup une administration viciée ; mais cette belle spéculation ne dérange pas

bonheur

bonheur de quelques-uns de ses membres. Nous n'avons point épousé cette politique

---

les faits, et ce calcul rigoureux n'en éloigne pas les erreur.

Ce système n'est qu'un syllogisme perpétuel d'où découlent de mauvais raisonnemens, parce qu'on a voulu appliquer ce *syllogisme* à tout.

Les économistes ont paru vouloir éloigner l'ordre moral qui est la base de l'ordre physique, comme si celui-ci pouvoit exister sans l'autre; comme s'il n'appartenoit pas essentiellement à l'ordre moral de régler le cœur de l'homme, et de purifier les vertus jusque dans leur source.

Ils ont crié, *liberté*, qui est un excellent principe; mais ils l'ont appliqué fort mal; mais jeter une liberté particulière dans le désordre où sont les gouvernemens, c'étoit donner des armes à l'inégalité. Cette liberté illimitée, indéfinie, étoit l'extravagance. Si les correspondances avoient été établies par terre et par eau, si la culture avoit été établie à son point de perfection, alors la liberté eût été raisonnable; mais sans avoir daigné examiner si tel pays produisoit chaque année assez de bled pour nourrir ses habitans, les économistes ont crié: défaites-vous de vos subsistances; troquez-les pour avoir de l'argent. Le numéraire de nos voisins a pompé tout-à-coup les alimens de première nécessité: le vide a été prompt, et le remplacement lent.

La science économique, faute d'avoir tenu un sage

barbare, fondée sur l'ignorance des véritables lois ou sur le mépris des hommes les plus pauvres et les plus utiles. Il étoit des lois abominables et cruelles, qui supposoient les hommes méchans : mais nous sommes très-disposés à croire qu'ils ne le sont devenus que depuis l'institution de ces mêmes lois. Le despotisme a fatigué le cœur humain, et en l'irritant l'a desséché et corrompu.

Notre roi a tout le pouvoir et l'autorité nécessaires pour faire le bien, et les bras liés pour faire le mal. On lui expose la nation sous un jour toujours favorable : on présente sa valeur, sa fidélité envers le prince, son horreur pour tout joug étranger.

Il est des censeurs qui ont droit de chasser d'auprès du prince tous ceux qui incli-

---

milieu, faute d'avoir étudié les faits antécédens, a donné dans des erreurs graves ; sans doute des vérités se sont mêlées à ces fautes ; elle a démontré l'erreur de quelques grands politiques qui préféroient les manufactures à l'agriculture. Les torts qu'elle a eus proviennent de l'entêtement ; les enthousiastes de cette secte ont tout gâté.

neroient à l'irréligion, au libertinage, au mensonge, à l'art plus funeste de couvrir la vertu de ridicule (*s*). On ne connoît plus aussi parmi nous cette classe d'hommes, qui, sous le titre de noblesse (qui, pour comble de ridicule, étoit vénale) accouroit ramper autour du trône, ne vouloit suivre que le métier des armes ou celui de courtisan, vivoit dans l'oisiveté, rassasioit son orgueil de vieux parchemins, et présentoit le déplorable spectacle d'une vanité égale à sa misère. Vos grenadiers versoient leur sang avec autant d'intrépidité que le plus noble d'entre eux, et ne le mettoient pas à si haut prix. D'ailleurs, une telle dénomination dans notre république auroit offensé les autres ordres de l'Etat. Les citoyens sont égaux : la seule distinction est celle que mettent naturellement entre les hommes la vertu, le génie et le travail (*t*).

(*s*) Je suis fort porté à croire que les souverains sont presque toujours les plus honnêtes gens de leur cour. Narcisse avoit l'ame encore plus noire que celle de Néron.

(*t*) Pourquoi les Français ne pourroient-ils pas

Malgré tant de remparts, de barrières, de précautions, afin que le monarque n'oublie point, en cas de calamités publiques, ce qu'il doit aux pauvres, il observe chaque année un jeûne solemnel, qui dure trois jours. Pendant ce temps notre roi souffre la faim, endure la soif, est couché sur un grabat : et ce jeûne terrible et salutaire lui imprime dans le cœur une commisération

---

adopter un jour quelques formes républicaines? Qui est-ce qui ignore en ce royaume les prééminences de la noblesse fondées sur l'institution même, confirmées par l'usage de plusieurs siècles? Dès que sous le règne de Jean, le tiers-état eut sorti de son avilissement, il prit séance aux assemblées de la nation, et cette noblesse fière et barbare le vit, sans se soulever, associé aux ordres du royaume, quoique les temps fussent encore tout remplis des préjugés de la police des fiefs et de la profession des armes. L'honneur français, principe toujours agissant, supérieur aux plus sages institutions, pourra donc devenir un jour l'ame d'une république, sur-tout lorsque le goût de la philosophie, la connoissance des lois politiques, l'expérience de tant de maux auront détruit cette légèreté, cette indiscrétion, qui dénaturent ces brillantes qualités qui feroient des Français le premier peuple de l'univers, s'il savoit mesurer, mûrir et soutenir ses projets.

plus tendre envers les nécessiteux. Notre souverain n'a pas besoin, il est vrai, d'être averti par cette sensation physique ; mais c'est une loi de l'Etat, une loi sacrée, jusqu'ici suivie et respectée. A l'exemple du monarque, tout ministre, tout homme qui touche aux rênes du gouvernement, se fait un devoir de sentir par lui-même ce que c'est que le besoin et la douleur qui en résulte; il en est plus disposé dans la suite à soulager ceux qui se trouveroient soumis à l'impérieuse et dure loi de l'extrême nécessité (*u*).

---

(*u*) En face de la cabane d'un philosophe, se trouvoit une haute et riche montagne favorisée des plus doux regards du soleil. Elle étoit couverte de beaux pâturages, d'épis dorés, de cèdres et de plantes aromatiques. Les oiseaux les plus agréables à la vue, les plus délicieux au goût, en bandes pressées, fendoient l'air de leurs ailes, et le remplissoient de leurs ramages harmonieux. Les daims, les chevreuils bondissans peuploient les bois. Quelques lacs nourrissoient dans leurs eaux argentées la truite, le merlan et le brochet. Trois cents familles répandues sur le dos de cette montagne la partageoient, et y vivoient heureuses dans la paix, dans l'abondance, au sein des vertus qu'elles enfantent; elles bénissoient le ciel au

— Mais, lui dis-je, de tels changemens ont dû être longs, pénibles, difficultueux. Que d'efforts il vous a fallu faire ! Le sage, souriant avec douceur, répondit : le bien n'est pas plus difficile que le mal. Les

---

lever et au coucher du soleil. Mais voici que l'indolent, le voluptueux, le dissipateur Osman monta sur le trône, et ces trois cents familles furent bientôt ruinées, chassées, errantes et vagabondes. La belle montagne passa toute entière entre les mains de son visir, noble brigand, qui fit servir les dépouilles des malheureux à traiter magnifiquement ses chiens, ses concubines et ses flatteurs. Un jour Osman s'égara à la chasse ; il fit rencontre d'un philosophe dont la cabane écartée avoit échappé au torrent qui avoit tout englouti. Le philosophe le reconnut, sans que le monarque s'en doutât. Le philosophe fit noblement son devoir. On parla du temps présent. « Hélas ! dit le sage vieillard, on connoissoit encore la gaieté, il y a dix ans ; mais aujourd'hui les plus grands besoins exténuent le pauvre, attriste son ame, et l'extrême misère qu'il combat chaque jour avec courage le mène lentement au tombeau. Tout souffre. . . Le monarque reprit : « dites-moi je vous prie, qu'est-ce que misère? » Le philosophe soupira, se tut et le remit dans le chemin de son palais.

passions humaines sont de terribles obstacles ; mais dès que les esprits sont éclairés sur leurs véritables intérêts, ils deviennent justes et droits. Il me semble qu'un seul homme pourroit gouverner le monde, si les cœurs étoient disposés à la tolérance et à l'équité. Malgré l'inconséquence ordinaire aux gens de votre siècle, on avoit sû prévoir que la raison feroit un jour de grands progrès ; les effets en sont devenus sensibles, et les principes heureux d'un sage gouvernement ont été le premier fruit de la réforme.

---

## CHAPITRE XXXIX.

### *De l'Héritier du Trône.*

Plus interrogeant que ne le fut jamais le bailli du Huron (*a*), je continuai à exercer la patience de mes voisins. — J'ai bien vu le monarque assis sur son trône ; mais j'ai oublié, messieurs, de vous demander où étoit le fils du roi, de mon temps appelé Dauphin ? — Le plus poli prit la parole et me dit :

Convaincus que nous sommes que c'est de l'éducation des grands que dépend le bonheur des peuples, et que la vertu s'apprend comme le vice se communique, nous veillons avec le plus grand soin sur les jeunes années des princes. L'héritier du trône n'est point à la cour, où quelques flatteurs oseroient peut-être lui persuader

(*a*) Le Huron ou l'Ingénu, roman de Voltaire, un des mieux faits qui soient sortis de sa plume. Le Huron enfermé à la bastille avec un janséniste est la chose du monde la plus ingénieusement imaginée.

qu'il est plus que les autres hommes, et que ceux-ci sont moins que des insectes; on lui cache soigneusement ses hautes destinées. Dès qu'il est né, on lui a imprimé sur l'épaule une empreinte royale qui servira à le faire reconnoître. On l'a remis entre les mains de gens dont la fidélité discrète n'a pas moins été éprouvée que la probité. Ils font serment devant l'Etre suprême de ne jamais révéler au prince qu'il doit être roi : serment redoutable, et qu'ils n'osent jamais enfreindre.

Aussitôt qu'il est sorti des mains des femmes, on le promène, on le fait voyager, on dispose son éducation physique qui doit toujours précéder l'éducation morale. Il est vêtu comme le fils d'un paysan. On l'accoutume aux mets les plus ordinaires : on lui enseigne de bonne heure la sobriété; il connoîtra mieux un jour que sa propre économie doit servir d'exemple, et qu'une fausse prodigalité ruine un Etat et déshonore l'extravagant dissipateur. Il visite successivement toutes les provinces. On lui fait connoître tous les travaux de la campagne, les ouvrages des manufac-

tures, les productions des divers terrains. Il voit tout de ses propres yeux : il entre dans la cabane des laboureurs, mange à leur table, s'associe à leurs travaux, apprend à les respecter. Il converse familièrement avec tous les hommes qu'il rencontre. On permet à son caractère de se déployer librement, et il se croit aussi éloigné du trône qu'il en est près.

Beaucoup de rois sont devenus tyrans, non parce qu'ils avoient un mauvais cœur, mais parce que l'état des pauvres de leur pays n'avoit jamais pu parvenir jusqu'à eux (*b*). Si l'on abandonnoit ce jeune prince aux idées flatteuses d'un pouvoir assuré, peut être, même avec une ame droite, vu

---

(*b*) Le préjugé est toujours à la droite du trône, prêt à couler ses erreurs dans l'oreille des rois. La vérité timide doute de la victoire qu'elle peut remporter sur eux, et attend qu'on lui fasse signe pour approcher ; mais sa bouche parle un langage si étrange, qu'on revient au fantôme trompeur qui possède à fond la langue du pays. Rois ! apprenez l'idiôme sévère et philosophique de la vérité ! C'est en vain que vous la chérirez, si vous ne savez pas l'entendre.

la pente infortunée du cœur humain, chercheroit-il dans la suite à étendre les limites de son autorité (*c*). C'est en cela que plusieurs souverains faisoient malheureusement consister la grandeur royale, et par conséquent leur intérêt étoit toujours opposé à celui de la nation (*d*).

Dès que le jeune prince a atteint l'âge

( *c* ) Les hommes ont une disposition naturelle au despotisme, parce que rien n'est plus commode que de remuer le bout de la langue pour être obéi. On connoît ce sultan qui vouloit qu'on lui récitât des histoires amusantes, sous peine d'être étranglé. D'autres tiennent à-peu-près le même langage, et disent à leurs peuples : divertissez-moi, et mourez de faim.

( *d* ) Des princes qui ne songent qu'à leurs plaisirs, qui pensent que toutes les jouissances leur appartiennent, que les peuples doivent les payer, qu'ils sont dispensés de travail, d'amour et de reconnoissance, et qui dans leur orgueil s'imaginent que tout est fait pour eux, et que le reste des humains est vraiment une espèce inférieure à la leur, sont des monstres dans l'ordre politique, et le mépris doit repousser leur mépris superbe, en attendant que les événemens et la nature leur apprennent ce qu'ils sont.

de vingt ans, plutôt même si son ame est formée de meilleure heure, on le conduit dans la salle du trône. Il est caché dans la foule, comme un simple spectateur. Tous les ordres de l'Etat sont assemblés ce jour-là, et tous ont reçu le mot. Tout-à-coup le monarque se lève, appelle par trois fois le jeune homme. Les flots de la foule s'ouvrent. Etonné, il avance d'un pas timide vers le trône; et il y monte en tremblant. Le roi l'embrasse, et déclare aux yeux de tous les citoyens qu'il est son fils. *Le ciel*, dit-il d'une voix touchante et majestueuse, *le ciel vous a destiné à porter le fardeau de la royauté : on a travaillé vingt ans à vous en rendre digne; ne trompez pas l'espoir de ce grand peuple qui vous voit. Mon fils, j'attends de vous le même zèle que j'ai eu pour l'Etat.* Quel moment! quelle foule d'idées entrent dans son ame! Le monarque alors lui montre la tombe où repose le monarque prédécesseur, cette tombe où est gravé en gros caractères : L'ÉTERNITÉ. Il continue d'une voix non moins imposante : *Mon fils, on a tout fait pour ce moment. Vous êtes sur la cendre*

*de votre aïeul; vous devez le faire reconnaître : faites le serment d'être juste comme lui. Je vais bientôt descendre pour occuper sa place; songez que je vous accuserois du fond de cette tombe, si vous abusiez de votre pouvoir. Ah! mon cher fils, l'Etre suprême et le royaume ont les yeux ouverts sur vous; aucune de vos pensées ne leur échappera. Si quelque mouvement d'ambition ou d'orgueil régnoit en ce moment au fond de votre ame, il est encore temps de le subjuguer; abdiquez le diadême, descendez de ce trône, rentrez dans la foule : vous serez plus grand, plus respecté, citoyen obscur, que monarque vain ou sans courage. Que ce ne soit point la chimère de l'autorité qui flatte votre jeune cœur, mais l'idée douce et grande de pouvoir faire un bien réel aux hommes. Je vous promets pour récompense l'amour de ce peuple qui nous écoute, ma tendresse, l'estime du monde, et l'assistance du monarque de l'univers. C'est lui qui est roi, mon fils : nous ne sommes que des simulacres qui passons*

*sur la terre pour accomplir ses augustes desseins* (*e*).

Le jeune prince ému, attendri, le front couvert d'une modeste pudeur, n'ose lever les yeux sur cette grande assemblée dont les regards l'environnent et le pressent. Il répand des larmes, il pleure en envisageant l'étendue de ses devoirs ; mais bientôt il agit en héros : on lui a enseigné que le grand homme doit se sacrifier pour ses semblables, et que si la nature n'a pas préparé aux hommes un bonheur sans mélange, c'est au pouvoir heureux dont la nation le rend le dépositaire, à faire plus que la nature n'avoit su faire en leur faveur. Cette noble idée le pénètre, l'échauffe, l'enflamme ; il prête le serment entre les mains de son père ; il atteste la cendre

---

(*e*) Garnier fait dire à Nabuchodonosor, enflé de sa puissance et de ses victoires : Qu'est-il, ce Dieu qui commande à la pluie, aux vents, aux tempêtes? Sur qui règne-t-il? Sur des mers, sur des rochers, etc.

Insensibles sujets, moi je commande aux hommes.
Je suis l'unique Dieu de la terre où nous sommes.

sacrée de son aïeul ; il baise le sceptre qu'il doit respecter le premier ; il adore l'Etre suprême : on le couronne. Les ordres de l'Etat le saluent ; et le peuple, dans les transports de sa joie, lui crie : *ô toi ! qui sors du milieu de nous, qui nous a vus si long-temps et de si près, que les prestiges de la grandeur ne te fassent point oublier qui tu es, et qui nous sommes* (*f*).

Il ne peut monter sur le trône qu'à l'âge de vingt-deux ans, parce qu'il est contre le bon sens d'être soumis à un roi-enfant. De même, le souverain dépose le sceptre à l'âge de soixante-dix ans, parce que l'art de régner demande une activité, une souplesse d'organes, et je ne sais quelle sen-

---

(*f*) Les Grecs et les Romains ont éprouvé des sensations beaucoup plus vives que les nôtres. Une religion toute sensible, des affaires fréquentes qui tenoient au grand intérêt de la république, un appareil imposant sans être fastueux, les acclamations du peuple, les assemblées de la nation, les harangues publiques, quelle source intarissable de plaisirs ! Il semble, auprès de ces gens-là, que nous ne faisions que languir, et presque que nous ne vivions pas.

sibilité qui s'éteint malheureusement dans l'ame avec les années (*g*). D'ailleurs, on craint que l'habitude du pouvoir ne fasse naître en son ame cette ambition concentrée qu'on nomme avarice, et qui est la dernière et la plus triste passion que l'homme ait à combattre (*h*). L'héritage demeure à la ligne directe; et le monarque septuagénaire sert encore l'Etat par ses conseils ou par l'exemple de ses vertus passées. Le temps qui s'écoule entre cette reconnoissance publique et le jour de sa majorité, est encore soumis à quelques nouvelles épreuves. On lui parle toujours

---

(*g*) Qu'il sera doux quand les ans auront blanchi nos cheveux, de pouvoir nous reposer en nous rappelant des actions d'humanité et de bienfaisance, semées dans le cours de notre vie! Tous tant que nous sommes, il ne nous restera alors que le sentiment d'avoir été vertueux, ou la honte et le tourment du vice.

(*h*) La prodigalité est également à redouter. Un jeune prince refuse quelquefois, parce qu'il a en lui la valeur de ses refus; mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vide de ses grâces.

par

par des images fortes et sensibles. Veut-on lui prouver que les rois ne sont pas faits d'une autre manière que le reste des hommes, qu'ils n'ont pas un cheveu de plus sur la tête, qu'ils leur sont égaux en foiblesse dès leur entrée dans ce monde, égaux en infirmités, égaux aux yeux de Dieu; que le choix du peuple est la seule base de leur grandeur; on fait venir par manière de divertissement un jeune porte-faix de sa taille et de son âge; on les fait lutter ensemble. Le fils du roi a beau être vigoureux, il est ordinairement terrassé, le porte-faix le presse jusqu'à ce qu'il avoue sa défaite. Alors on relève le jeune prince; on lui dit: « Vous voyez qu'aucun homme par la loi de la nature n'est soumis à un autre homme, qu'aucun ne naît esclave, que les rois naissent hommes et non pas rois, qu'en un mot le genre humain n'a pas été créé pour faire les plaisirs de quelques familles. Le Tout-puissant même, selon la loi naturelle, ne veut point gouverner avec violence, mais sur des volontés libres. Vouloir rendre les hommes esclaves, c'est donc commettre une témérité

envers l'Etre suprême, et exercer une tyrannie sur les hommes ». Alors le portefaix qui l'a vaincu, s'incline en sa présence, et lui dit : « Je puis être plus fort que vous, et il n'y a ni droit ni gloire en cela ; la véritable force est l'équité, la vraie gloire est la grandeur d'ame. Je vous rends hommage comme à mon souverain, dépositaire de toutes les forces particulières : lorsque quelqu'un voudra me tyranniser, c'est vous qui devrez voler à mon secours ; je vous appellerai alors, et vous me sauverez de l'homme injuste et puissant.... (i).

---

(i) L'indolence dans un homme en place est le plus grand des vices : il est né pour l'action la plus continue ; s'il mène une vie oisive, le mépris doit s'attacher à son nom ; et comment voudroit-il être estimé en laissant vide le tribunal de ses fonctions ? Comment se diroit-il ministre de la justice, en ne faisant rien pour elle ? Il faudroit le considérer alors comme usurpateur du titre le plus glorieux ; la patrie ne doit reconnoître que ceux qui veillent dans son temple et qui sont assidus au culte de ses autels.

Heureux l'homme en place, qui, par une étude suivie, a su éclaircir ses doutes, et qui porte dans

Le jeune prince commet-il quelque faute, quelqu'imprudence caractérisée ; le lendemain il voit cette faute à jamais gravée dans les nouvelles publiques (*k*). Il s'étonne quelquefois, il s'indigne. On lui répond froidement : « Il est un tribunal intègre et vigilant qui écrit chaque jour toutes les actions des princes. La postérité saura et jugera tout ce que vous aurez dit et fait ; il ne tient qu'à vous de la faire parler d'une manière honorable ». Si le jeune prince rentre en lui-même et répare sa faute, alors les nouvelles du lendemain annoncent ce trait d'un heureux caractère, et

---

sa conscience la douce persuasion de ne point errer volontairement ; il éprouve une joie délicieuse, en songeant à la loi bienfaisante qu'il va publier. Douce domination pour qui sait la sentir.

Ce n'est pas assez que les lois soient augustes, il faut encore qu'elles soient aimables, qu'elles plaisent au cœur des citoyens, sans quoi elles seront insuffisantes.

(*k*) Je voudrois qu'un prince fût quelquefois curieux de savoir quelle est l'idée du public sur son compte, il apprendroit dans un quart-d'heure de quoi méditer le reste de sa vie.

donnent à cette action noble tous les éloges qu'elle mérite (*l*).

Mais ce qu'on lui recommande plus fortement, ce qu'on lui imprime sous des images plus multipliées, c'est cette horreur du faste, qui n'est bon à rien et qui a perdu tant d'Etats et déshonoré tant de souverains (*m*). Ces palais dorés, lui dit-on, sont comme ces décorations théâtrales où du carton paroît de l'or massif. L'enfant croit voir un palais réel. Ne soyez pas un enfant. La pompe et la représentation ont été des abus introduits par l'orgueil et la politique. On faisoit parade de ce faste pour inspirer plus de respect et de crainte.

---

(*l*) Tu dis : « Je ne redoute point l'épée des hommes, je suis brave. » Tu te trompes. Pour l'être en effet, il faut encore ne craindre, ni leur langue, ni leur plume. Mais en ce sens les plus grands rois de la terre ont été de tout temps les plus grands poltrons. Le gazetier d'Amsterdam empêchoit Louis XIV de sommeiller.

(*m*) Le luxe, qui est la cause de la destruction des Etats et qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, prend sa source dans des cours corrompues, dont chacun vient prendre le ton.

Par ce moyen les sujets contractoient un génie servile, et se sont accoutumés au joug. Mais un roi s'est-il jamais avili en se mettant au niveau de ses sujets? Que sont des représentations vaines et journalières auprès de cet air ouvert et affable qui les attire vers sa personne! Les besoins du monarque ne sont pas plus étendus que ceux du dernier de ses sujets. « Il n'a qu'un estomac, comme un bouvier, disoit J. J. Rousseau ». S'il veut goûter la plus pure de toutes les jouissances, qu'il goûte le plaisir d'être aimé, et qu'il s'en rende digne (*n*).

---

(*n*) Le duc *** premier du nom de Wirtemberg, étant à dîner chez un prince souverain son voisin, avec quelques autres petits potentats, chacun vint à parler de ses forces et de sa puissance. Après les avoir laissé parler tous, le duc leur dit: « Je n'envie à aucun de vous cette puissance que Dieu vous a donnée; mais une chose dont je puis me vanter, c'est que dans mon petit Etat, à toute heure du jour, je puis marcher seul et en sûreté. Je m'enfonce quelquefois dans un bois; je m'endors sous un arbre; et tranquille au milieu de mon peuple, je ne redoute ni le fer d'un assassin, ni le glaive d'un vengeur. »

Enfin il ne se passe pas un seul jour qu'on ne lui rappelle l'existence d'un Être suprême, son œil ouvert sur le monde, la crainte de ce Dieu, le respect pour sa providence, la confiance en sa sagesse infinie. Le plus abominable des êtres est sans contredit un roi athée. J'aimerois mieux être dans un vaisseau battu par la tempête, et avoir affaire à un pilote ivre : le hasard pourroit du moins me sauver.

Ce n'est qu'à l'âge de vingt-deux ans qu'il lui est permis de se marier. Il fait monter sur le trône une citoyenne. Il ne va pas chercher une femme étrangère, qui souvent apporte à la patrie un caractère qui, trop éloigné des mœurs du pays, dénature le sang des Français, et fait qu'ils sont gouvernés plutôt par des Espagnols et des Italiens, que par les descendans de nos braves ancêtres.

Le roi ne fait pas l'outrage à une nation entière de penser que la beauté et la vertu ne naissent que sur un sol étranger. Celle qui dans le cours de ses voyages a frappé le cœur du prince, qui l'a aimé sans sceptre et sans couronne, monte sur le trône avec

son amant, et devient chère et respectable à la nation, tant par sa tendresse que pour avoir su plaire à un héros. Outre l'avantage d'inspirer à toutes les jeunes filles l'amour de la sagesse et des vertus, en leur offrant pour perspective une récompense digne de leurs efforts, nous évitons toutes ces guerres de famille qui, absolument étrangères au bien de l'État, ont tant de fois désolé l'Europe (*o*).

Le jour de son mariage, au lieu de prodiguer follement l'or en festins superbement ennuyeux, en fêtes insensées et brillantes, en feux d'artifice et autres dépenses aussi extravagantes qu'épouvantables, le prince fait dresser un monument public, comme un pont, un aqueduc, un chemin, un canal, une salle de spectacles. Le monument porte le nom du prince. On se souvient du bienfait, tandis qu'on oublioit ces profusions déraisonnables, qui ne lais-

(*o*) La plupart de nos guerres ne viennent, comme on sait, que de ces alliances prétendues politiques. Si du moins une bonne fois l'Europe et l'Afrique pouvoient épouser l'Asie et l'Amérique, à la bonne heure.

soient que des traces de malheurs et d'accidens affreux (*p*). Le peuple, satisfait de la générosité du prince, est dispensé de répéter tout bas cette fable antique, dans laquelle une pauvre grenouille se lamente au fond de son marais en voyant les noces du soleil (*q*).

---

(*p*) Dois-je rappeler ici la nuit horrible du 30 mars 1770? Elle accusera éternellement notre police, qui favorise uniquement les riches, qui protège le luxe barbare des voitures. Ce sont elles qui ont occasionné cet affreux désastre. Mais s'il ne sort pas de cet accident épouvantable une ordonnance sévère qui rende au citoyen l'usage du pavé sans encombre, qu'espérer d'autres maux plus enracinés et plus difficiles à guérir? Près de huit cents personnes sont mortes des suites de cette presse effroyable ; et six semaines après on n'en a plus parlé !

(*q*) J'ai lu dans une pièce de vers ceux-ci.

Ces rois enorgueillis de leur grandeur suprême,
Ce sont des mendians que couvre un diadême.

En effet ils demandent sans cesse, et c'est le peuple qui paye la robe de l'auguste mariée, le festin, le feu d'artifice, la broderie du lit nuptial; et dès que le poupon royal sera né, chacun de ses cris se métamorphosera en nouveaux édits.

## CHAPITRE XL.

### *Des Femmes.*

L'HOMME affable et complaisant qui daignoit m'instruire, continua sur le même ton de franchise. — Vous saurez que les femmes n'ont d'autre dot que leurs vertus et leurs charmes. Elles ont donc été intéressées à perfectionner les qualités morales. Ainsi par ce trait de législation nous avons abattu l'hydre de la coquetterie, si féconde en travers, en vices et en ridicules. —Quoi, point de dot! Les femmes n'ont rien en propre, et qui peut les épouser? — Les femmes n'ont point de dot, parce qu'elles sont par nature dépendantes du sexe qui fait leur force et leur gloire, et que rien ne doit les soustraire à cet empire légitime, qui est toujours moins terrible que le joug qu'elles se donnent à elles-mêmes dans leur funeste liberté. D'ailleurs cela revient au même: un homme qui épouse une femme, ne recevant rien d'elle, trouve à pourvoir ses filles sans bourse délier. On ne voit

point une fille orgueilleuse de sa dot sembler accorder une grâce à l'époux qu'elle accepte (*a*). Tout homme nourrit la femme qu'il feconde, et celle-ci tenant tout de la main de son mari est plus disposée à la fidélité et à l'obéissance : la loi étant universelle, aucune n'en sent le poids. Les femmes n'ont d'autre distinction que celle que leur époux fait rejaillir sur elles. Toutes soumisses aux devoirs que leur sexe leur impose, leur honneur est de suivre ses lois austères, mais qui seules assurent leur bonheur.

Tout citoyen qui n'est pas diffamé, fût-il dans le dernier emploi, peut prétendre à la fille du plus haut rang, pourvu que le consentement de celle qu'il recherche y réponde, et qu'il n'y ait point séduction ou disproportion d'âge. Tous les citoyens, sans marcher sur la même ligne, reprennent l'égalité primitive de la nature, lorsqu'il s'agit de signer un contrat aussi pur,

---

(*a*) Une femme d'Athènes demandoit à une Lacédémonienne, ce qu'elle avoit apporté en dot à son mari ? — La chasteté, répondit-elle.

aussi libre, aussi nécessaire au bonheur, que celui de l'hymen. Là finit la borne du pouvoir paternel (*b*), et celle de l'autorité civile. Nos mariages sont fortunés, parce que l'intérêt qui corrompt tout, ne souille point leurs nœuds aimables. Vous ne sauriez croire combien une loi si simple a banni de vices et de frivolités, tels que la médisance, la jalousie, l'oisiveté, l'orgueil de l'emporter sur une rivale, les petitesses, les misères de toute espèce (*c*). Les fem-

---

(*b*) Quelle indécence! quelle monstruosité que de voir un père fatiguer vingt tribunaux, animé par l'orgueil barbare de ne point céder sa fille à un homme, parce qu'il la destinoit secrètement à un autre; oser alors citer des ordonnances civiles, tandis qu'il oublie les lois les plus sacrées de la nature, qui lui défendent d'accabler une fille infortunée sur laquelle il n'a d'autre autorité légitime, que celle de l'accabler de bienfaits! Une chose tristement remarquable dans ce malheureux siècle, c'est que les mauvais pères ont surpassé le nombre des enfans dénaturés. Où est la force du mal? Hélas, dans nos lois!

(*c*) La nature a destiné les femmes aux fonctions intérieures de la maison, et à des soins par-tout d'une même espèce. Elle a semé beaucoup moins de variétés dans leur caractère que dans celui des hommes. Pres-

mes, au lieu de perfectionner leur vanité, ont cultivé leur esprit; et au défaut de richesses, elles ont fait provision de douceur, de modestie et de patience. La musique et la danse ne forment plus leur mérite principal : elles ont daigné apprendre l'économie, l'art de plaire à leurs maris, et d'élever leurs enfans. L'extrême inégalité des rangs et des fortunes (le vice le plus destructeur de toutes les sociétés politiques) disparoît ici. Le dernier citoyen n'a point à rougir devant la patrie; il s'allie au premier qui n'en conçoit point de honte. La loi a uni les hommes autant qu'elle a pu; au lieu de créer ces distinctions injurieuses qui n'ont jamais enfanté que l'orgueil d'un côté et la haine de l'autre, elle a mieux aimé rompre tout ce qui pouvoit diviser les enfans d'une même mère.

Nos femmes sont ce qu'elles étoient chez les anciens Gaulois, des objets aimables et vrais, que nous respectons, que nous con-

---

que toutes les femmes se ressemblent : elles n'ont qu'un but, et il se manifeste dans tous les pays par des effets semblables.

sultons dans toutes nos affaires. Elles n'affectent point ce misérable jargon du bel-esprit (*d*), si fort en vogue parmi vous. Elles ne se mêlent point d'assigner le rang aux différens génies. Elles se contentent d'avoir du bon sens, qualité bien préférable à ces éclairs artificiels, frivoles amusemens de l'oisiveté. L'amour, ce principe fécond des plus rares vertus, préside et veille aux intérêts de la patrie. Plus on goûte de bonheur dans son sein, plus elle devient chère. Jugez de notre attachement pour elle. Les femmes y ont sans doute gagné. Au lieu de ces vains et fastidieux plaisirs qu'elles poursuivoient par vanité, elles ont toute notre tendresse, elles jouis-

---

(*d*) Une femme est bien mal-habile de vouloir montrer de l'esprit à tout propos. Elle devroit, au contraire, mettre tout son art à le cacher. En effet, que cherchons-nous, nous autres hommes? de l'innocence, de l'ingénuité, une ame neuve, simple, franche, une intéressante timidité. Une femme qui fait briller son savoir, semble donc vous dire : « Messieurs, attachez-vous à moi ; j'ai de l'esprit ; je serai plus perfide, plus fausse, plus artificieuse qu'une autre. »

sent de notre estime, elles goûtent une félicité plus solide et plus pure dans la possession de nos cœurs que dans ces voluptés passagères, dont la triste poursuite les fatiguoit. Chargées du soin de conduire les premières années de nos enfans, ils n'ont plus d'autres précepteurs qu'elles; parce que plus vigilantes, plus instruites qu'elles ne l'étoient dans votre siècle, elles connoissent mieux le plaisir délicieux d'être mères dans toute l'étendue du terme.

Mais, m'écriai-je, malgré toute la perfection dont vous êtes remplis, l'homme est toujours homme; il a ses foiblesses, ses fantaisies, ses dégoûts. Si le flambeau de la discorde prenoit la place du flambeau de l'hymen, comment faites-vous alors? Le divorce est-il permis (*e*)? — Sans doute,

(*e*) Nicolas I s'érigeant en réformateur des lois divines, naturelles et civiles, abrogea le divorce dans le neuvième siècle. Il étoit en vogue chez tous les peuples de la terre, autorisé parmi les Juifs et les Chrétiens. Quel est le sort du genre humain! Un seul homme lui ravit une liberté précieuse, d'un lien civil fait une chaine indissoluble et sacrée, fomente à jamais les discordes domestiques. Plusieurs siècles donnent

lorsqu'il est fondé sur des raisons légitimes ; par exemple, lorsque les deux conjoints le sollicitent à-la-fois, l'incompatibilité d'humeurs suffit pour rompre ces nœuds. On ne se marie que pour être heureux : c'est un contrat dont la paix et les soins mutuels

---

à cette loi inepte et bizarre une sanction inviolable ; et les guerres intestines qui troublent l'intérieur des maisons et la dépopulation des Etats, sont les fruits du caprice d'un pontife. Il est évident que le divorce étant permis, les mariages seroient plus heureux. On redouteroit moins de contracter un lien qui ne nous enchaîneroit point au malheur. La femme seroit plus attentive, plus soumise. Le lien n'étant durable que par la volonté des conjoints, auroit un tissu plus fort. D'ailleurs, la population étant fort au-dessous de son véritable terme, c'est à l'indissolubilité du mariage qu'on doit attribuer la cause secrète qui mine sourdement les monarchies catholiques. Si elles tolèrent encore quelque temps, et le célibat qui domine parmi nous (fruit de la plus triste administration), et le célibat ecclésiastique qui semble de droit divin, elles n'auront plus que des troupes énervées à opposer aux armées nombreuses, saines et robustes des peuples chez lesquels le divorce est permis. Moins il y aura de célibataires, plus les mariages seront chastes, heureux et féconds. La diminution de l'espèce humaine conduit nécessairement un empire à sa ruine totale.

doivent être le but. Nous ne sommes pas assez insensés pour retenir de force deux cœurs qui s'éloignent, et pour renouveler le supplice du cruel Mézence, qui attachoit un corps vivant sur un cadavre. Le divorce est le seul remède convenable, parce qu'il rend du moins à la société deux hommes perdus l'un pour l'autre. Mais le croiriez-vous? plus la facilité est grande, plus on tremble d'en profiter, parce qu'il y a une espèce de déshonneur à ne pouvoir supporter ensemble les misères d'une vie passagère.

Nos femmes, vertueuses par principes, se complaisent dans les plaisirs domestiques; ils sont toujours rians lorsque le devoir se confond avec le sentiment, rien n'est difficile alors, et tout prend une empreinte touchante.

—Oh! que je suis désespéré d'être si vieux, m'écriai-je! j'épouserois tout-à-l'heure une de ces femmes aimables. Les mœurs des nôtres étoient si hautaines, si altières! Elles étoient, pour la plupart, si fausses, si mal élevées, que se marier passoit pour une insigne folie. La coquet-

terie

terie et le goût immodéré des plaisirs, avec une profonde indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elles-mêmes, voilà ce qui composoit le caractère de nos femmes. Elles jouoient la sensibilité; elles n'étoient guère humaines qu'envers leurs amans. Tout autre goût que celui de la volupté étoit presque étranger à leur ame. Je ne parle point ici de la pudeur; elle étoit un ridicule. Aussi tout homme sage, ayant à choisir de deux maux, préféroit le célibat comme le moindre. La difficulté d'élever des enfans étoit encore une raison non moins forte; on évitoit de donner des enfans à un État qui devoit les accabler de rigueurs. Ainsi l'éléphant généreux, une fois captif, se dompte lui-même, refuse de se livrer au plus doux instinct, afin de ne point rendre esclave sa postérité. Leurs maris eux-mêmes veilloient dans leurs transports à écarter un enfant de leur maison, comme on cherche à éloigner de chez soi un être vorace. L'homme fuyoit l'homme, parce que leur union ne pouvoit que redoubler leur misère! De pauvres filles, fixées au sol où elles naissoient, languissoient comme

ces fleurs qui, brûlées du soleil, pâlissent et tombent sur leurs tiges. Le plus grand nombre traînoit jusqu'au tombeau le desir d'être mariées : l'ennui et le chagrin filoient tous les instans de leur vie ; elles ne se dédommageoient de cette privation que par le risque de leur honneur et la perte de leur santé. Enfin le nombre des célibataires étoit monté à un point effrayant, et pour comble de malheurs, la raison sembloit justifier cet attentat contre l'humanité (*f*). Achevez du moins, pour me consoler, de me présenter le tableau atten-

(*f*) Le goût du célibat commence à régner lorsque le gouvernement devient aussi mauvais qu'il est possible qu'il le soit. Le citoyen bientôt détaché du lien le plus doux, se détache insensiblement de l'amour de la vie. Le suicide devient fréquent. L'art de vivre est un art si pénible, que l'existence devient un fardeau. On auroit supporté tous les fléaux physiques rassemblés ; mais les maux politiques sont cent fois plus affreux, parce que rien ne les nécessite. L'homme maudit la société qui devoit alléger ses peines, et brise ses fers. On compte à Paris, en l'an 1769, cent quarante-sept personnes qui se sont donné volontairement la mort.

drissant de vos mœurs. Comment avez-vous pu effacer des fléaux qui paroissoient devoir engloutir l'espèce humaine ?

Mon guide prit un ton de voix plus élevé, et s'animant avec noblesse et dignité, dit en levant les yeux vers le ciel : « O Dieu ! si l'homme est malheureux, c'est par sa faute, c'est qu'il s'isole, c'est qu'il se concentre en lui-même. Notre activité se consume sur des objets futiles, et néglige ceux qui pourroient nous enrichir. En destinant l'homme à la société, la providence a mis à côté de nos maux les secours destinés à les soulager. Quelle plus étroite obligation que celle de nous secourir mutuellement ! N'est-ce pas là le vœu général du genre humain ? Pourquoi fut-il si fréquemment trompé !

Je vous le répète, nos femmes sont épouses et mères, et de ces deux vertus dérivent toutes les autres. Nos femmes se déshonoreroient, si elles se barbouilloient le visage de rouge, si elles prenoient du tabac, si elles buvoient des liqueurs, si elles veilloient, si elles avoient en bouche des chansons licencieuses, si elles hasar-

doient la moindre familiarité avec les hommes. Elles ont des armes plus sûres : la douceur, la modestie, les grâces simples, et cette décence noble qui est leur partage et leur véritable gloire (*g*).

Elles allaitent leurs enfans, sans croire faire un grand effort ; et comme ce n'est point une grimace, leur lait est abondant et pur. On fortifie de bonne heure le corps de l'enfant : on lui enseigne à nager, à soulever des fardeaux, à lancer au loin avec justesse. L'éducation physique nous paroît importante. Nous formons son tempérament avant de rien graver dans sa tête : elle ne doit pas être celle d'un perroquet, mais celle d'un homme (*h*),

---

(*g*) Tant que les femmes domineront en France, y donneront le ton, jugeront du mérite et du génie des hommes, les Français n'auront ni cette fermeté d'ame, ni cette sage économie, ni cette gravité, ni ce mâle caractère qui doivent convenir à des hommes libres.

(*h*) L'art de faire entrer des idées dans la tête d'autrui, de les assimiler à sa portée, de les diriger pour elle, est un art bien plus rare qu'on ne pense. On n'est sot que parce qu'on a des idées

La mère saisit l'aurore de ses jeunes pensées; et dès que ses organes peuvent obéir

---

fausses. La sottise n'exclut pas le nombre des idées; mais mal liées, elles nuisent au lieu de se servir. Il n'y a tant d'hommes inconséquens, que parce qu'il y a une foule de sots maîtres.

Puisque nous sommes sur cet objet, nous n'oublierons point ce temps de l'enfance que nous avons passé; nous jeterons la vue sur ces premières années de la vie humaine, ordinairement tourmentée par des barbes, et nous croirons servir l'humanité en prenant cette occasion de recommander aux maîtres plus de douceur, et aux parens une vigilance plus grande sur la manière dont on traite leurs enfans, s'ils ne veulent pas transformer des créatures innocentes en esprits aigres et lâches; car le sentiment de l'injustice est ce qui rend l'homme dur et méchant.

On maltraite les enfans, et c'est véritablement un crime. Outre la brutalité de frapper des êtres foibles, il faut apprendre aux maîtres d'écoles, que la férule est une punition dangereuse, qui cause des débilités et des tremblemens de mains, qui attaque la poitrine. Les soufflets font contracter un vice de prononciation qui dure quelquefois toute la vie. Ils font tomber les enfans en apoplexie, en phrénésie. Les tiremens des oreilles réitérés les rendent sourds, ou leur causent un bourdonnement perpétuel. Enfin la coutume de donner le fouet, usitée dans tous

à sa volonté, elle réfléchit de quelle manière elle doit former son ame à la vertu.

---

les colléges, outre que cet usage attaque la pudeur et la bienséance, a un inconvénient que les instituteurs ne connoissent peut-être pas; mais c'est ici qu'ils doivent consulter les physiciens : ils attesteront d'une commune voix, que ce châtiment est très-propre à développer dans les organes une disposition dangereuse pour les mœurs, et que c'est les façonner au libertinage, que d'exercer sur les jeunes gens cette flagellation honteuse, qui devroit être proscrite; car ce n'est qu'avec indignation, qu'on la voit régner dans le sanctuaire des sciences.

Il est vrai qu'il est plus facile et plus prompt, pour tant de grossiers éducateurs, de frapper un enfant, que de le prendre par le point d'honneur dont il est susceptible, même à cet âge, ou de lui parler raison; mais la gloire de les élever par ce dernier moyen est bien plus grande.

J'ai toujours fait la guerre aux collèges. Je les regarde comme l'écueil de la raison. C'est du même œil que les voit tout philosophe qui a médité sur cet important objet. La forme, la longueur et le choix des études, la nullité ou la paresse des professeurs et régens, le pédantisme et le ridicule de leurs leçons, tout, quand nous entrons dans un collége, offre involontairement à notre imagination la figure d'un siècle barbare qui viendroit à nous avec sa robe noire

Comme elle doit tourner son caractère sensible en humanité, son orgueil en grandeur d'ame, sa curiosité en connoissance de vérités sublimes, elle songe aux fables touchantes dont elle doit se servir, non pour voiler la vérité, mais pour la rendre plus aimable, afin que son éclat éblouissant ne

---

et faisant orgueilleusement parade de ses vieux lambeaux. Il faut que la tête d'un jeune homme soit bien forte, pour sortir saine et sauve de ce tas d'absurdités dont on l'enivre. Voilà cependant les lieux où la jeunesse consume ses plus belles années, pour ne rien apprendre de vraiment utile; où l'on tourmente l'aimable enfance; où l'on rend l'homme craintif et méchant, en l'accoutumant à l'esclavage; où les châtimens honteux qu'on emploie font nécessairement détester les arts à un jeune homme qui a une étincelle de génie ou quelque élévation dans l'ame; où l'on appelle science, une teinture superficielle de grec et de latin, mal enseignés par des hommes, qui, pour l'ordinaire, ne savent pas leur langue maternelle, et livrés dans leurs documens à une routine misérable et puérile. Les abus nombreux qui résultent de cette bizarre et folle éducation, ont excité de justes plaintes, mais ils subsistent encore; et tandis que le siècle est tout brillant de lumières, les préjugés les plus gothiques se réfugient dans ces chaires, où le bon sens est outragé régulièrement deux fois par jour.

blesse point la foiblesse de son ame encore inexpérimentée. Elle veille sur tous les gestes, comme sur tous les mots qu'on prononce en sa présence, afin qu'aucun d'eux ne puisse faire une triste impression sur son cœur. C'est ainsi qu'elle le préserve du souffle du vice, qui ternit si précipitamment la fleur de l'innocence.

L'éducation diffère parmi nous, suivant l'emploi que l'enfant doit occuper un jour dans la société; car, quoique nous soyons délivrés du joug des pédans, il seroit ridicule de lui faire apprendre ce qu'il doit oublier dans la suite. Chaque art a sa profondeur, et pour y exceller, il faut s'y adonner tout entier. L'esprit de l'homme, malgré tous les secours récemment découverts et les prodiges à part, ne peut embrasser qu'un objet. C'est assez qu'il s'y attache fortement, sans lui prescrire des incursions qui ne peuvent que le détourner. Ce n'étoit qu'un ridicule dans votre siècle, de vouloir être universel; c'est parmi nous une folie (*i*).

---

(*i*) Nous avons tous une sphère à parcourir grande

Dans un âge plus avancé, lorsque son cœur sentira les rapports qui l'unissent

---

ou petite, et dans cette sphère il n'y a personne qui ne puisse prétendre à faire quelque chose d'utile ; il n'y a pas jusqu'à un pauvre qui ne puisse être utile à un autre pauvre.

Mais pour être véritablement utile aux autres, il faut savoir mieux que les autres ce qu'on fait. Il est presqu'assuré qu'on excellera dans un genre lorsqu'on s'en occupera uniquement ; voyez les hommes qui se sont distingués dans les arts : ils ne se sont mêlés que d'un seul. L'art voisin leur étoit étranger. *Corneille* inhabile à la déclamation, ne savoit pas lire ses tragédies ; *Voltaire* avoit une oreille sourde à la musique, et son œil n'a jamais su juger un tableau. Nos grands écrivains, tels que *Molière*, *Lafontaine*, *Bossuet*, pèchent incessamment contre les règles de la grammaire.

La subdivision des métiers a donc été fondée originairement sur cette idée appuyée de l'expérience, que pour bien faire une chose, il falloit n'en faire qu'une ;

Que l'univers seroit bien ordonné, si personne n'y jouoit que le rôle qui lui est propre ; si ce monde-ci est un véritable théâtre, que chaque acteur se modelant sur ceux de la comédie, ne présente que des personnages pour lesquels ils sont faits.

Tout n'est-il pas confondu, lorsqu'on voit les hom-

aux autres hommes, alors, au lieu de ces futiles connoissances qu'on entassoit sans choix dans la tête d'un jeune homme,

---

mes sortir de leur sphère. Dans cette foule de personnages qui demandent des places, y en a-t il un seul qui dise positivement, je ne suis propre qu'à cette chose, je ne sais faire que cela ? non : l'homme de guerre voudroit conduire les finances, les financiers comptent avoir des idées politiques, parce qu'il font imprimer celles qu'ils achètent; le magistrat veut se mêler de législation, et ne comprend pas la distance qui sépare le juge et le législateur; le poëte écrit sur l'éducation, l'académicien sur l'éloquence, le versificateur sur la poésie, l'orateur de la chaire se croit moraliste, et le prélat pense devenir philosophe.

Il y a des hommes qui sont quelquefois touchés de leur inutilité, qui en gémissent, et qui se reprochent l'oisiveté dans laquelle ils vivent; il est dans le monde une place pour eux, mais ils errent, faute d'avoir su la trouver.

Que de talens ensevelis, que d'arts abandonnés, faute aux hommes d'avoir su distinguer de bonne heure leur véritable destination.

Qu'il seroit important que de bons observateurs s'appliquassent de bonne heure à discerner le don particulier que tel homme a reçu de la nature; ce seroit une étude toute nouvelle, et personne, que je sache, ne s'y est encore appliqué; tandis que nos la-

la mère, avec cette éloquence douce et naturelle qui appartient aux femmes, lui apprendra ce que c'est que mœurs, décence, vertu. Elle attendra le moment où la nature, parée de tout son éclat, parle au cœur le plus insensible; et lorsque le souffle libéral du printemps aura rendu leurs ornemens aux vallons, aux forêts, aux campagnes: « Mon fils, dira-t-elle en le pressant sur le sein maternel (*k*), vois ces vertes prairies, ces arbres couronnés de superbes feuillages; il n'y a pas long-temps qu'ils étoient comme morts, que dépouillés de leur brillante chevelure, ils etoient pétrifiés du froid qui resserroit les entrailles de la terre : mais il est un Etre bon, qui est notre père commun, il n'abandonne point

---

pidaires et nos brocanteurs savent au premier coup-d'œil, juger un diamant, et prononcer entre un original et une copie.

(*k*) Cebé nous représente l'imposture comme assise à la porte qui conduit à la vie, et faisant boire à tous ceux qui s'y présentent la coupe de l'erreur. Cette coupe, c'est la superstition. Heureux qui n'a fait que goûter, et qui a jeté le vase!

ses enfans, il demeure dans les cieux, et de là il jette un regard paternel sur toutes ses créatures. A l'instant qu'il sourit, le soleil darde ses flammes, les arbres fleurissent, la terre se couronne de présens (*l*),

---

(*l*) La superstition habite toujours chez les peuples pauvres et malheureux, qui souffrent de la faim, du froid, ou des exactions tyranniques des traitans.

La crainte, la passion la plus dominante sur la sensibilité de l'homme, lui fait imaginer de prétendus remèdes à des maux dont il s'effraie encore plus de loin que de près.

Il sent profondément le mal physique; trop foible pour le braver, il tâche de l'éloigner. De-là ces terreurs, filles de la crainte et de l'espérance.

Heureuses les nations qui jouissent des biens de la terre; ayant une certaine abondance, elles ne connoissent pas ces chimères de l'imagination qui montrent dans tout leur jour la foiblesse de l'esprit humain. Vous les verrez avoir recours à l'industrie pour s'approprier les richesses qui les environnent.

Ainsi tout est lié. Le moral dépend du physique. Un pays soumis au despotisme fait germer, pour ainsi dire, de honteuses erreurs. Un pays fertile et peuplé donne à l'ame une certaine audace qui lui fait contempler la nature sous ses faces brillantes. Ainsi la dignité de l'homme émane de la serpe qui taille la vigne, de la bêche qui remue la terre, du soc de la charrue qu'une

l'herbe naît pour la nourriture des bestiaux dont nous buvons le lait. Et pourquoi aimons-nous tant le Seigneur, ô mon cher enfant! Ecoute, c'est qu'il est puissant et bon. Tout ce que tu vois est l'œuvre de ses mains, et tu ne vois rien encore au prix de ce qui t'est caché. L'éternité, pour laquelle ton ame immortelle a été créée, sera pour toi une chaîne infinie de surprise et de joie. Ses bienfaits et sa grandeur n'ont point de bornes. Il nous chérit, parce qu'il est notre père. De jour en jour il nous fera plus de bien, si nous sommes vertueux, c'est-à-dire, si nous suivons ses lois. Eh! mon fils, comment pourrions-nous nous défendre de l'adorer et de le bénir »? A ces mots, la mère et l'enfant

---

main libre promène, et les forces de l'esprit sont visiblement combinées avec celles du corps.

Il existoit en France un monstre, nommé la *superstition*, qui réunissoit la cruauté et la souplesse, la rage et la force aveugle; la philosophie a blessé ce monstre; il porte la flèche dans ses flancs; il pourra tourner quelque temps sur lui-même pour arracher le trait dont il est percé : mais ses efforts seront impuissans; mais il faut qu'il tombe et qu'il satisfasse à l'univers.

se prosternent, et leurs vœux confondus montent ensemble au trône de l'Eternel.

C'est ainsi qu'elle l'environne de l'idée d'un Dieu, qu'elle nourrit son ame du lait de la vérité, et qu'elle se dit : « Je remplirai les desseins du Créateur qui me l'a confié. Je serai sévère contre les passions funestes qui pourroient nuire à son bonheur. A la tendresse d'une mère j'unirai la vigilance inflexible d'une amie ».

Vous avez vu à quel âge il est initié à la communion des deux infinis. Telle est notre éducation ; elle est toute en sentimens, comme vous le voyez. Nous abhorrons ce bel esprit ricaneur qui étoit le plus terrible fléau de votre siècle : il desséchoit, il brûloit tout ce qu'il touchoit ; ses gentillesses étoient les germes de tous les vices. Mais si le ton frivole est dangereux, qu'est la raison elle-même sans le sentiment ? Un corps décharné, sans coloris, sans grâces, et presque sans vie. Que sont des idées neuves et même profondes, si elles n'ont rien de sensible et de vivant ? Qu'ai-je besoin d'une vérité froide qui me glace ? Elle perd sa force et son pouvoir. C'est

dans le cœur que la vérité va prendre ses charmes et son tonnerre. Nous chérissons cette éloquence qui abonde en peintures vives et frappantes. C'est elle qui donne à la pensée des ailes de feu. Elle a vu et frappé l'objet; elle s'y attache, parce que le plaisir d'être ému s'est joint à celui d'être éclairé (*m*).

Ainsi notre philosophie n'est point sévère ; et pourquoi le seroit-elle? pourquoi

---

(*m*) Nous comptons plus sur les mœurs extérieures, c'est-à-dire sur la coutume, que sur toute autre chose. Voilà pourquoi nous négligeons l'éducation. Les anciens traitoient les choses d'une manière toute sensible, et jetoient sur l'étude des sciences, je ne sais quel agrément dont on a perdu le secret. Le génie des modernes pèche toujours par le défaut de sentimens : ils ont desséché, sous la férule du pédantisme, les talens les plus heureux. Est-il au monde une institution plus ridicule que celle de nos colléges, lorsqu'on vient à comparer nos maximes sèches et mortes avec l'éducation publique que la Grèce donnoit aux jeunes gens, ornant la sagesse de tous les attraits qui charment cet âge tendre? Nos instituteurs ne paroissent que des maîtres farouches, et l'on ne s'étonne plus si leurs disciples sont les premiers à les fuir et à les abandonner.

ne pas la couronner de fleurs. Des idées bizarres ou lugubres honoreroient - elles plus la vertu que des idées riantes et salutaires ? Nous pensons que le plaisir émané d'une main bienfaisante, n'est pas descendu sur la terre pour qu'on recule à son aspect. Le plaisir n'est point un monstre : le plaisir, comme l'a dit Young, c'est la vertu sous un nom plus gai. Loin de songer à détruire les passions, moteurs invisibles de notre être, nous les regardons comme un don précieux qu'il faut économiser avec soin. Heureuse l'ame qui possède des passions fortes ! elles font sa gloire, sa grandeur et son opulence. Un sage parmi nous cultive son esprit, rejette les préjugés, acquiert les sciences utiles et agréables. Tous les arts qui peuvent étendre son esprit et le rendre plus juste, ont perfectionné son ame : cette tâche finie, il n'écoute plus que la nature soumise aux lois de la raison, et la raison lui prescrit le bonheur (*n*).

---

(*n*) Le feu des passions n'est pas la cause de nos désordres : ce coursier fougueux, indompté,

CHAPITRE

## CHAPITRE XLI.

### *Les Impôts* (*a*).

DITES-MOI, je vous prie, comment se lèvent les impositions publiques; car votre

---

qui s'emporte sous la main d'un mauvais écuyer, qui le renverse et le foule aux pieds, auroit obéi au frein sous la baguette d'un maître intelligent; on l'eût vu remporter le prix d'une course glorieuse. La foiblesse des passions indique notre indigence. Qu'est-ce en effet que ce citoyen pesant, taciturne, dont l'ame insipide n'a de goût pour rien, qui est paisible parce qu'il est inactif, qui végète, conduit facilement par le magistrat, parce qu'il ne sent aucun desir? Est-il homme ou statue? Mettez auprès de lui un homme tout plein de sentimens vifs : il se livrera à l'impétuosité de ses passions et il déchirera le voile des sciences; il fera des fautes, et il aura du génie. Ennemi du repos, avide de connoissances, il puisera dans le choc du monde cet esprit élevé et lumineux qui servira la patrie; il donnera peut-être prise à la censure; mais il aura déployé toute l'énergie de son ame : les taches qui la couvroient disparoîtront, parce qu'il aura été grand et utile.

(*a*) Mes amis, écoutez cet apologue. Devers l'ori-

législation a beau être perfectionnée, il faut toujours payer des impôts, je pense?

---

gine du monde il étoit une vaste forêt de citronniers, qui portoient les fruits les plus beaux, les plus pleins, les plus vermeils que l'on ait vus depuis. Les branches plioient sous le fardeau, et l'air étoit embaumé au loin de l'odeur agréable qui s'exhaloit. Cependant quelques vents impétueux abattirent plusieurs citrons et brisèrent même plusieurs branches. Quelques voyageurs altérés cueillirent des fruits pour étancher leur soif, et les foulèrent aux pieds après en avoir exprimé le jus. Ces accidens engagèrent la gente citronnière à se créer des gardiens, qui éloignassent les passans et qui environnassent la forêt de hautes murailles, le tout pour rompre la fureur des vents. Ces gardiens se montrèrent d'abord fidèles et désintéressés; mais ils ne tardèrent pas à exposer que de si rudes travaux avoient fait naître dans leur sein une soif ardente, et ils firent cette prière aux citons : « Messieurs, nous mourons de soif en vous servant; permettez que nous fassions à chacun de vous une légère incision; nous ne vous demandons qu'une goutte de limonade pour rafraîchir notre palais altéré : vous n'en serez pas plus maigres, et nous et nos enfans nous puiserons de nouvelles forces pour avoir l'honneur de vous servir. »

Les crédules citrons ne trouvèrent pas la requête incivile : ils se laissèrent faire l'imperceptible saignée. Mais qu'arriva-t-il? Dès que la piqûre fut

— Pour toute réponse, l'honnête homme qui me conduisoit, me prit par la main et me mena dans un carrefour large et spacieux. Là, j'aperçus un coffre-fort, de la hauteur de douze pieds. Ce coffre étoit soutenu sur quatre roues roulantes ; le sommet présentoit une ouverture en forme de tronc, que couvroit contre la pluie un

---

faite une fois, la main de messieurs les défenseurs les pressura d'abord poliment, mais de jour en jour d'une manière plus énergique. Ils en vinrent jusqu'à ne pouvoir plus se passer de jus de citron : il leur en falloit à tous les repas et dans toutes leurs sauces. Messieurs les régens s'aperçurent que plus on pressoit les citrons, plus ils rendoient. Ceux-là se voyant saignés abondamment, crurent devoir rappeler les primitives conventions : mais ceux-ci, devenus plus forts, malgré leurs plaintes, les mirent dans le pressoir et les foulèrent outre mesure ; il ne leur restoit plus enfin que la peau, que l'on soumettoit encore aux forces mouvantes du terrible cabestan : bref, ils finirent par se baigner dans le sang des citrons. Cette belle forêt fut bientôt dépeuplée. La race des limons s'anéantit : et leurs tyrans accoutumés à cette boisson rafraîchissante, à force de l'avoir prodiguée, s'en trouvèrent privés ; ils tombèrent malades, et moururent tous de la fièvre putride. Ainsi soit-il !

avant-toît élevé à quelque distance. Sur ce tronc étoit écrit : *Tribut dû au roi représentant l'Etat.* Tout à côté, un autre tronc, d'une grandeur plus médiocre, offroit ces mots : *Don gratuit.* Je vis plusieurs personnes qui, d'un air libre, aisé, content, jetoient dans le tronc plusieurs paquets cachetés ; ainsi que de nos jours on met des lettres à la grand'poste. Comme j'admirois cette manière facile de payer l'impôt, et que je faisois à ce sujet mille interrogations ridicules, on me regardoit comme un pauvre vieillard qui revient de fort loin ; et l'indulgence affable de ce bon peuple ne me laissoit jamais attendre une réponse. J'avoue qu'il faut rêver pour rencontrer des gens aussi complaisans : ô le peuple loyal !

Ce grand coffre-fort que vous voyez, me dit-on, est notre receveur-général des finances. C'est-là que chaque citoyen vient déposer l'argent qu'il doit pour le soutien de l'Etat. Dans l'un nous sommes obligés de mettre annuellement le cinquantième de notre revenu. Le mercénaire qui n'a point de bien, ou celui qui n'a que sa

subsistance juste, est dispensé de l'impôt (*b*); car, comment pourroit-on ro-

(*b*) Voici ce que le cultivateur, les habitans de la campagne, le peuple, enfin, pourroient dire aux souverains : « Nous vous avons élevés au dessus de nos têtes; nous avons engagé nos biens et notre vie à la splendeur de votre trône et à la sureté de votre personne. Vous nous aviez promis en échange de nous procurer l'abondance, de nous faire couler des jours sans alarmes. Qui l'auroit cru, que sous votre gouvernement la joie eût disparu de nos cantons, que nos fêtes se fussent tournées en deuil, que la crainte et l'effroi eussent succédé à la douce confiance! Autrefois nos campagnes verdoyantes sourioient à nos yeux; nos champs nous promettoient de payer nos travaux. Aujourd'hui le fruit de nos sueurs passe dans des mains étrangères; nos hameaux que nous nous plaisions à embellir, tombent en ruine; nos vieillards, nos enfans ne savent plus où reposer leurs têtes : nos plaintes se perdent dans les airs, et chaque jour une pauvreté plus extrême succède à celle sous laquelle nous gémissions la veille. A peine nous reste-t-il quelque trait de la figure humaine; et les animaux qui broutent l'herbe, sont sans doute moins malheureux que nous.

Des coups plus sensibles sont venus fondre sur notre tête. L'homme puissant nous méprise et ne nous attribue aucun sentiment d'honneur; il vient nous troubler sous le chaume, il séduit l'innocence

gner le pain du malheureux à qui il faut un jour entier pour le gagner ? Dans cet

---

de nos filles, il les enlève ; elles deviennent la proie de l'impudence. En vain implorons-nous le bras qui tient le glaive des lois : il se détourne ; il se refuse à notre douleur ; il ne se prête qu'à ceux qui nous oppriment.

L'aspect du faste qui insulte à notre misère, rend notre état plus insupportable. On boit notre sang, et on nous défend la plainte ! L'homme dur, environné d'un luxe insolent, s'enorgueillit des ouvrages qu'ont fabriqués nos mains : il oublie notre propre industrie, tandis qu'il n'a en partage que la soif vile de l'or ; il nous croit ses esclaves, parce que nous ne sommes ni furieux ni sanguinaires.

Les besoins renaissans qui nous tourmentent, ont altéré la douceur de nos mœurs ; la mauvaise foi et la rapine se sont glissées parmi nous, parce que la nécessité de vivre l'emporte ordinairement sur la vertu. Mais qui nous a donné l'exemple de la rapine ? Qui a éteint dans nos cœurs ce fonds de candeur qui nous lioit tous dans une parfaite concorde ? Qui a fait notre infortune, mère de nos vices ? Plusieurs de nos concitoyens ont refusé de mettre au jour des enfans que la famine viendroit saisir au berceau. D'autres, dans le désespoir, ont blasphémé contre la Providence. Quels sont les vrais auteurs de ces crimes ?

Que nos justes plaintes percent l'atmosphère qui

autre coffre sont les offrandes volontaires, destinées à d'utiles fondations, comme pour l'exécution des projets proposés, et

---

environne les trônes! Que les rois se réveillent et se souviennent qu'ils pouvoient naître à notre place, et que leurs enfans pourront y descendre! Attachés au sol de la patrie, ou plutôt en formant la partie essentielle, nous ne pouvons point nous dispenser de fournir à ses besoins. Ce que nous demandons, c'est un homme équitable qui s'applique à connoître la mesure de nos forces, et qui ne nous écrase pas sous le fardeau que dans une plus juste proportion nous aurions porté avec joie. Alors tranquilles et riches de notre économie, contens de notre sort, nous verrons le bonheur des autres sans nulle inquiétude sur le nôtre.

La moitié de notre carrière est plus que remplie. Notre cœur est à moitié livré à la douleur. Nous n'avons que peu d'instans à vivre. Les vœux que nous formons sont plus pour la patrie que pour nous-mêmes. Nous sommes ses soutiens. Mais si l'oppression va toujours en croissant, nous succomberons, et la patrie se renversera : en tombant elle écrasera nos tyrans. Nous ne demandons point cette vaine et triste vengeance. Que nous importeroit dans la tombe le malheur d'autrui? Nous parlons aux souverains, s'ils sont encore hommes : mais si leur cœur est totalement endurci, ils apprendront que

qui ont l'agrément du public. Quelquefois il est plus riche que l'autre ; car nous aimons à être libres dans nos dons, et notre générosité ne veut d'autre motif que la raison et l'amour de l'Etat. Sitôt que notre roi a donné un édit utile et qui mérite l'approbation publique, alors on nous voit courir en foule, et porter dans ce tronc quelque marque de reconnoissance. Nous récompensons de même toutes les actions vigilantes du monarque : il n'a qu'à proposer, et nous lui fournissons les moyens de consommer ses grands projets. Il y a un pareil tronc dans chaque quartier. Chaque ville de province a un pareil coffre qui reçoit les tributs du peuple de la campagne, c'est-à-dire, du fermier aisé ; car le manouvrier a ses bras en propriété, et sa tête ne doit rien à personne. Les bœufs et les porcs sont même exempts de ce droit odieux qu'on imposa la première fois sur la tête des Juifs, et que vous avez payé sans en sentir l'avilissement.

nous savons mourir, et que la mort qui bientôt nous enveloppera tous, sera un jour bien plus affreuse pour eux qu'elle ne le sera pour nous.

— Mais, répondis-je, quoi ! on laisse à la bonne foi du peuple le tribut qu'il doit payer ? Il doit y en avoir beaucoup qui s'en exemptent, sans même que l'on s'en aperçoive ? — Point du tout : vos frayeurs sont vaines. D'abord ce que nous donnons, est de bon cœur : notre tribut n'est pas forcé ; il est fondé sur l'équité ainsi que sur la droite raison. Il n'en est pas un entre nous qui ne se fasse un point d'honneur de payer exactement la dette la plus sacrée et la plus légitime. D'ailleurs, si un homme en état de payer osoit s'y soustraire, voyez-vous ce tableau où sont gravés les noms de tous les chefs de famille, on découvriroit bientôt qu'il n'a point versé son paquet cacheté où doit être sa signature ; il se couvriroit d'un opprobre éternel, et seroit regardé du même œil qu'on regarde un voleur : le titre de mauvais citoyen ne le quitteroit qu'à la mort (*c*).

---

(*c*) Les gouvernemens anciens, quand ils avoient besoin d'argent, usoient d'expédient beaucoup plus défectueux encore que l'administration ordinaire des finances. Comment les revenus publics étoient-ils ad-

Ces exemples sont très-rares, puisque les dons gratuits montent ordinairement

---

ministrés chez les Grecs? Jugeons-en par un trait presqu'incroyable de nos jours. Les Athéniens consacrèrent au spectacle et aux jeux publics les fonds destinés pour la guerre ; et ce n'étoit pas une simple fantaisie, car ils portèrent une loi accompagnée d'un décret, prononçant peine capitale contre quiconque auroit la témérité d'en proposer l'abolition.

Le véhément Démosthènes n'osa pas lui-même attaquer cet acte public de démence.

Les Etats anciens, dans les besoins urgens, avoient recours à la fraude ou à la violence, et extorsionnoient le peuple sans proportion, sans ménagement, sans méthode; c'étoit l'autorité qui fondoit tout-à-coup sur les propriétés, et qui faisoit à la république une plaie dont elle ne guérissoit presque jamais. Aujourd'hui on a trouvé des moyens doux et réglés qui ôtent à l'impôt sa pesanteur ; les opérations de finances donnent aux subsides pécuniaires un délai ; la dette n'est pas exigée précipitamment; ce n'est point une opération forcée ; les avances faites au gouvernement lui laissent le temps d'attendre que le citoyen, après quelques murmures, ait confondu l'impôt avec le devoir ; l'opération de finances qui paroît la plus hardie et même téméraire, est encore calculée et soumise à des principes méthodiques..

Les emprunts justement blâmés, mais qui empê-

plus haut que le tribut. Le citoyen sait qu'en donnant une partie de son revenu à l'Etat, c'est à lui-même qu'il se rend utile; et que s'il veut jouir de certaines

---

chent des édits vexatoires, sont une ressource et un expédient préférable à ceux des gouvernemens anciens; le pressoir de la finance qui agit d'une manière lente et insensible, est moins écrasant que ces opérations précipitées, si communes chez les anciens gouvernemens qui s'emparoient presque à main armée du monopole de telle ou telle denrée.

L'emprunt du moins est une contribution volontaire; c'est un moyen abondant, auquel le peuple est intéressé, c'est-à-dire la génération présente; il se fait avec méthode et il devient excusable dans la crise des Etats. Quand le vieux Caton disoit : *bellum ex bello alitur*, c'étoit comme s'il disoit : nous entretiendrons l'armée sur le pillage, nous irons à la curée.

L'administration des finances a sauvé le peuple de ces opérations violentes que les rois se permettent, quand ils s'irritent par la soif des richesses, ou quand les besoins les forcent à lever de prompts subsides; j'aime mieux être sucé lentement et à des époques qui me laissent les moyens de réparer mes forces, que d'être haché dans un instant; je serai un peu moins gras, mais je conserverai mes membres. — *Minima de malis.*

commodités , il faut qu'il en fasse les avances. Mais que sont les paroles, lorsque l'exemple peut être mis sous vos yeux? Vous allez voir mieux que je ne puis vous dire. C'est aujourd'hui qu'arrive de tout côté le juste tribut d'un peuple fidèle envers un roi bienfaisant : il reconnoît n'être que le dépositaire des dons qui lui sont offerts (*d*).

Venez vous rendre au palais du roi. Les députés de chaque province arrivent aujourd'hui. — En effet, ayant fait quelques pas , je vis des hommes qui traî-

---

(*d*) Il faut toujours répéter l'entretien de Henri IV avec un vigneron. —L'ami, combien gagnez-vous par jour? — 40 sous. — Que faites-vous de cet argent? —Quatre parts. —Et comment les dispensez-vous ces quatre parts? —De la première je me nourris, avec la seconde je paye mes dettes, je place la troisième, et la quatrième je la jette dans l'eau. — Expliquez-moi mieux tout ceci? — Soit : je me nourris du quart de mon gain ; je paye mes dettes en nourrissant mon père et ma mère qui m'ont nourri ; je place mon troisième quart en élevant mes enfans qui me nourriront un jour quand je ne pourrai plus travailler ; la dernière part est pour le roi, qui n'en touche rien ou presque rien, partant, perdue pour lui et pour moi.

noient de petits chariots, sur lesquels étoient des troncs couronnés de lauriers. On brisoit les cachets de ces espèces de coffres : on les soulevoit par un juste balancier, et ce balancier montroit tout de suite le poids de l'argent qu'ils contenoient, en déduisant la pesanteur du coffre qui étoit connue. Toutes les sommes ne se payoient qu'en argent, et l'on savoit au juste le produit général : il étoit annoncé publiquement au bruit des trompettes et des fanfares. Après cette revue générale, on affichoit le total, et l'on connoissoit les revenus de l'Etat : ils étoient déposés dans le trésor royal sous la garde du contrôleur des finances.

Ce jour étoit un jour de rejouissances. On se couronnoit de fleurs ; on crioit *Vive le roi :* on alloit sur les routes au-devant de chaque tribut. Elles étoient couvertes de tables champêtres. Les députés des diverses provinces se saluoient et se faisoient des présens. On buvoit à la santé du monarque, au bruit du canon ; et celui de la capitale répondoit comme interprête des remercîmens du souverain. C'est alors que

le peuple ne paroissoit qu'une seule et même famille. Le roi s'avançoit au milieu de ce peuple joyeux : il répondoit aux acclamations de ses sujets, par ce regard tendre et affable qui inspire la confiance et rend amour pour amour ; il ignoroit cet art de traiter politiquement avec un peuple dont il se regardoit comme le père.

Ses visites ne ruinoient point le corps de ville, d'autant plus qu'il n'en coûtoit au peuple que des cris de joie (*e*) ; réception

---

(*e*) Je vis un jour un prince faire son entrée dans une ville étrangère. Les canons commencèrent à tonner. Le prince étoit habillé magnifiquement et traîné dans un char doré, surchargé de pages et de laquais. Les chevaux sautoient en hennissant, comme s'ils conduisoient le bonheur. Les toits étoient couverts de monde, toutes les fenêtres étoient levées, chaque pavé portoit son homme ; les cavaliers faisoient briller leurs sabres, les soldats agitoient leurs fusils. L'air frémissoit de l'écho des trompettes. Le poëte accordoit sa lyre, et l'orateur attendoit qu'il mît pied à terre. Le prince arrive, il est conduit au palais, et son aspect inspire une joie respectueuse. J'étois à une fenêtre, et je considérois toutes ces choses en faisant des réflexions particulières. Quelques jours après je marchois dans les rues, et je fus fort étonné

plus brillante et plus flatteuse. On ne quittoit point les travaux publics : au contraire, chaque citoyen se faisoit honneur de se présenter aux yeux de son roi dans le genre d'occupation qu'il avoit embrassé.

Un intendant, revêtu de toutes les marques de pouvoir, parcourt les provinces, reçoit les placets, porte directement au pied du trône les plaintes des sujets, exa-

---

d'y rencontrer le même prince, sans suite, à pied et déguisé. Je ne sais trop pourquoi personne ne faisoit attention à lui ; au contraire, il se trouvoit heurté à chaque pas. Au même instant arrive un charlatan, assis sur une espèce de petit char attelé de plusieurs gros chiens et ayant un singe pour postillon. Les fenêtres de s'ouvrir, les cris de s'élever, tous les regards de se confondre sur le charlatan. Le prince lui-même entraîné par la foule, devient un de ses admirateurs. Je le considérois alors, et il me sembloit lui entendre dire : *Fumée des acclamations de la multitude, n'obscurcissez jamais mon esprit d'un fol orgueil. Ce n'est point cet homme qui fait courir le peuple, c'est son étrange équipage. Ce n'étoit pas moi qui attiroit les regards de la ville : c'étoient mes valets, mes chevaux, le brillant de mes habits et la dorure de mes carrosses.*

mine par lui-même les abus. Il se transporte indistinctement dans chaque ville, et à chaque abus détruit on élève une pyramide qui constate l'hydre abattue. Quelle histoire plus instructive que ces monumens moraux qui attestent que le souverain s'occupe véritablement de l'art de régner! Ces intendans partent, arrivent *incognito*, font des informations secrètes, sont perpétuellement déguisés : ce sont des espions; mais ils agissent en faveur de la patrie (*f*).

—Mais votre contrôleur des finances (*g*) est donc un homme bien intègre? Vous savez l'histoire de la fable : ce chien si fidèle qui, escorté de la tempérance, portoit le dîné de son maître sans jamais y toucher, a fini pourtant par en manger sa part dès qu'il s'y est vu invité par l'exemple. Votre homme auroit-il la double vertu de le défendre sans cesse, et de n'oser y toucher?

(*f*) En Turquie et aujourd'hui en France un gouverneur est aussi maître que le roi le plus absolu : c'est ce qui fait la misère des peuples. Voilà la forme la plus malheureuse de l'administration civile.

(*g*) Fouquet disoit : « j'ai tout l'argent du royaume, et le tarif de toutes les vertus ».

— Assurément,

— Assurément, il ne fait bâtir ni palais, ni châteaux. Il n'a point la rage de faire monter aux premières places ses arrière-petits-cousins, ou ses anciens valets. Il ne prodigue point l'or, comme s'il avoit en propre tous les revenus du royaume (*h*). D'ailleurs, tous ceux entre les mains de qui on confie les dépôts publics, ne peuvent faire aucun usage de l'argent, sous quelque prétexte que ce soit. Ce seroit un crime de haute trahison de recevoir d'eux une seule pièce monnoyée. Ils payent quelques frais particuliers en billets signés de la propre main du souverain. L'Etat fournit à toutes leurs dépenses: mais ils n'ont

(*h*) Après que les monopoleurs, les administrateurs, les receveurs des fonds publics ont sacrifié la réputation de probité au desir de s'enrichir; après qu'ils ont consenti à être odieux, ils ne s'avisent point de faire de leurs richesses un bon usage : ils couvrent sous le faste leur naissance et leur fortune; ils s'étourdissent dans les plaisirs, pour perdre le souvenir de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils ont été. Mais ce n'est point là encore le plus grand mal : leurs grandes richesses corrompent davantage ceux qui les envient.

pas un sou en propriété (*i*). Ils ne peuvent ni vendre, ni acheter, ni construire. Nourris, entretenus, logés, divertis, tous les ordres de l'Etat concourent unanimement à les traiter *gratis*. Ils entrent chez un marchand de drap, prennent des étoffes et s'en vont. Le marchand met sur son livre : *Livré un tel jour au dépositaire des revenus de l'Etat, tant*... L'Etat paye. Il en est ainsi de toutes les autres professions. Vous sentez bien que, pour peu que le contrôleur des finances ait quelque pudeur, il use modérément de ce droit, et quand il en abuseroit, vu la dépense que ces messieurs vous coûtoient, nous y gagnerions encore. On a supprimé les regis-

---

(*i*) Les vices intérieurs qui préparent la ruine de l'Etat, sont, cette énorme dissipation des deniers publics, ces dons immodérés versés sur des sujets sans mérite, ces prodigalités fastueuses, méconnues des usurpateurs les plus effrénés. On peut observer dans l'histoire, que les plus subtils tyrans ont précisément été les plus prodigues. J'ai lu quelque part qu'Auguste, maître du monde, avoit quarante légions armées, et les entretenoit pour 12 millions par an. Voilà assurément de quoi réfléchir.

tres, qui ne servoient qu'à voiler les vols faits à la nation, et à les consacrer d'une manière pour ainsi dire légitime.

— Et quel est votre premier ministre? — Pouvez-vous le demander? Le roi lui-même. Est-ce que la royauté se communique (*k*)? Le guerrier, le juge, le négociant n'ont donc qu'à agir par leurs représentans. En cas de maladie ou de voyage, ou dans quelques opérations particulières, si le monarque charge quelqu'un de l'accomplissement de ses ordres, ce ne peut être que son ami (*l*). Il n'y a que ce sentiment

(*k*) L'histoire générale des guerres pourroit être intitulée : *Histoire des passions particulières des ministres*. Tel, par ses négociations insidieuses, soulève un empire éloigné et tranquille, qui n'agit que pour venger un amour-propre légèrement offensé.

(*l*) Les rois ont tojours de la répugnance à faire un premier ministre; mais, quand la nature forme un de ces rares mortels, nés pour commander, il prend sa place auprès du trône, et Richelieu devient le surintendant de la royauté.

La France dut sa grandeur à cet homme de génie, et depuis il a manqué peut-être à la France une tête de cette force et de cette étendue.

Il n'y a rien peut-être de plus dangereux que ces

qui puisse obliger un homme à se charger volontairement d'un tel fardeau ; et notre

---

départemens indépendans les uns des autres, qui forment autant de souverainetés séparées. Cette administration particulière a son despotisme propre, d'autant plus dangereux, qu'il est sourd, voilé et opiniâtre.

Ces autorités partielles troublent plus ou moins le gouvernement général, et l'on sent qu'on a besoin d'une main puissante qui se charge de l'administration, et qui réunisse, pour ainsi dire, toutes les pièces du gouvernement sous un premier ressort, un ressort unique.

La multiplicité des affaires, dira-t-on, nuit à ce principe moteur ; mais l'homme d'Etat sait simplifier les choses que l'esprit vulgaire embrouille. Avec de l'ordre on triple la valeur du temps, et un coup-d'œil supérieur dénoue les affaires, c'est-à-dire les termine. Les grands hommes ne commencent jamais une chose qu'ils n'en aient fini une autre.

On demandoit à un homme de lettres : comment avez-vous fait tant d'ouvrages? *c'est que je sais tirer la barre*, répondit-il. Qui ne sait pas finir un ouvrage avant d'en entreprendre un autre, vécût-il mille ans, ne fera rien de grand.

En élevant ses idées à une certaine hauteur, l'homme en place apercevra sous un jour véritable la société et ses rapports ; il s'éloignera avec indignation de l'esprit du siècle qui tend malheureusement plus que jamais à l'égoïsme, à cet égoïsme dessé-

estime lui donne seule cette puissance momentanée. Récompensé, animé par l'amitié, il sait, comme les Sully et les d'Amboise, dire la vérité à son maître, et pour mieux le servir, l'irriter quelquefois. Il combat ses passions. Il chérit en lui l'homme autant qu'il a à cœur la gloire du monarque (*m*) : en partageant ses travaux, il

---

chant qui fait mourir les projets les plus salutaires et éteint la flamme sacrée du patriotisme, mot qui ne porte presque plus d'idée à l'imagination de ces hommes corrompus, de ces hommes qui ne voient dans les fonctions du gouvernement que le salaire et jamais la gloire.

Il faut ressusciter dans nos écrits le tableau des grands hommes voués constamment à la patrie, et les environner de nos hommages pour inspirer à nos ministres la même émulation. Malheur à l'homme en place, qui dans le silence de la réflexion, n'aura point travaillé l'intérieur de son être, pour en faire une espèce de sanctuaire où doivent résider les images et les pensées utiles à son siècle; malheur à lui, si la morale ne lui paroît pas aussi précieuse que la science politique, s'il les sépare et s'il les désunit.

C'est la morale qui nous rapproche de nos semblables, qui nous identifie avec eux.

(*m*) La fidélité n'est pas cet attachement servile aux volontés d'un autre. On lui donne pour sym-

partage la vénération de la patrie, l'héritage le plus honorable, sans doute, qu'il puisse laisser à ses descendans, et le seul dont il soit jaloux.

— En vous parlant des impôts, j'ai oublié de vous demander si vous avez toujours parmi vous de ces loteries périodiques, où, de mon temps, le pauvre peuple mettoit tout son argent? — Non, certes, nous n'abusons point ainsi de l'espérance crédule des hommes. Nous ne levons pas sur la partie indigente des citoyens un impôt aussi cruellement ingénieux. Le misérable qui, fatigué du présent, ne pouvoit vivre que dans l'avenir, portoit le prix de ses sueurs et de ses veilles dans cette roue fatale d'où il attendoit toujours que la fortune devoit sortir. La main de cette cruelle déesse trompoit

bole un chien qui suit par-tout, flatte à chaque instant, et court aveuglément à tous les ordres d'un maître injuste ou barbare. Je crois que la vraie fidélité est une exacte observance des lois de la raison et de la justice, plutôt qu'un servile esclavage. Que Sully paroît fidèle quand il déchire la promesse de mariage qu'avoit faite Henri IV!

chaque fois sa misère. Le desir vif du bien-être l'empêchoit de raisonner; et quoique la friponnerie fût palpable, comme le cœur est mort à la vie avant que de mourir à l'espérance, chacun imaginoit devoir être à la fin traité en favori. C'étoit l'épargne du peuple indigent qui avoit bâti ces superbes édifices où il venoit mendier sa vie. Le luxe des autels étoit son ouvrage: à peine y étoit-il admis. Toujours étranger, toujours repoussé, le pauvre ne pouvoit s'asseoir sur cette même pierre qu'il avoit fait tailler: des prêtres richement gagés habitoient l'arche qui devoit, du moins dans l'équité, lui appartenir et lui servir d'asile (*n*).

---

(*n*) Les nations commencent et finissent par l'indigence : elle accompagne leur berceau, elle les attend à leur décadence.

La foule des nécessiteux amène imperceptiblement la plupart des désordres que l'on attribue à d'autres causes. La source des révolutions est cachée dans cet ulcère presqu'incurable qu'on appelle la mendicité, et qui afflige aujourd'hui plus ou moins les plus beaux empires de l'Europe. La France est peut-être le pays de la terre, où le plus grand nombre d'hommes manquent des objets de première néces-

N 4

## CHAPITRE XLII.

### *Du Commerce.*

Il me semble par ce que vous m'avez dit, que les Français n'ont plus de colonies

---

sité. Que de pauvres dans un si riche royaume! et qui ne sent que ceux qui sont pressés par la faim et la nécessité, ne peuvent qu'être en tout temps de dangereux citoyens.

Point de vertus dans la misère; elle conseille trop la bassesse et le vice : on a voulu réprimer violemment la mendicité; on n'a fait que mettre à mort une foule de victimes.

La rotation du corps politique écrase un grand nombre d'individus : les richesses qui chaque jour se concentrent dans les mains qui tiennent déjà l'or, font de nouveaux pauvres. Il seroit temps de remédier à ce désastre, en veillant aux prix des denrées de première nécessité : car le journalier, l'artisan, le manœuvre sont toujours à la veille de mendier leur pain, et ensuite comment celui qui ne connoît que le mal physique se porteroit-il au bien moral.

L'homme d'Etat, attentif à ce fléau plus sourd que la guerre et la peste, et qui mine les générations actuelles en les faisant périr dans les inex-

dans le nouveau monde, et que chaque partie de l'Amérique forme un royaume séparé, quoique réuni sous un même esprit de législation? — Nous serions bien extravagans de vouloir porter nos chers compatriotes à deux mille lieues de nous. Pourquoi nous séparer ainsi de nos frères? Notre climat vaut bien celui de l'Amérique. Toutes les productions nécessaires y sont communes, et de nature excellente. Les colonies étoient à la France ce qu'une maison de campagne étoit à un particulier: la maison des champs ruinoit tôt ou tard celle de la ville.

Nous connoissons un commerce; mais ce n'est pas l'échange des choses superflues. Nous avons sagement banni trois poisons physiques dont vous faisiez un perpétuel usage: le tabac, le café et le thé. Vous mettiez une vilaine poudre dans votre nez,

---

primables angoisses d'un lent désespoir, attachera au mot *propriété*, si cher à la classe opulente et inhumaine, un sens tout différent de celui qu'il doit avoir; si la cupidité des riches a corrompu les idées attachées à ce mot, il rectifiera ce que ce sens pourroit avoir de dangereux.

laquelle vous ôtoit la mémoire, à vous autres Français qui n'en aviez presque point. Vous brûliez votre estomac avec des liqueurs qui le détruisoient, en hâtant son action. Vos maladies de nerfs, si communes, étoient dues à ce lavage efféminé qui emportoit le suc nourricier de la vie animale. Nous ne pratiquons plus que le commerce intérieur, et nous nous en trouvons bien : fondé principalement sur l'agriculture, il est le distributeur des alimens les plus nécessaires ; il satisfait les besoins de l'homme, et non son orgueil.

Personne ne rougit de faire valoir son champ par lui-même, de porter la culture des terres au plus haut degré de perfection. Le monarque lui-même a plusieurs arpens qu'il fait cultiver sous ses yeux : et l'on ne connoît point cette classe de gens titrés dont l'oisiveté étoit l'unique emploi.

Le trafic étranger fut le vrai père de ce luxe destructeur, qui produisit à son tour l'épouvantable inégalité des fortunes, et qui fit passer dans les mains d'un petit nombre, tout l'or de la nation. C'étoit parce qu'une femme devoit porter à ses

oreilles le patrimoine de dix familles, que le paysan opprimé cessoit d'être propriétaire, vendoit le champ de ses pères, et fuyoit en pleurant le sol où il ne trouvoit plus que la misère et l'opprobre : car les monstres insatiables, qui accumuloient l'or, alloient jusqu'à mépriser les malheureux qu'ils avoient dépouillés (*a*).

---

(*a*) Je ris de pitié en voyant donner tant de beaux projets de politique sur l'agriculture et la population ; tandis que les impôts, plus énormes que jamais, achèvent d'enlever au peuple le prix de sa sueur, et que les chagrins sont augmentés par le monopole de ceux qui ont entre leurs mains tout l'argent du royaume. Faut-il encore crier à ces oreilles superbes et endurcies : Liberté entière, absolue du commerce et de la navigation, diminution d'impôts ; voilà les seuls moyens qui pourront nourrir le peuple et empêcher la plus prompte dépopulation dont nous voyons déjà les commencemens. Mais, hélas ! le patriotisme est une vertu de contre-bande. L'homme qui ne vit que pour soi, qui ne pense qu'à soi, qui se tait et détourne les yeux de peur de frémir, voilà le bon citoyen : on loue même sa prudence et sa modération. Pour moi, je ne puis me taire, je dirai ce que j'ai vu : c'est dans la plupart des provinces de la France qu'il faut venir pour voir des peuples au comble de l'infor-

Nous avons commencé par détruire ces grosses compagnies qui absorboient toutes les fortunes particulières, anéantissoient l'audace généreuse d'une nation, et portoient un coup aussi funeste aux mœurs qu'à l'Etat.

Il pouvoit être très-agréable de prendre du chocolat, de savourer des épices, de manger du sucre et des ananas, de boire la crême des Barbades, de vêtir les étoffes brillantes des Indes; mais, en vérité, ces sensations étoient-elles assez voluptueuses pour nous fermer les yeux sur l'assemblage des maux inouis que notre mollesse éveilleroit dans les deux hémisphères? Vous alliez briser les nœuds sacrés du sang et de la nature sur la côte de Guinée. Vous armiez le père contre le fils, et vous prétendiez au nom de chrétiens, au nom

tune. Voici en 1770 le troisième hiver de suite où le pain est cher. Dès l'an passé la moitié des paysans avoit besoin de la charité publique, et cet hiver y mettra le comble, parce que ceux qui ont vécu jusques ici en vendant leurs effets, n'ont plus actuellement rien à vendre. Ce pauvre peuple a une patience qui me fait admirer la force des lois et de l'éducation.

d'hommes. Aveugles et barbares ! vous ne l'avez que trop appris par une fatale expérience. La soif de l'or, exaltée dans tous les cœurs ; l'avidité, faisant disparoître l'aimable modération ; la justice et la vertu, mises au rang des chimères ; l'avarice pâle, inquiète, sillonnant les déserts de l'océan, peuplant de cadavres le vaste fond des mers ; une race entière d'hommes vendus, achetés, traités comme les animaux de la plus vile espèce ; des rois devenus marchands, ensanglantant le globe pour le drapeau d'une frégate ; l'or, enfin, sortant des mines du Pérou comme un fleuve brûlant, coulant en Europe pour dessécher par-tout sur son passage les racines du bonheur, et après avoir tourmenté, épuisé la race humaine, aller s'engloutir pour jamais dans les Indes, où la superstition enfouit d'un côté dans les entrailles de la terre ce que l'avarice en arrache de l'autre avec effort : voilà le tableau fidèle des avantages que le commerce extérieur a produits au monde (*b*).

---

(*b*) L'avarice a pris le nom de commerce, elle

Nos vaisseaux ne font plus le tour du globe pour rapporter de la cochenille et

---

ne parle que de la communication des deux mondes ; mais cette communication est nouvelle. Les portes de l'Amérique ne sont ouvertes que depuis deux siècles et demi : le système moderne n'a vu que cette correspondance qui n'entroit pas dans le plan de la nature, puisqu'elle a séparé les deux hémisphères par des mers immenses. Si la nature eût voulu que des peuples éloignés travaillassent ensemble, elle leur eût donné une langue universelle, afin qu'ils s'entendissent. Il paroît que le vœu de la nature est que chaque société particulière forme un monde séparé. L'idiôme d'un peuple opposé à celui d'un autre, les mœurs, les manières non moins dissemblables, tout démontre que les petites peuplades sont les corps politiques, véritablement organisés par la nature, et que les vastes royaumes achètent leur grandeur par des calamités sans nombre. Des maux affreux affligent ces nations superbes, et la corruption les ronge sous un vêtement magnifique.

Rien de plus grand que les liens de cette chaîne qui va à deux mille lieues chercher des richesses nouvelles : mais qu'il a fallu payer cher ces jouissances ! Une maladie corrodante et jusqu'alors inconnue est venue attaquer l'homme dans le moment où il oublie les chagrins de l'existence. Les Etats n'ont pu se passer les uns des autres : l'industrie

de l'indigo. Savez-vous quelles sont nos mines? quel est notre Pérou? C'est le tra-

---

d'un peuple a été asservie à celle de son voisin : des monarchies qui sembloient devoir jouir d'un grand pouvoir se sont trouvées sans puissance : les rois même, animés du bien public, n'ont pu sortir du cercle des impôts. Le signal d'une taxe a toujours créé chez son voisin une charge, et ainsi réciproquement. L'œil de l'administration n'a pu embrasser qu'avec peine la grande famille. La monarchie qui tire son origine de l'image d'un père qui gouverne sa maison, convenable à une certaine étendue, est devenue gigantesque; elle n'a pris un air de grandeur que pour mieux voiler la misère de la nation : le faste des cours a été le gage de la pauvreté publique : il y avoit autrefois des provinces séparées et point de royaumes, il y a eu des royaumes et plus de provinces, c'est-à-dire, qu'elles ont été desséchées, et que la vie leur a manqué. Ces ulcères politiques et rongeurs se sont cachés derrière les couronnes; l'administration n'a pu étendre ses soins ni porter ses regards sur ces parties éloignées, qui n'ayant plus le droit de se gouverner elles-mêmes, ont attendu l'ame qui leur manquoit.

Les guerres de commerce ont eu pour but d'augmenter un trafic qui ne peut fleurir que pendant la paix. Les négocians, pour quelques vaisseaux interlopes, ont obligé les rois à rougir de sang toutes

vail et l'industrie. Tout ce qui sert à la commodité, à l'aisance, aux intentions

---

les mers. Un coup de canon, tiré dans un monde, porte son explosion dans l'autre. Des guerres locales devinrent universelles, et les provinces modernes eurent quelquefois la physionomie de pirates. A leur exemple, les particuliers se firent la guerre; et l'on ne sait encore si le nom de *flibustier* appartient à une troupe d'assassins ou à un peuple de héros.

La marine marchande commandoit l'existence d'une marine militaire. Ainsi les souverains trouvèrent l'art d'asseoir la guerre sur les deux élémens, de la faire regarder comme un état naturel, et leur puissance fut double. La marine militaire fut jalouse de la marine marchande. On vit naître une nouvelle espèce d'hommes, espèce amphybie, sans parens, sans femmes, sans patrie; superstitieux et blasphémateurs, durs et féroces, courant les mers, mourant du scorbut, ayant les flots pour sépulture.

La machine politique, soumise à un double mouvement, devint plus compliquée; les affaires générales ou extérieures l'emportèrent de beaucoup sur les affaires proprement nationales; et la politique du cabinet fut, pour ainsi dire, hors de l'Etat et jamais dans l'Etat. Cette guerre portée sur l'un et sur l'autre élément, servit de prétexte à l'augmentation des impôts. L'or monta dans la main des potentats de l'Europe, qui firent le monopole de diverses branches de

directes

directes de la nature, est encouragé avec le plus grand soin. Tout ce qui tient au

---

commerce. L'inquisition fiscale éleva sa tête hideuse. Les États portant leur ambition au-dessus de leurs facultés, tentèrent les prêteurs à l'appât d'un intérêt exorbitant : l'attrait du gain l'emporta sur le danger; les prêteurs accrurent la dette nationale, sachant très-bien qu'elle ne seroit jamais acquittée. Le mot *crédit* fut un pivot du gouvernement, et la masse des richesses numéraires, circulant en Europe, rendit pauvre tout-à-coup la nombreuse classe des cultivateurs. L'esprit de calcul s'empara des cours et rétrécit les ames. Le ministre fut un agioteur perpétuel; les républiques qui prêtèrent aux monarchies, se trouvèrent dans leur dépendance, parce que celle-ci pouvoit les ruiner au moindre mécontentement.

Le luxe fut la *divinité* de l'Europe : on lui sacrifia jusqu'à la vertu, pour obtenir ses faveurs : on lui offrit ses capitaux, et l'on frustra sa postérité pour accumuler des jouissances.

Les manufactures absorbèrent les agriculteurs; et le robuste paysan quitta le champ qu'il cultivoit, pour énerver son corps dans un atelier.

On vit dans les cités une foule d'hommes qui, déchargés du soin pénible de pourvoir à leurs besoins, ne songèrent plus qu'à plaire aux femmes dans le cercle étroit de la société. De-là naquit la race de ces

faste, à l'ostentation, à la vanité, à ce desir puéril de posséder exclusivement une chose de pure fantaisie, est sévèrement proscrit. On jette à la mer ces diamans perfides, ces perles dangereuses, et toutes ces pierres bigarrées qui rendent les cœurs durs comme elles. Vous pensiez être très-ingénieux dans les rafinemens de votre mollesse : mais sachez que vous n'avez donné que dans le superflu, dans l'ombre de la grandeur; que vous n'étiez pas même voluptueux. Vos inventions futiles et misérables se bornoient à la jouissance d'un seul jour. Vous n'étiez que des enfans

---

hommes frivoles, dont tout le mérite est dans le jargon, qui jugent tout sans rien sentir.

D'autres joignirent la bassesse de l'ame à la paresse du corps, mendièrent leur subsistance qu'ils auroient pu ne devoir qu'au travail. On vit l'aspect hideux de la nature humaine avilie et dégradée.

Les infernales richesses du. Potose changèrent le systême de l'Europe. La soif de l'or prit la place de la chevalerie; toutes les idées se tournèrent vers l'or; l'ame perdit son énergie; la jeunesse abandonna les exercices; l'éducation devint efféminée; les vertus chevaleresques disparurent.

amoureux d'objets brillantés, incapables de satisfaire à vos vrais besoins, ignorant l'art d'être heureux, vous tourmentant loin du but, et prenant à chaque pas l'image pour la réalité (*c*).

---

(*c*) Les économistes n'ont-ils pas fait adopter leurs illusions au gouvernement? Ils lui ont dit, ils lui ont persuadé de troquer du bled contre de l'or, oubliant que le bled est un cinquième élément, que l'abondance de cette denrée ne peut être qu'avantageuse, que l'intempérie des saisons amenant la disette, il faut des greniers d'abondance. Oui, il en faut pour rendre l'abondance fixe et durable, pour assurer la vie des citoyens, pour empêcher l'enchérissement d'une denrée dont dépend la vie de l'homme. Le nom de ces économistes, qui ont donné aux monopoleurs le signal et les moyens de s'enrichir et d'amener la disette, doit être flétri dans la postérité la plus reculée. Les insensés! ils parloient d'un bled superflu au milieu des récoltes incertaines; et sans avoir seulement calculé s'il y avoit une quantité suffisante de bled, ils éloignoient une denrée nécessaire, comme si le retour pouvoit être aussi prompt que la sortie. Leurs détestables raisonnemens mirent la France à deux doigts de la famine.

Et quel mal quand le peuple appaiseroit sa faim comme il appaise sa soif! Rappelle-t-on l'abondance des grains avec la même facilité qu'on l'éloigne? La

Si nos vaisseaux sortent de nos ports, ils ne promènent point le tonnerre pour saisir,

---

vie du peuple doit-elle être précaire? Est-il permis de l'échanger contre de l'or? L'invigilance sur les années de stérilité, sur ce temps malheureux où la terre se refuse à la production des semences, n'est-elle pas un crime politique? Les manufactures, les travaux publics, les arts et l'industrie ne reposent-ils pas sur le prix des grains? C'est en les faisant consommer sur les lieux mêmes, que la population sera encouragée.

Imitons la fourmi, ayons des magasins, des approvisionnemens, des greniers publics de conservation.

Les économistes, du moins la plupart, me semblent avoir vendu d'une manière plus ou moins indirecte, leur plume au gouvernement. Que ce soit leur faute ou non, ils ont excité en 1770 une commotion funeste et dangereuse : il ne falloit plus qu'une circonstance des élémens pour créer la famine sur un sol fertile, au milieu de quarante millions de bras; et tel étoit le résultat de leurs brochures. Ce qui étoit démontré sur leurs papiers, devoit l'être, selon eux, pour tous les cultivateurs et les consommateurs; mais ceux-ci ne pouvoient attendre la vérification de l'expérience, et c'étoit seulement une expérience que tentoient MM. les économistes.

Comme il s'agissoit de pain et de vingt millions de bouches mangeant trois fois par jour, cette expérience n'étoit pas indifférente comme celle des *ballons aéros-*

sur la vaste étendue des eaux, une proie fugitive et qui forme à peine un point perceptible à la vue. L'écho des mers ne porte point au ciel les cris lamentables des fu-

---

*tatiques*. Elle devoit gonfler de nourriture ou affamer le peuple. Hélas! le pauvre peuple n'a connu ce beau système de quelques écrivains enthousiastes et avides de quelque argent, que par la famine. S'il pouvoit connoître leurs noms, il les maudiroit de bon cœur et à juste titre.

Les économistes dont on a payé les pamflets, diront : c'est que d'autres que nous ont entrepris de faire pour leur compte le commerce des bleds, et comme ils pouvoient le vendre et l'acheter à un prix à peu près arbitraire, ils rejetoient les erreurs et les non-valeurs sur le peuple, forçant (chose incroyable sous le règne économique!) l'achat des bleds pourris et des mauvaises farines : mais les économistes auroient dû calculer et prévoir cet énorme inconvénient. Ils ont donc occasionné une fermentation dangereuse, parce qu'ils n'ont pas vu la question sous toutes ses faces; et, d'après leur spéculation bornée, peu s'en est fallu que le royaume de France ne fût une grande ferme où tous les citoyens pouvoient être regardés comme des domestiques à gage, qui ne travailloient que pour le profit de leur maître. Ce n'étoit pas là les intentions des économistes, je le sais; mais l'erreur en matière politique équivaut à l'ignorance.

rieux insensés qui se disputent la vie et le passage sur des plaines immenses et désertes. Nous visitons les nations éloignées : mais au lieu des productions de leurs terres, nous saisissons des découvertes plus utiles, dans leur législation, dans leur vie physique, dans leurs mœurs. Nos vaisseaux servent à lier nos connoissances astronomiques. Plus de trois cents observatoires dressés sur notre globe, vont saisir le moindre changement qui arrive dans les cieux. La terre est la guérite où la sentinelle du firmament veille, et ne s'endort jamais. L'astronomie est devenue une science importante et utile, parce qu'elle publie d'une voix magnifique la gloire du Créateur et la dignité de l'être pensant échappé de ses mains... Mais puisque nous parlons de commerce, n'oublions pas le plus singulier qui se soit jamais fait. Vous devez être fort riche, me dit-on, car dans votre jeunesse vous avez dû sûrement placer votre argent à rente viagère, et sur-tout en tontine, comme faisoit la moitié de Paris. C'étoit une chose bien ingénieusement imaginée que cette espèce de loterie, où

l'on jouoit à la vie et à la mort, et ces accroissemens qui descendoient sur les têtes chauves? Vous devez avoir de bonnes rentes. On renonçoit à père, mère, frères, sœurs, cousins, amis, pour doubler son revenu. On faisoit le roi son héritier, et l'on s'endormoit ensuite dans une oisiveté profonde, en ne vivant que pour soi. — Ah! de quoi me parlez-vous? Ces tristes édits qui achevèrent de nous corrompre, et qui tranchèrent des nœuds jusqu'alors respectés; ce rafinement barbare qui consacra publiquement l'égoïsme, qui isola les citoyens, qui fit de chacun d'eux un être mort et solitaire, n'a fait que m'arracher des larmes sur le sort futur de l'Etat. Je voyois les fortunes particulières fondre, se dissoudre (*d*), et la masse de l'opulence

---

(*d*) Comment un gouvernement sage peut-il faire sortir d'une urne fatale cinq nombres qui dépouillent les citoyens de leur numéraire? Quel est ce monopole qui, sous le nom de loterie, désole les Etats? Autrefois ce remède dangereux n'étoit employé que pour les maux extraordinaires; aujourd'hui, on enlève périodiquement la subsistance des pauvres. On dit pour

excessive s'enfler de leur débris. Mais je souffrois encore plus du coup fatal porté aux mœurs. Plus de liens entre les cœurs qui devoient s'aimer. On avoit armé l'intérêt d'un glaive plus tranchant, l'intérêt déjà si redoutable par lui-même ! L'autorité souveraine avoit soumis les barrières qu'il n'auroit jamais osé renverser par lui-même. — Bon vieillard, reprit mon guide, vous avez bien fait de dormir, car vous eussiez vu les rentiers de l'État

---

raison que le peuple aime le jeu, et voilà pourquoi il faudroit l'empêcher de jouer. Ce n'est pas d'une boîte que l'aisance doit sortir, c'est du travail. Les peuples seront ruinés quand on leur en fournira les moyens. Quelle indécence aux administrations de jouer un jeu où la fortune est de leur côté! Quelle ressource pour une monarchie qu'un impôt semblable! Est-ce au vice à faire entrer l'argent dans le trésor royal? N'est-ce pas un mauvais gouvernement que de frayer le chemin au désordre public? On connoît mal l'État lorsqu'on ne veut voir que la ville. Vous pouvez calculer la misère d'une nation par le luxe de la capitale. Plus elle a de faste et plus elle est pauvre. Quoi de plus honteux d'ouvrir la porte aux vices, et de faire jouer les citoyens les uns contre les autres.

punis de leur mutuelle imprudence. Depuis, la politique, plus éclairée, n'a point fait de pareilles bévues ; elle unit, enrichit les citoyens, au lieu de les ruiner.

---

## CHAPITRE XLIII.

### *L'Avant-Soupé.*

Le soleil baissoit : mon guide me sollicita d'entrer dans la maison d'un de ses amis où il devoit souper. Je ne me fis par prier. Je n'avois pas encore vu l'intérieur des maisons, et selon moi, c'est ce qu'il y a de plus intéressant dans une ville. Lorsque je lis l'histoire, je saute bien des pages, mais je cherche toujours très-curieusement les détails de la vie domestique : quand je les tiens une fois, je n'ai pas besoin de savoir le reste ; je le devine.

D'abord, je ne trouvois plus de ces petits appartemens qui semblent des loges de fous, dont les murailles ont à peine six pouces d'épaisseur, et où on est gelé l'hiver et brûlé l'été. C'étoient de grandes salles vastes, sonores, où l'on pouvoit se promener ; et les toîts, munis d'une bonne charpente, défioient les traits piquans de la froidure et les rayons du soleil : les maisons, enfin, ne vieillissoient plus avec ceux qui les avoient fait bâtir.

J'entrai dans le salon, et je distinguai à l'instant le maître du logis. Il vint à moi sans grimace et sans fadeur (*a*). Sa femme, ses enfans avoient en sa présence une contenance libre, mais respectueuse; et le *monsieur*, ou le fils de la maison, ne commença point par persiffler son père pour me donner un échantillon de son esprit (*b*): sa mère et même sa grand'mère n'auroient

---

(*a*) Que notre politesse est fausse et minutieuse! Que celle dont se parent les grands est odieuse et insultante! C'est un masque plus hideux que le visage le plus difforme. Toutes ces révérences, ces affectations, ces gestes outrés sont insupportables à l'homme vrai. La brillante fausseté de nos manières est plus détestable que la grossièreté des hommes les plus rustiques n'est rebutante.

(*b*) Montesquieu l'a dit: rien ne soulage plus les magistrats que l'autorité paternelle, presque méprisée de nos jours; rien ne dégarnit plus les tribunaux, rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un Etat, où les mœurs font toujours plus de citoyens que les lois. C'est de toutes les puissances, celle dont on abuse le moins, c'est la plus sacrée de toutes les magistratures.

Comment s'est il fait qu'un fils aujourd'hui persifle son père, et devant le beau monde!

point applaudi à de telles gentillesses (*c*). Ses sœurs n'étoient point maniérées ni muettes ; elles saluèrent avec grâce, et se remirent à leurs occupations, l'oreille au guet ; elles ne regardoient point en dessous les moindres gestes que je faisois : mon grand âge et ma voix cassée ne les firent pas même sourire. On ne me fit point de ces vaines simagrées, qui sont le contraire de la vraie politesse.

L'appartement de compagnie ne brilloit pas de vingt colifichets fragiles (*d*) ou de mauvais goût : point de vernis, point de porcelaines, point de magots, point de tristes dorures. En récompense, une tapisserie riante et amie de l'œil, une propreté singulière, quelques estampes achevées, composoient un salon dont le ton de couleur étoit très-gai.

---

(*c*) Il est un libertinage d'esprit plus dangereux que celui des sens : c'est aujourd'hui le principal vice qui infecte la jeunesse de la capitale.

(*d*) Quel misérable luxe que celui des porcelaines ! Un chat, d'un coup de patte, peut faire un dégât pire que le ravage de vingt arpens de terre.

On lia la conversation, mais personne ne fit assauts d'idées (*e*). Le maudit esprit,

(*e*) La conversation anime le choc des idées, leur donne un jeu nouveau, développe les trésors de l'entendement, et c'est un des plus grands plaisirs de la vie : c'est aussi celui que je goûte le plus vivement. Mais dans le monde, j'ai remarqué que la conversation, au lieu de fortifier l'ame, de la nourrir, de l'élever, l'affoiblit, l'énerve. On a tout mis en problême. L'esprit, dont on abuse, détruit presque l'évidence des choses. On rencontre des panégyristes des plus énormes abus. On justifie tout. On épouse, à son insçu, mille idées puériles et étrangères. On dénature son ame par le frottement des opinions diverses. Il y a, je ne sais quel poison qui s'insinue, qui monte à la tête, qui offusque vos idées primitives, qui sont ordinairement les plus saines. L'avare, l'ambitieux, le libertin, ont une logique si ingénieuse, que vous les haïssez quelquefois moins après les avoir entendus : chacun prouve, pour ainsi dire, qu'il n'a pas tort. Il faut vîte se renfermer dans la solitude pour reprendre une haine vigoureuse contre le vice. Le monde vous familiarise avec des défauts qu'il préconise ; il vous glisse son esprit illusoire. En fréquentant trop les hommes, on devient moins homme ; on reçoit d'eux un jour faux qui égare. C'est en fermant sa porte qu'on se retrouve, qu'on aperçoit le jour pur de la vérité, qui ne luit point parmi la foule et la multitude.

ce fléau de mon siècle, ne donnoit pas des couleurs mensongères à ce qui étoit si simple de sa nature. L'un ne prit pas justement le contrepied de ce que soutenoit l'autre, le tout pour briller et satisfaire un amour-propre babillard (*f*). Ceux qui parloient avoient des principes, et dans le même quart-d'heure ne se démentoient pas vingt fois. L'esprit de cette assemblée ne voltigeoit pas comme l'oiseau sur la branche ; et sans être diffus et pesant, il ne passoit pas, sans aucune transition et sur le même ton, des couches d'une princesse à l'histoire d'un noyé.

Les jeunes gens n'affectoient point des manières enfantines, un langage traînant ou étourdi, un air froidement supérieur. Ils ne se jetoient point sur des siéges, renversés, la tête haute et le regard insolent ou ironique (*g*). Je n'entendis aucun pro-

---

(*f*) Les arrêts de la paresse sont aussi injustes que ceux de la vanité.

(*g*) Un joli homme en France doit être mince, fluet, et n'avoir pas douze onces de chair sur les os ; il doit avoir aussi une poitrine foible, une santé

pos licencieux ; on ne déclamoit pas tristement, longuement, pesamment, contre ces vérités consolantes qui sont l'appui et le charme des ames sensibles (*h*). Les femmes n'avoient plus ce ton tour-à-tour impératif et langoureux. Décentes, réservées, modestes, occupées d'un travail léger et commode, l'oisiveté n'étoit pas en recommandation parmi elles : elles ne coupoient pas la journée par la moitié pour ne rien faire le soir. Je fus extrêmement satisfait d'elles, car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes : cet insipide amusement, inventé pour occuper un monarque imbécille, et constamment cher à la troupe nombreuse des sots qui, avec son secours, cachent leur profonde insuffisance, avoit disparu de chez un peuple qui savoit trop embellir les instans de la vie pour tuer le temps d'une manière aussi

---

équivoque. Un homme fort et bien nourri paroît hideux. Il n'appartient qu'aux suisses et aux cochers d'avoir une haute stature et une radieuse santé.

(*h*) Le pyrronisme suppose quelquefois plus de préjugés qu'un penchant naturel à recevoir les apparences de la vérité.

triste, aussi fastidieuse. Je ne vis point de ces tables vertes qui sont une arêne où l'on s'égorge impitoyablement. L'avarice ne venoit pas fatiguer ces honnêtes citoyens jusques dans les momens consacrés au loisir. Ils ne se faisoient pas un tourment de ce qui ne doit être qu'un simple délassement (*i*). S'ils jouoient, c'étoit aux dames, aux échecs, à ces jeux antiques et profonds, qui offrent à la pensée une foule de combinaisons infinies et variées : ils avoient encore d'autres jeux qu'on pouvoit appeler des récréations mathématiques, avec lesquelles les enfans mêmes étoient familiarisés.

---

(*i*) Je redoute l'approche de l'hiver, non à cause de l'âpreté de la saison, mais parce qu'il ramène la triste fureur du jeu. Cette saison est la plus fatale aux mœurs, et la plus insupportable au philosophe. C'est alors que naissent ces bruyantes et insipides assemblées où toutes les passions futiles exercent leur ridicule empire. Le goût de la frivolité dicte les arrêts de la mode. Tous les hommes, métamorphosés en esclaves efféminés, sont subordonnés aux caprices des femmes, sans avoir pour elles ni passion ni estime.

Je m'aperçus que chacun suivoit son goût, sans que personne y prêtât trop d'attention. Point de ces espions femelles, qui se vengent par l'épiloguerie de la mauvaise humeur qui les ronge, et qu'elles doivent tant à leur laideur qu'à leur propre sottise. L'un conversoit, celui-ci déployoit des estampes, examinoit des tableaux, tel autre lisoit dans un coin. On ne formoit point un cercle pour se communiquer un bâillement qui passoit à la ronde. Dans la salle voisine on entendoit un concert. C'étoient des flûtes douces mariées au son de la voix. L'aigre clavecin, le monotone violon le cédoit à l'organe enchanteur d'une belle femme. Quel instrument a plus de pouvoir sur les cœurs! Cependant l'*harmonica* perfectionnée sembloit le lui disputer. Elle donnoit les sons les plus pleins, les plus purs, les plus mélodieux qui puissent flatter l'oreille. C'étoit une musique ravissante et céleste, qui ne ressembloit en rien au charivari de nos opéras, où l'homme de goût, où l'homme sensible cherche la consonnance de l'unité, et ne la rencontre jamais.

J'étois enchanté. On ne demeuroit pas continuellement assis, cloués en la même posture dans des fauteuils, et toujours obligés de soutenir une conversation éternelle sur des riens pour lesquels on se livroit de graves disputes (*k*). Les personnages les plus physiques qui soient au monde, les femmes ne métaphysiquoient pas à tout propos; et si elles parloient de vers, de tragédies, d'auteurs, c'étoit en avouant que les arts qui tiennent au génie (quel que soit leur esprit) sont fort au-dessus d'elles (*l*).

On me pria de passer dans un salon voisin pour y souper. Tout étonné je regardai à la pendule : il n'étoit que sept heures. « Venez, me dit le maître de la maison en me prenant par la main, nous ne passons pas la nuit à la lueur échauffante des bou-

---

(*k*) Dans les conversations ordinaires on éprouve deux sortes d'accidens également fâcheux ; n'avoir rien à dire et être forcé de parler, ou avoir quelque chose à dire quand la conversation est finie.

(*l*) Les femmes ne pensent jamais fortement que d'après les leçons d'un amant favorisé : et que d'hommes qui sont femmes !

gies. Nous trouvons le soleil si beau, que chacun de nous se fait un plaisir de le voir dardant ses premiers feux sur l'horizon. Nous ne nous couchons pas l'estomac chargé, afin d'avoir un sommeil laborieux, coupé de rêves bizarres. Nous veillons sur notre santé, parce que la gaieté de l'ame en dépend (*m*). Pour se lever matin, il faut se coucher de bonne heure; et de plus, nous aimons les songes légers et gracieux (*n*) ».

---

( *m* ) La santé est au bonheur ce que la rosée est aux fruits de la terre.

( *n* ) Heureux celui qui sait goûter le sentiment de la santé, cette paisible assiette du corps, cet équilibre, ce mêlange parfait des humeurs, cette heureuse disposition des organes qui entretient leur force et leur souplesse. Cette santé entière, complète, est une grande volupté. Elle n'est pas sensuelle, d'accord; mais comme elle surpasse seule toutes les autres voluptés! Elle donne à l'ame ce contentement, ce calme intime et délectable qui fait chérir l'existence, admirer le spectacle de la nature, et rendre grâces à l'auteur de la vie. N'être point malade, cela seul est un doux plaisir! J'appellerois volontiers philosophe, celui qui, connoissant les dangers des

Il se fit un moment de silence. Le père de famille bénit les mets qui couvroient la table. Cette coutume auguste et sainte s'étoit renouvelée, et je la crois importante, parce qu'elle rappelle sans cesse la reconnoissance que nous devons au Dieu qui fait croître les légumes. Je songeois plus à examiner la table qu'à manger. Je ne parlerai point de l'éclat et de la propreté. Les domestiques étoient au bout de la table et mangeoient avec leurs maîtres : ils les en aimoient davantage ; ils recevoient en leur société des leçons d'honnêteté qui fructifioient dans leur cœur ; ils s'instruisoient des bonnes choses qu'on y disoit : aussi n'étoient-ils pas insolens et grossiers, parce qu'ils n'étoient plus avilis. La liberté, la gaieté, une familiarité décente dilatoit les ames et embellissoit le front de chaque convive. Chacun se servoit et avoit sa portion vis-à-vis de soi. On ne gênoit point son compagnon ; on ne con-

---

excès et les avantages de la modération, sauroit réfréner ses appétits et jouir sans douleur : ô quel secret !

voitoit point inutilement un plat éloigné. Celui-là eût passé pour gourmand qui auroit été au-delà de sa portion : elle étoit suffisante. Plusieurs personnes mangent extrêmement, plutôt par pure habitude que par un besoin réel (*o*). On avoit su

(*o*) L'anatomie démontre que les organes de nos plaisirs sont tous parsemés de petites éminences pyramidales ; moins elles sont émoussées par l'usage fréquent des sensations, plus elles sont sensibles, élastiques, promptes à se réparer. La nature, mère attentive et tendre, les a construites de façon qu'elles conservent encore leur ressort dans un âge avancé, lorsqu'on n'a pas détruit cette finesse requise, ce doux velouté qui les accompagne. Il ne tiendroit donc qu'à l'homme de se ménager des plaisirs pour tous les âges. Mais que fait l'intempérant? Il dénature cette organisation précieuse; il flétrit ce tact délicieux, il le rend obtus et dur : d'être presque céleste et dévoué à des voluptés qui n'appartiennent qu'à lui, il se rabaisse au rang d'automate douloureux. Eh ! quel animal, en fait de jouissances, a été plus favorisé que l'homme? Quel autre que lui admire le firmament et tout grand spectacle, distingue le coloris et la forme agréable des corps, sent les fleurs, respire les parfums, connoit les différentes inflexions de la voix, s'émeut au son de la musique, est profondément touché des moindres nuances de

prévenir ce défaut sans recourir à une loi somptuaire.

Tous les mets dont je goûtois n'avoient presque point d'assaisonnement, et je n'en fus pas fâché; je leur reconnus une saveur, un sel qui étoit celui que leur donna la nature, et qui me parut délicieux. Je ne trouvai point de ces alimens rafinés qui ont passé par les mains de plusieurs teinturiers; de ces ragoûts, de ces jus, de ces coulis, de çes sucs échauffans qui, raréfiés dans de petits plats fort coûteux, hâtoient la destruction de l'espèce animale, en même temps qu'ils brûloient les entrailles humaines. Ce peuple n'étoit pas un peuple carnassier, qui se ruinoit pour la table et dévoroit plus que la magnificence de la nature ne pouvoit produire avec toutes ses facultés génératives. Si tout luxe étoit

---

la poésie, de l'éloquence, de la peinture, suit les calculs de l'algébre et s'enfonce délicieusement dans les profondeurs de la géométrie, etc? Celui qui a dit que l'homme est un abrégé de l'univers, a dit une grande et belle chose. L'homme paroit lié à tout ce qui existe.

odieux, celui de la table paroissoit un crime révoltant : car si un riche abusant de son opulence (*p*) gaspille les biens nourriciers de la terre, il faut nécessairement que le pauvre les achète chèrement, et de plus, se retranche un repas.

Les légumes, les fruits étoient tous de la saison, et l'on avoit perdu le secret de faire croître dans le cœur de l'hiver des cerises détestables. On n'étoit point jaloux des primeurs, on laissoit faire la nature : le palais en étoit plus flatté et l'estomac s'en trouvoit mieux. On servit au dessert des fruits excellens ; et l'on but d'un vin vieux : mais point de ces liqueurs colorées, distillées à l'esprit-de-vin et si à la mode dans mon siècle. Elles étoient aussi sévérement défendues que l'arsenic. On avoit découvert qu'il n'y avoit point de sensualité à se procurer une mort lente et cruelle.

Le maître de la maison me dit en souriant : « avouez que voilà un dessert bien

---

(*p*) Le mal-honnête homme est à coup sûr celui qu'on qualifie d'honnête homme dans le grand monde.

mesquin. Vous ne voyez ni arbres, ni châteaux, ni moulins à vent, ni figures en sucre (*q*). Cette extravagance prodigue, qui ne produisoit même aucune sorte de volupté, étoit jadis celle de grands enfans tombés en démence. Vos magistrats, qui devoient donner du moins l'exemple de la frugalité et ne point autoriser par leur consentement un luxe insolent et petit; vos magistrats, dit-on, à la rentrée de chaque parlement, s'extasioient en pères du peuple à voir sur une table des marmousets de sucre : et jugez de l'émulation des autres états à l'emporter encore sur des gens de robe ». — Vous n'y êtes pas, lui répondis-je, admirez notre savante industrie; on a exécuté de mon temps,

---

(*q*) O France! ô ma patrie! veux-tu connoître quelle est aujourd'hui ta véritable gloire, l'avantage réel que tu as sur les autres nations? Ecoute : tu excelles dans ton industrie pour les modes; elles sont adoptées aux extrémités du nord, dans toutes les cours d'Allemagne, dans l'intérieur même du sérail, enfin dans les quatre parties du monde : tes cuisiniers, tes confiseurs sont les premiers de l'univers; et tes danseurs donnent le ton à toute l'Europe.

sur une table large de dix pieds, un opéra avec toutes ses machines, décorations, acteurs, danseurs, orchestre; tout étoit de sucre, et les changemens se sont exécutés comme sur le théâtre du palais royal. Pendant ce temps tout un peuple assiégeoit la porte, pour avoir le rare bonheur de jeter un rapide coup-d'œil sur ce superbe dessert dont il payoit assurément tous les frais. Le peuple admiroit la magnificence des princes, et se croyoit très petit devant eux.... Chacun se prit à rire. On se leva de table avec gaieté : on rendit graces à Dieu, et personne n'eut de vapeurs ni d'indigestion.

---

## CHAPITRE XLIV.

### *Signaux.*

L'ART des signaux remplaçoit chez ce peuple les postes, et épargnoit bien des écritures; il étoit d'une très-grande utilité dans les affaires de province à province, et de souverain à souverain.

On dit qu'Alexandre avec une trompette parlante se faisoit entendre de toute son armée à-la-fois, et en étoit compris; c'étoit là un beau porte-voix!

Ce peuple ingénieux avoit renouvelé un pareil instrument, et même en avoit imaginé un plus parfait encore, lequel portoit le son à une distance prodigieuse. C'étoit le bruit du canon qu'on avoit assujetti à une orgue volumineuse qui alloit frapper un écho lointain; et comme la progression du son a un rapport avec la progression de la lumière, rien n'empêchoit qu'on ne se parlât d'une ville à l'autre.

Quand l'homme a frappé un coup audacieux dans un genre, il est naturel à l'es-

prit humain de reculer les limites de la possibilité : la machine aérostatique étoit faite pour que le génie inventif se déployât en tout sens.

Le progrès de la navigation étoit dû au même génie simplificateur. La perfection de l'architecture navale avoit banni ces grosses masses flottantes (*a*), pour y substituer des vaisseaux plus légers. Le bois de construction étoit le cèdre et le cyprès des anciens. Les navigateurs de la Phénicie, avec leurs vaisseaux de cèdre, avoient fait plusieurs fois le tour du monde connu (*b*). Ce peuple, par la savante distribution de la mâture, avoit su tirer le plus grand parti

---

(*a*) Un artiste, en lisant la bible, avoit imaginé, que pour faire un navire indestructible, il falloit prendre pour modèle l'*arche de Noé*; on exécuta pieusement ce dessein, et le bâtiment fit naufrage à la première sortie et sans miracle.

(*b*) Les Phéniciens avoient établi des colonies à l'entrée de l'océan atlantique et au fond de la mer des Indes. Ils firent le tour de l'Afrique et doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, qui fut ensuite oublié pendant deux mille ans. Ils firent tous ces prodiges sans notre boussole.

du vent ; et l'on avoit écarté ces systêmes exclusifs qui circonscrivent la théorie des vaisseaux.

Les voyages de *Cook* (*c*) au pôle austral avoient fixé la figure du globe ; et l'on avoit bientôt touché à la découverte du secret des longitudes.

L'appareil formidable des vaisseaux de guerre à cent vingt pièces de canon, le faste des Bucentaures avoit disparu. Cette mâture gigantesque, qui n'étoit point en proportion avec le corps de nos vaisseaux, avoit fait place à des principes mathéma-

---

(*c*) L'infortuné Cook, dont les travaux ont aggrandi les limites de la terre, dans un combat obscur périt de la main d'un sauvage qui le poignarde par-derrière. Il reste exhumé, et sa chair a été dévorée. Quelle triste destinée pour ce hardi navigateur, qui fit trois fois le tour du globe, qui passa les deux cercles polaires, et qui a trouvé que la croyance d'un continent austral et d'un passage praticable par le nord à la mer du sud devoit être regardé comme une chimère !

C'est M. Turgot qui a proposé le premier d'excepter le capitaine Cook des hostilités ; et cette proposition a retenti dans toute l'Europe.

tiques dont il étoit résulté l'examen raisonné du mouvement des vaisseaux et de leur sillage. Au lieu de cette forêt d'arbres dont on les couronnoit, c'étoit un mobile nouveau qui les faisoit cingler, parce qu'on avoit sû estimer avec précision l'action du vent sur les voiles.

Ainsi, en étudiant la construction des trirèmes des anciens, de ces trirèmes qu'on faisoit passer par-dessus les isthmes, et l'heureuse combinaison de la force des voiles avec celles des rames étant retrouvée, on maîtrisoit toujours la mer, soit dans les calmes, soit dans les tempêtes; car il est des calmes perfides pendant lesquels un vaisseau, embrasé par le soleil, se décompose; mais s'il peut voguer également par les rames et par les voiles, il n'y a plus de danger; on sauve le navire et l'équipage.

Ajoutez que dans les navigations périlleuses, au travers des mers inconnues, si des courans portent un vaisseau contre des pointes de rocher qui menacent de l'entr'ouvrir, le travail de la part des rameurs le dégage incontinent, et il échappe avec

la légèreté d'une trirème du Péloponnèse.

A l'exemple des Phéniciens, ces navigateurs étoient maîtres du vent par leurs voiles, et de la mer par leurs rames; ils avoient varié les formes de leurs navires selon leur destination : enfin la marine de ce peuple étoit infiniment supérieure à la nôtre; car nous avions trop méprisé les anciens, faute d'avoir su étudier leur architecture navale.

Le navire de course étoit le vaisseau par excellence; le génie des artistes sembloit s'être déployé à augmenter sa légèreté; ces bâtimens, grace à leurs carênes plates, se transportoient avec des rouleaux par-dessus des isthmes. Par ce moyen, des pilotes adroits passoient des régions voisines du pôle à la zône torride.

Combien de fois nos chefs d'escadre n'ont-ils pas regretté de n'avoir pas à leurs ordres un genre de vaisseaux si légers, qu'ils passassent devant une flotte ennemie, sans qu'elle pût les atteindre; mais nos constructeurs n'avoient point lu les anciens, et attachés à la routine (mère féconde des erreurs), ils avoient rejeté ces innova-

tions heureuses qui donnent à l'art tout son développement ( *d* ).

---

( *d* ) Tout ce qui rapproche les nations, doit tourner au profit du genre humain. La navigation ne fait connoître que les peuples riverains; le manque de grandes routes dans plusieurs contrées du globe empêche la communication nécessaire. Voici que l'homme s'est ouvert une route à travers un élément impraticable jusqu'à nos jours. Un navire ailé nous portera dans les airs. Bientôt les nations ne seront pas plus séparées par les déserts et par les montagnes, qu'elles ne le sont, depuis l'expédition des Argonautes, par les fleuves et par les mers.

---

## CHAPITRE XLV.

### *Christianisme.*

L'ESPRIT du christianisme ordonne, je crois, de regarder comme frères tous les hommes, sous quelques gouvernemens qu'ils vivent, et quelque culte qu'ils professent.

Les chrétiens de toutes les communions avoient quitté les bannières de Pierre, de Luther et de Calvin, pour se réunir sous l'étendard *de Christ*; ils n'avoient plus désormais qu'un symbole, qu'un culte et qu'une église. Un digne chef de l'église romaine avoit opéré le rapprochement désiré de toutes les sectes chrétiennes. Eh ! quel spectacle que celui de toutes les nations, adressant dans la même langue les mêmes hymnes à l'Être suprême (*a*) !

---

(*a*) L'esprit humain demande à être guéri insensiblement de ses erreurs; mais c'est l'opinion qui doit combattre l'opinion.

Quelles sont les idées qu'il faut sur-tout ménager et qui demandent un génie circonspect? ce sont les

CHAPITRE

# CHAPITRE XLVI.

## *Théocratie.*

Tous les gouvernemens religieux avoient disparu de dessus la terre, comme les gou-

---

idées religieuses. Il n'y a rien de plus précieux à l'homme que sa religion; il regarde le droit de la professer comme le premier de tous. Sa croyance qui lui est chère est un bien qui lui appartient. Il est quelquefois plus cruel de le troubler dans cette propriété, que de lui ravir son propre héritage. On l'a vu immoler ses propriétés les plus nécessaires pour le maintien de sa religion.

Il faut donc respecter la religion de chaque homme, dès qu'elle n'est ni turbulente, ni persécutrice. On peut la placer au rang des autres biens; ainsi le ridicule que l'on veut répandre sur des rits et des cérémonies, auxquels un grand nombre d'hommes se complaît, est une injure faite à leurs personnes, et les proclamateurs de la liberté doivent regarder comme un attentat tout ce qui gêne la liberté humaine.

La religion s'épurera d'elle-même par le progrès de la philosophie, et l'on voit en effet la superstition s'éloigner de jour en jour. Si l'on vouloit frapper celle-ci d'une manière trop violente, on risque-

vernemens despotiques ; et là-dessus, un vieillard m'entretint en ces termes :

---

roit de blesser du même trait la morale qui la tient étroitement embrassée. Il faut attendre qu'elle se sépare, et c'est ici qu'il faut trembler ; car en voulant guérir, on peut tuer ; et qui ne sera pas circonspect, lorsqu'il s'agit d'ôter à l'homme la portion la plus précieuse de son existence ?

L'homme s'attache avec fureur, en fait de religion, à ce qu'on lui interdit ; la persécution fait les martyrs, les martyrs engendrent les sectes, et voilà l'imagination des hommes exaltée pour des siècles.

La guerre civile s'embrase plus pour des opinions chimériques, que pour repousser le joug des impôts. Elle défend mieux les droits de la superstition que les droits de l'homme. La superstition lui paroît plus chère que tout le reste ; mais l'impératrice de Russie a dit un mot admirable : *Il n'y a plus de secte dans un Etat, dès que l'œil du souverain cesse de l'apercevoir.*

Voilà ce que ne savoit pas la partie qui gouvernoit, lors de la révocation de l'édit de Nantes. On avoit oublié tous les principes de la raison et de l'expérience; on ne devroit pas même se vanter d'avoir de la piété. La religion se félicitoit d'un triomphe imaginaire, et le royaume étoit ruiné. Les maux qui ont suivi ce fatal édit, sont incalculables.

L'homme d'Etat sait aujourd'hui que la vraie piété,

Le théocrate domine l'homme entier ; il veut soumettre tous ses sujets à ses opinions ; il croit avoir une sagesse et une vertu particulière.

Les sentimens religieux une fois établis au milieu d'un peuple, ont une force supérieure à celle de tous les autres sentimens publics. Les peuples féroces, abrutis et asservis, sont ordinairement les plus fanatiques.

Le despotisme religieux s'est établi chez les Tartares, les Péruviens et les Japonais. Cela se fit dans le temps où ces peuples étoient le plus soumis au joug de l'ignorance. Plusieurs princes ont voulu réunir l'empire et le sacerdoce dans la même personne. Le diadême uni à la thiare, donne

---

tendre et compatissante, ne renonce point à son touchant caractère, pour se repaître des cris du désespoir ou des plaintes d'une conscience que l'on violente. Elle respecte trop la religion pour l'entourer de bourreaux, pour imprimer à un culte fondé sur la persuasion, les horribles profanations de la force et de la fureur. La religion perd de son empreinte sacrée, dès qu'elle adopte les passions turbulentes et vexatoires.

au souverain la puissance la plus étendue.

De là l'intolérance universelle. Voyez le zèle des Arabes, échauffé par celui de Mahomet. Rien de plus terrible que la réunion des deux puissances dans la même personne. C'est pourquoi on voit tant d'exemples de fureurs et d'atrocités dans l'histoire de ces despotes spirituels.

Le culte des Lamas est fondé sur l'ignorance des Tartares. Quand on a pu persuader à un peuple de croire un homme immortel, le souverain s'élève jusqu'au grade de divinité vivante. Le prêtre irrité et le despote orgueilleux se confondent dans la même personne. Comme les hérétiques sont toujours traités alors sur le pied de rebelles, ils se battent en désespérés.

Le gouvernement ecclésiastique avoit pris pour modèle la forme de l'empire Romain; les idées religieuses ont l'apparence la plus imposante; un édifice religieux ne s'écroule que par sa grandeur énorme.

La monarchie religieuse est la plus dangereuse de toutes, mais elle est ordinairement troublée. Les hommes passent d'une

obéissance aveugle à une désobéissance semblable.

Tous les siècles et tous les peuples ne sont pas également susceptibles du gouvernement religieux. L'ordre des Jésuites ayant voulu copier la conduite des Papes, donna à leur général un office qui ressembloit assez à celui des préfets du prétoire dans le bas empire.

La police religieuse que cet ordre a établie dans le Paraguai, n'est qu'un échantillon de ce que *la Société* avoit dessein d'introduire par-tout. L'entreprise n'ayant pas réussi en Europe et à la Chine, elle eut seulement du succès en Amérique ; ainsi les Jésuites voulurent joindre l'autorité temporelle à la spirituelle. La multitude et la variété de leurs voies détournées, firent souvent qu'ils s'égarèrent dans le labyrinthe de leur politique, et l'on coupa le fil de leurs intrigues avant qu'ils pussent les conduire à leur fin.

Point de despotisme plus outré que le despotisme religieux ; l'intolérance gâte la législation. Écoutez le despote religieux ; dès qu'on s'éloigne de ses opinions, on

commet à son sens un acte d'impiété et de sacrilège. On est rebelle dès qu'on n'est plus croyant.

Le grand ressort du gouvernement religieux est d'éloigner tout homme qui pense, de flétrir et de rendre suspect tout ce qui respire l'esprit de recherche. C'est donc l'union la plus terrible que celle du pouvoir ecclésiastique et du pouvoir militaire ; il ne reste parmi nous aucune trace de cet empire, le plus absolu dont un mortel puisse être revêtu : l'histoire de Philippe II, toujours présente à notre esprit, sera notre sauve-garde perpétuelle (*a*).

---

(*a*) Voyez la pièce intitulée : *Portrait de Philippe second*, 1785.

## CHAPITRE XLVII.

### *Science des Langues.*

Qu'avez-vous fait, dis-je à mon voisin, de l'hebreu, du syriaque, du grec, du chaldéen ? — Nous ne perdons pas notre temps, reprit-il, à l'étude de ces langues mortes, et qui n'ont rien de commun avec nos usages.

La science des langues étend très-peu le cercle des connoissances humaines. On consomme la plus grande partie de sa vie à surcharger la tête de mots, sans augmenter, que de très-peu, le nombre de ses idées. Ne-vaut-il pas mieux avoir sept pensées à une seule langue, qu'une seule pensée en sept langues ?

L'acquisition des langues absorbe le temps, et use la faculté de penser. Souvenez-vous de vos érudits ! ils savoient le latin, le grec et l'hébreu, et ils ne raisonnoient pas !

On a désiré long-temps que le monde savant s'en tînt à une seule langue pour la

communication et le progrès des connoissances humaines ; mais cela étoit vraiment impossible, vu la rivalité des nations. L'orgueil de chaque peuple, fondé sur une égalité de droits, auroit voulu donner la préférence à son idiôme (*a*). Auroit-on choisi une langue morte ? Mais une telle langue est fixe et invariable, et n'auroit point eu assez de mots pour rendre toutes les idées des arts nouveaux.

Chaque science parmi nous a sa langue propre et particulière. Ainsi les médecins de l'Europe, de votre temps, avoient maintenu constamment l'usage d'écrire en latin,

---

(*a*) Le projet d'une langue universelle, commune à tous les peuples, seroit bien désirable. Imprimer à chaque idée son caractère propre et incommunicable, feroit disparoître toute impropriété.

Mais lorsqu'on examine la foule d'idées et de nuances, on en aperçoit l'impossibilité; on pourroit s'entendre sur quelques objets; mais les expressions du cœur et les termes passionnés manqueroient à cette langue, elle seroit sèche, uniforme et désagréable. Il faut une association d'idées pour enfanter une pensée quelconque. Le langage de la vie commune nous instruit plus qu'un langage technique.

ce qui faisoit qu'ils écrivoient en général en très-bon latin.

L'allemand est aujourd'hui la langue des chimistes et naturalistes ; l'anglais, la langue des poëtes et des historiens ; l'italien, la langue des opéras ; l'espagnol, celle des hymnes et des odes ; le français, la langue éternelle des romans, et celle de la politique.

Chaque science ayant sa langue, celui qui la parle (*b*) est nécessairement doué d'une plénitude d'expression, et si la langue adoptée n'avoit pas assez de mots, rien ne nous empêcheroit d'en composer conformément à son caractère et à sa terminaison. Trop de timidité là-dessus avoit rendu la vôtre lâche et diffuse.

(*b*) Pourquoi les femmes, ainsi que les hommes, consacrés à parler en public, manient-ils la parole avec plus de facilité et de grâces que les autres ? Ce n'est pas qu'ils connoîssent mieux la propriété des mots et la justesse des expressions ; mais c'est que l'organe a été plié et assoupli par une longue habitude. Si les femmes parlent mieux que les hommes, sans avoir une grande connoissance de la langue, sans avoir le talent propre à l'arrangement des pensées, c'est encore que les mots servent mal les esprits profonds ou méditatifs.

Il n'y avoit, direz-vous, qu'une seule langue de commerce, connue sur toute la méditerranée; mais puisqu'il a été impossible de faire entrer en communication d'idée, le Turc, le Russe, l'Italien, l'Allemand et nous, nous avons attribué du moins telle langue à telle science.

Puis le théâtre de chaque peuple, vous en conviendrez, a besoin d'une langue qui fasse perpétuellement allusion aux mœurs, aux arts mécaniques et libéraux du pays. On sent que toute langue étrangère manqueroit souvent de mots très-difficiles à suppléer. Une langue étrangère sera toujours insuffisante, parce qu'elle ne rendra pas les mêmes mœurs, le même luxe, les mêmes nuances des ridicules.

Pour exceller dans une langue, il faut la travailler toute sa vie : ainsi ne vaut-il pas mieux étudier avec soin sa langue natale, ou sa langue scientifique, en creuser toutes les expressions, et l'enrichir d'une foule de beautés neuves, que de s'attacher à des langues étrangères, qu'on ne possède jamais qu'imparfaitement ?

## CHAPITRE XLVIII.

### *La grande Loi.*

J'ENTENDIS crier et publier au son de plusieurs instrumens, un édit national ; il étoit intitulé : *La grande Loi*. Au bout de cent années toute loi civile de police étoit abolie.

Quoique rien ne soit plus captieux que le *préambule* d'un édit, celui-ci me parut droit et sincère ; et tel étoit l'esprit qui l'avoit dicté. Je n'en ai retenu que les idées et non les mots ; essayons de les rendre.

Ce qui a fait le bien-être de telle génération, est devenu une source de calamités pour la cinquième.

Tous les établissemens, et les plus sages dans l'origine, s'usent par le choc des siècles. Le rôle de réformateur est pénible, mais c'est par excellence le rôle de l'homme d'État.

L'homme d'État qui n'auroit en tête que les maximes d'un gouvernement ancien, feroit, avec beaucoup de vertus, des fautes énormes en politique.

Toutes les lois dans leur origine ont été faites nécessairement pour le bonheur des hommes ; et le législateur, sans doute, eut dans le temps de pressans motifs pour les publier. Il faut donc distinguer celles qui peuvent convenir aujourd'hui au repos de la société, d'avec celles qui ne pourroient que la troubler.

Les lois que le temps a rongées, pour ainsi dire (*a*), et que la vengeance voudroit réveiller quelquefois, portent le sceau d'une espèce de réprobation ; car le temps

---

(*a*) Le droit romain, ce droit étranger, introduit parmi nous, et qui ne nous convenoit pas, ne devroit être regardé que comme un livre, dans lequel on pouvoit puiser des connoissances pour l'administration de la justice. L'insuffisance de nos législateurs a adopté ce code étranger, sans examen, sans restriction : aujourd'hui encore, privés de lois, les jurisconsultes ont un langage, un raisonnement à part, et personne ne peut plus expliquer, ni défendre ses droits, en se servant des lumières et de la raison que Dieu a libéralement accordées à tous les hommes.

Un petit nombre de lois, claires, précises, suffiroit pour remédier au désordre ; mais il y a des lois qui ne semblent faites que pour montrer l'esprit astucieux du législateur.

est aussi un souverain législateur qui abroge ce qui est contraire aux intérêts de l'humanité. Si l'on vouloit ressusciter certaines lois antiques, il n'y auroit pas un seul homme qui fût à l'abri des poursuites.

Il n'y a que ce qui est vraiment grand et utile qui surnage : le reste est emporté par le torrent des siècles, comme des fragmens légers faits pour disparoître dans l'abîme du néant.

Il est donc des lois qui nous sont devenues étrangères, et qui le deviennent chaque jour, soit par leur rigueur excessive, soit parce qu'elles ne sont plus convenables aux mœurs actuelles, soit parce qu'elles ont été remplacées par d'autres plus avantageuses.

Oui, on tueroit une grande partie des citoyens, si l'on réveilloit tout-à-coup des lois de sang, des lois bizarres qui dorment ou dans l'oubli, ou dans le mépris.

Une loi a été publiée dans des temps difficiles ; ces temps ne sont plus ; on n'a point songé à l'anéantir. C'est la loi, dira-t-on? Cela ne suffit pas, répondra une rai-

son philosophique; il faut qu'elle soit juste cette loi; il faut qu'elle soit nécessaire; il faut sur-tout qu'elle soit vivante, c'est-à-dire, gravée dans la mémoire des citoyens (*b*). La faire sortir toute armée de

---

(*b*) Le mépris des richesses faisoit d'un Spartiate un homme extraordinaire; le contraire fait d'un Anglais un homme entreprenant et intrépide. L'un n'étoit point sujet à la corruption; l'autre vit intacte au milieu d'elle. Tous deux également attachés et à l'excès et à la gloire de la patrie, ils semblent vivre d'alimens contraires et néanmoins profitables, tant l'homme se modifie selon les lieux, les temps, les circonstances; tant la vertu se manifeste sous plus d'une forme.

Le désintéressement qui élève l'ame, n'est point une abnégation de soi-même, mais un sacrifice porté au dépôt commun pour l'intérêt de tous, et qu'affermit l'intérêt particulier.

Lacédémone et Londres ont été florissantes par des principes opposés. Ce sont deux républiques dignes de ce nom : mais que diroit Lycurgue, s'il voyoit la liberté assise sur des monceaux d'or; il diroit, *elle tombera*; mais Lacédémone austère, pauvre, belliqueuse, est tombée, et d'une chûte cent fois plus rapide que ne le fut son élévation.

Prodige non moins étonnant, ce Cromwel que l'on a craint jusqu'ici de qualifier, qui a tenu notre juge-

sa rigueur, de l'enceinte ténébreuse où elle se cachoit, ne seroit-ce pas en faire un piége mortel, au lieu d'un phare lumineux ?

Quelle seroit donc cette autorité incroyable qui commanderoit du milieu d'un siècle barbare par l'organe d'un homme décédé, et le plus souvent borné, qui commanderoit, dis-je, à un siècle tout étincelant de lumière, et qui voudroit ployer son esprit malgré l'expérience, endurcir son cœur malgré le sentiment, et le forcer malgré la vérité.

Aussi Montesquieu, dans la partie la plus précieuse de l'*Esprit des Lois*, a montré le vide et l'inutilité de certaines lois, par amour même de la justice ; et tel est le point de vue vraiment utile de son ouvrage. Il a écarté d'une main courageuse les frêles accessoires qui avilissoient la majesté du temple, où la justice éternelle rend ses oracles.

---

ment indécis, se rendit despote pour mieux anéantir le despotisme. On le vit enchaîner sa patrie avec l'idée profonde et vaste de l'élever malgré elle, et presqu'à son insçu, à la gloire et au bonheur de la liberté. Quel nom mérite Cromwel ?

Ces lois antiques, et qu'il faut aller chercher dans les ténèbres et la poussière des livres, ont été quelquefois réclamées par le fanatisme et la tyrannie, par la haine, toujours active, ou par cette fantaisie capricieuse, qui s'engoue de l'antiquité, et qui voudroit rétablir les principes décédés d'une opinion éteinte; mais l'on reconnoîtra leur physionomie effrayante et morte, à la manière dont elles péseront sur l'humanité, au dédain qu'elles inspireront. Où les mœurs sont douces, les lois multipliées sont dangereuses.

C'est à l'homme en place qu'il appartient d'abattre ces monumens honteux qui subsistent encore, parce que le mépris leur a sauvé l'honeur d'être renversés. L'homme en place pourra se livrer sans crainte (*c*)

(*c*) Un législateur profond, sage, attentif à réparer les maux de sa nation; il n'y a point de nom au-dessus de celui-là; il n'y a point de gloire comparable à cette gloire. C'est alors que l'apothéose convient à un mortel; et quand la foiblesse humaine lui prodigue le titre de Dieu tutélaire, la reconnoissance justifie ce titre.

à

à des idées plus raisonnables et plus douces, et écouter en ce point l'*esprit du siècle*, qui n'est au fond que la voix réunie des contemporains.

N'étoit-ce pas dans les siècles antiques un véritable malheur, que ce débordement confus de lois prohibitives. Toutes défendoient, aucune ne permettoit, n'encourageoit, n'exhortoit. Toujours des menaces, toujours des entraves, jamais une douce invitation (*d*).

---

(*d*) Chaque abus exige une attaque différente; tantôt il faut porter la hache, séparer violemment et détruire d'un seul coup l'arbre empoisonné jusques dans ses racines; tantôt il faut se contenter de répandre les germes, et confier au temps le soin de les faire éclore.

Souvenons-nous toujours du mot de Solon : J'ai donné aux Athéniens, non les meilleures lois, mais les meilleures lois possibles pour les Athéniens.

Ainsi, la législation dépend visiblement des circonstances; elle doit être mobile dans tout État qui n'est pas absolument isolé. Une opinion nouvelle, et qui devient générale; une découverte justifie ces changemens : il faut réhabiliter des institutions anciennes; les passions violentes, ardentes, impétueuses doivent recevoir un frein; un projet qui ne

Toutes les lois civiles furent donc abrogées le même jour, et le nouveau code, changé d'après la volonté générale, reprit sa vigueur pour cent années seulement.

---

reçoit pas une prompte exécution, s'use et dépérit; les inconvéniens remplacent les avantages.

Tel projet doit éclater comme un coup de foudre; s'il est pressenti, la foule des méchans intéressés aux abus, se serrent, se réunissent, forment des complots invincibles. Quoi! la vertu n'aura-t-elle jamais l'audace qui caractérise le vice? d'où vient qu'elle manque de courage? il en faut pour une révolution. Dès que les idées sont descendues dans les têtes, pourquoi tarde-t-on à frapper le coup régénérateur? Si par des ménagemens timides, ou plutôt coupables, on laisse au mal qu'on aperçoit le temps de s'enraciner, tout est perdu, dès que l'époque fixée pour le renouvellement est passée; le flambeau allumé pâlit, s'éteint, et le dernier terme du malheur est de croire à l'impossibilité du bien.

---

## CHAPITRE XLIX.

### *Le Professeur d'Histoire naturelle.*

J'ÉCOUTAI un professeur qui développoit une *thèse* sur la génération. Curieux de connoître les idées que ce peuple pouvoit avoir sur un mystère qui étonne et confond toutes nos réflexions, je prêtai une oreille extrêmement attentive. Le professeur éleva la voix, et dit :

Auditeurs (car il n'y avoit point là de femmes) ! le plus incompréhensible des mystères est dégagé d'une partie de ses voiles. C'est Spallanzani qui, le premier, nous a instruits ; que son nom se place honoré dans votre mémoire ! (et il montra respectueusement de la main le buste de Spallanzani.) Il vous a dit comment vous digériez, il va vous dire aujourd'hui comment vous êtes venus au monde.

Oyez des merveilles ; qui que vous soyez, vous allez être étonnés.

Tous les systêmes antécédens sont brisés, ou plutôt réduits en poudre. Spallanzani a

vu ; voyez par ses yeux. Jamais naturaliste n'a été plus attentif, plus patient, plus vrai. Il a immolé l'amour-propre pour redire avec simplicité ce que son esprit sagace avoit découvert à la suite des observations les plus suivies et les mieux liées.

Le mystère de la génération sembloit être hors de la portée de l'homme ; parce que l'homme l'examinoit, tantôt avec son imagination erronée, tantôt avec des organes imparfaits. Car qui n'a pas forgé un systême sur la cause de son origine? qui n'a pas été émerveillé de sa naissance? Le savant, l'ignorant, ont également médité, et les hypothèses n'ont rien coûté jadis, ni aux Buffon, ni aux révérends pères capucins.

Celui-ci tendant les ressorts de son imagination, faisoit un rêve poétique dans le facile repos du cabinet. L'autre vouloit communiquer avec les profondeurs de la nature, l'œil armé d'un microscope. Mais qu'est-ce que l'œil quand il s'arrête à des surfaces, quand il prend les premiers objets qu'il aperçoit pour le terme des choses existantes?

Si des verres d'optique changent la forme et la grandeur des objets, qui me dira au juste ce qu'est l'œil de l'homme? L'homme avoit décidé témérairement qu'il n'y a rien d'existant là où il n'y a rien de visible.

Cette profondeur incalculable qui est au-dessus de sa tête, et qu'il admet sans peine, il la nie dans ce qui est au-dessous de lui. La divisibilité de la matière l'effraie beaucoup plus que l'immensité de l'espace. Son imagination embrasse la multitude des corps célestes dans un vide presque sans bornes; mais elle répugne à saisir l'infiniment petit, à descendre dans cet autre abîme non moins profond. Au lieu d'accuser l'impuissance de son organe, l'homme a toujours mieux aimé immoler son intelligence aux étroites limites de la vue.

Son intelligence avoit fait néanmoins un grand pas. Charles Bonnet, en méditant avec toutes les forces de sa pensée lumineuse, avoit créé le système de la préexistence des germes, parce que la raison le vouloit, l'ordonnoit ainsi; mais ce n'étoit là toutefois qu'une hypothèse environnée

des ombres les plus épaisses, lorsque Spallanzani parut, et perça les ténèbres d'un rayon de pure clarté.

Ce physicien, plein de sagacité, de patience et d'audace, a tourné, a touché son sujet sous toutes les faces possibles. Il nous a fait voir que tout fœtus, soit animal, soit végétal, étoit un être organisé, vraiment organisé, mais en miniature, qu'il existoit dans son ensemble avant sa naissance, c'est-à-dire avant son plus grand développement; qu'il n'étoit alors qu'invisible et caché à nos regards, ce qui ne l'empêchoit pas d'exister dans son inconcevable petitesse. Car enfin qu'est-ce que notre œil? Je le répète, un organe borné auquel la nature a appliqué un verre particulier, un verre illusoire, un verre de sa composition. C'est donc à l'intelligence de la tête humaine, qu'il étoit réservé d'aller bien au-delà de ce que notre œil grossier pouvoit apercevoir; et Haller et Charles Bonnet avoient déjà ruiné par leurs raisonnemens le trop fameux systême des molécules organiques.

L'intelligence seule auroit dû nous faire

comprendre qu'un tout unique, et néanmoins si compliqué dans le prodigieux rapport de ses parties, un être qui communique avec tous les points du globe et des globes célestes, ne pouvoit pas être le produit de deux forces séparées, ne pouvoit pas dépendre d'une injection simultanée; qu'une machine enfin si parfaite n'étoit pas l'ouvrage d'un double mécanisme.

Le métaphysicien avoit vu dans son entendement que le fœtus préexistoit, et que l'union fortuite de l'homme et de la femme ne déterminoit pas la création, mais bien le développement d'un tout harmonique. La pensée méditative s'étoit dit à elle-même, comment l'homme avec son cœur, ses artères, ses veines, ses viscères, ses muscles, ses nerfs, ses os, ses sens, comment une machine si admirable (dans cette multitude de parties, dont aucune ne pourroit être esssentiellement déplacée) seroit-elle le produit ou le jet de deux mouvemens aveugles? Le père et la mère de Newton ont-ils créé véritablement cet être si important, qui devoit lier une

magnifique série de rapports avec tous les autres êtres de l'univers, et qui devoit faire lire sur tous les points de la création le nom sublime de l'Éternel, qui s'y trouve empreint ?

Spallanzani a vu, le premier, ce que le métaphysicien avoit conçu ; il a vu le fœtus préexistant, il l'a vu dans le sein des femelles avant leur fécondation. L'homme qui se retranchoit dans le pyrronisme, ou dans la négation, est forcé de suivre les faits amenés au grand jour, les faits incontestables, qui tous attestent que les fœtus des corps organisés préexistent dans la fécondation, et préexistent dans les femelles.

Ainsi nous existons depuis des milliers d'années. Nous dormions tous dans les flancs de la première femme ; nous dormions invisibles dans notre obscur berceau. L'Être des êtres et leur législateur a créé, par un seul acte de sa volonté, toutes les générations des êtres organisés pendant la durée de la planète où ils doivent habiter. Les générations aujourd'hui vivantes, c'est-à-dire, développées sur le

théâtre du monde, étoient pressées dans ce que nous appelons une petitesse infinie, parce que nous prenons ce que nous ne voyons pas, pour le néant; et il y a cependant plusieurs mondes serrés et renfermés dans le monde, que notre œil embrasse. Ainsi l'a voulu l'éternel architecte.

Si l'imagination est accablée de ce systême, la raison se fortifie en le méditant; la raison l'adopte. Rien n'a coûté au Tout-puissant qui a façonné les germes dans leur petitesse incroyable, avec la même main qui a lancé dans le vide les planètes et les soleils. Un être fini ne peut pas être la cause de sa propre existence; il a plu à la Providence éternelle d'organiser tout-à-coup toute la suite des êtres. Chaque individu a tous ses membres, tous ses organes, tous ses traits avant qu'il arrive à la lumière; il a encore la faculté de s'assimiler par la nourriture, les élémens qu'il aura élaborés, et de croître par cette assimilation.

Nous admettons qu'un enfant qui a un pied et demi de haut, deviendra un être

fort, long de six pieds, portant la lance au poing, et frappant autour de lui avec un fer massif; et nous ne voulons pas que cet être d'un pied et demi, sortant des abîmes incommensurables de la nature, ait eu la petite existence qui étonne notre foible imagination.

Elle nous trompe, parce que notre œil nous trompe; parce qu'il nous fait voir l'anéantissement sur les bords de la petitesse. Faut-il rejeter une vérité, parce que notre imagination se brise contre un phénomène nouveau? N'a-t-on pas vu dans l'oignon d'hyacinte, la fleur qui devoit orner nos jardins dans quatre ans? La petite graine de l'ormeau ne renferme-t-elle pas nécessairement, dans sa coque étroite, cet arbre immense, qui végétera pendant des siècles? Son bois, son liber, son écorce, ses racines, ses branches, ses feuilles, ses fleurs, ses graines, ses vaisseaux se trouvent comprimés dans la gelée végétale? La ténuité de la lumière, du son, des particules honorantes, la philosophie corpusculaire, enfin, ne nous avertit donc pas encore suffisamment qu'il y a

d'étranges phénomènes, là où l'organe de la vue cesse de nous servir ?

Créons en idée une femelle gigantesque, dont les flancs arrondis égaleroient en grosseur un globe, tel que celui de Saturne ; alors l'œil de l'imagination apercevant des fœtus qui auroient cent vingt-cinq pieds de long, répugneroit moins, je pense, à les voir emboîtés les uns dans les autres. Mais quoique nous apercevions distinctement la graine sans laquelle le chêne ne s'éleveroit pas, il nous en coûte d'adopter un second prodige, et nous nous refusons à considérer dans cette graine, le dépôt des arbres fœtus qui doivent se développer après le premier. Sa machine est organisée par une loi générale et conforme au plan de l'univers. Le microscope n'est-il pas fait pour nous donner une idée juste de la profondeur des êtres, et du développement dont ils sont susceptibles.

La nature sous son voile mystérieux a sa marche constante ; ses lois cachées, confondent et fatiguent notre cécité, mais sa majesté occulte n'en existe pas moins.

L'Eternel a travaillé l'infiniment petit, comme les globes resplendissans de lumière. Il a un autre œil que celui dont il a doué ses créatures. Il a tout formé par un seul acte et d'un seul jet, il n'y a plus que des développemens. Tel est le vrai systême de la génération dans sa grandeur et sa simplicité primitive. C'est Spallanzani qui a levé le voile, et qui, au lieu des romans qu'on nous donnoit, a mis sous nos yeux la démonstration de ces rares découvertes.

Spallanzani a prouvé que la copulation n'étoit pas nécessaire pour le développement des fœtus; car après la mort du mâle, la liqueur séminale conserve son énergie, et la même vertu fécondante réside dans une goutte imperceptible.

Enfin, par un coup d'audace inoui depuis l'origine du monde, ce fut Spallanzani qui le premier féconda artificiellement une chienne avec la pointe d'un pinceau affilé. Ne tombe-t-on pas dans le silence d'admiration, quand on voit la nature offrir de si étonnans phénomènes, que le génie ou l'extravagance n'avoit jamais osé soupçonner?

Dieu qui gouverne l'univers par des lois durables, ne crée rien de nouveau. Le développement successif est conforme au plan initial, et achève de lui imprimer son caractère d'unité et de grandeur. Ce n'est pas que ces êtres infiniment petits soient prodigués à l'infini, non sans doute; quoiqu'invisiblement pressés, ils ont leur terme, et la femme stérile, par exemple, finit la chaîne.

Nous existions donc avant notre naissance. Notre être figuroit plus en petit; voilà toute la différence; et sommes-nous plus grands aujourd'hui, vu l'immensité de l'espace et de la profondeur de tout ce qui nous environne? Si notre imagination est épouvantée, qu'elle s'humilie, mais qu'elle ne nie point ce qui est hors de sa portée. C'est notre œil matériel qui voudroit nous ravir l'existence précédente; touchons là par la force de la pensée, le *moi* subsiste alors; du moins formons-nous cette objection: savons-nous si les humeurs vitrées qui composent notre œil, ne déterminent pas une optique particulière qui nous donne les apparences dont nous avons besoin?

Non-seulement notre première mère

nous renfermoit tous, mais encore elle nous nourrissoit tous. C'est une conséquence nécessaire, et l'idée de la circulation universelle qui descend dans les dures entrailles de la terre, sert à nous éclairer sur ce phénomène qui se trouve intimement lié à celui de l'existence.

La majestueuse profondeur de la nature ne sauroit s'assigner : car on ne l'enferme point dans un livre, ou dans des conceptions oiseuses. Il faut découvrir des faits. Spallanzani a suivi ses expériences sur les végétaux. Il a fait voir que la branche de prunier, entée sur l'amandier, donnoit constamment des prunes ; parce que tous les fœtus des prunes qu'on doit manger sont matériellement enfermés dans la branche du prunier, et que jamais cette branche ne produira une amande.

Et que devient (continua le professeur avec un léger sourire), que devient le monde organique imaginé par Buffon ? Il n'en reste aucune trace ; de tous les systêmes connus, c'étoit le plus extravagant. La métaphysique l'avoit repoussé avant qu'on lui eût opposé la nature et ses formules, et cette foule de faits réunis qui mettent dans

un jour évident son incohérence. Un être admirablement combiné, et dont la rétine est liée à tous les points de l'univers, étoit composé dans son admirable économie, de mille pièces de rapport! Cette étrange hypothèse ne pouvoit que repousser ou affliger la raison. Ce système malheureux est allé rejoindre celui de la formation des planètes non moins bizarre, et non moins follement audacieux.

Instruits par la chûte de ces idées pompeuses et vaines, c'est aujourd'hui l'esprit de patience et d'observation qui nous corrige de l'orgueil téméraire, qui nous ôte le desir insensé de vouloir, les mains vides, être l'architecte du temple de la nature. Spallanzani, suivant et interrogeant les phénomènes, est descendu dans ses laboratoires : il a redit ce qu'il a vu, avec cette simplicité de style, qui n'a besoin que d'offrir la vérité pour nous saisir d'étonnement, et pour occuper notre pensée en fortifiant sa clarté naturelle.

Chacun salua respectueusement le buste de Spallanzani, et se retira en disant à voix basse, *ô altitudo!*

## CHAPITRE L.

### *Terres incultes.*

PAR une loi toujours subsistante et toujours respectée, toute terre inculte appartenoit de droit au premier occupant, qui y enfonçoit la bêche ou la charrue, qui y plantoit un arbre, ou qui la défrichoit selon la nature ou la valeur du terrain.

Plus de ces landes que l'ignorance et la paresse condamnoient à une éternelle stérilité (*a*) : il n'est point de rocher que le

(*a*) La propriété du champ, c'est sa culture ; l'esprit de la loi qui établit la propriété des terres, n'a pu être autre que de payer le travail du cultivateur. Il est évident que la loi n'a jamais pu avoir en vue de donner à des citoyens le droit de rendre inutiles, s'ils le veulent, les terres de l'État, en ne les cultivant pas. Il paroît par-là qu'on doit perdre le droit de propriété qu'on a sur une terre, quand on la laisse tomber en friche ; et le propriétaire devroit être tenu d'abandonner au premier occupant les terres qu'il auroit de trop ; car comment ose-t-on posséder plus de champs qu'on n'en peut cultiver ?

travail

travail de l'homme ne puisse fertiliser. Les anciens ont représenté l'agriculture sous l'emblême d'une femme robuste, qui plante un arbrisseau qu'elle considère avec la tendresse d'une mère pour ses enfans. Ainsi toute récolte dépend du degré d'amour que l'on porte à l'objet de la culture.

Un peuple, qui n'a point d'alimens, est sans puissance; s'il ne s'attache pas à la terre, qui contient les germes de toutes les productions, s'il ne lui demande pas la nourriture et les fruits, abondât-il en or et en argent, il est toujours pauvre.

Les manufactures ne doivent passer qu'après l'agriculture. Les denrées sont une richesse supérieure à celle des métaux.

Qu'on ouvre les annales du monde, on trouvera que les nations agricoles sont à la longue victorieuses. C'est à l'administration à corriger ce qu'il y a de défectueux dans le climat (*b*).

---

(*b*) Un genre de luxe pernicieux aux campagnes, préjudiciable à l'agriculture, c'est l'abus des parcs. Le propriétaire d'une belle terre veut avoir un châ-

Quand votre Colbert a cru par le seul secours des manufactures, enrichir un royaume comme la France, il s'est trompé ; c'est l'agriculture qui fait naître les matières premières (*c*). Il faut le travail de l'homme pour faire fleurir l'agriculture.

---

teau, et près de ce château un grand parc ; il compte pour rien les terrains qu'il ravit à l'agriculture ; il fait planter des charmilles et répandre du sable sur ces vastes champs, qui produisoient de si abondantes récoltes. Le parc étant toujours attenant au château, ce sont les meilleures terres, les plus fertiles, celles qui avoient toujours été cultivées avec le plus de soin, qu'il condamne à la stérilité. Alors le laboureur pose sa charrue inutile, pour conduire le rouleau qui unit le gazon et applanit les allées. Au lieu de la faucille qui coupoit les épis, il prend la serpe qui émonde les charmilles. Les valets de la ferme courent à la ville endosser quelques livrées, et ne reviennent au village, à la suite de leur maître, que pour y exhaler la corruption physique et morale.

La vue d'un grand parc afflige mes regards, et je ne pense point sans douleur à la main desséchante, qui a rendu ces terres infertiles.

(*c*) Colbert fabriqua toujours et ne créa jamais ; il éleva l'édifice avant de placer l'échafaud ; le manufacturier absorba le ministre, et le fabricant l'emporta sur l'homme d'Etat ; il fixa trop ses regards sur les

On a beaucoup parlé de la population ; mais il ne s'agit pas d'une grande foule ; il s'agit du bonheur.

La terre n'est qu'un dépôt entre les mains de ses propriétaires. Tout homme qui a des bras et qui veut les employer, a un droit réel à la subsistance qu'il peut gagner par son travail.

La circulation est richesse ; et la consommation des denrées ne s'opère qu'au moyen de la circulation de l'argent.

Les avantages du commerce extérieur ne peuvent être vrais, qu'autant qu'ils sont réciproques : il faut une concurrence égale, pour que l'encouragement subsiste entre tous les divers travaux et les divers produits de l'agriculture et de l'industrie.

O peuples, prétendus policés, que vous étiez barbares ! que vous étiez injustes ! que vous étiez ignorans ! Vous avez voulu séparément envahir le commerce, et le

---

arts, et ne les arrêta pas assez sur l'agriculture ; un plus habile législateur auroit vu la grandeur de la monarchie, reposant sur la réproduction des matières premières.

commerce n'existe que dans une parfaite liberté : comment a-t-on cru pouvoir s'enrichir aux dépens de ses voisins ? Car l'un ne peut perdre que l'autre ne perde aussi. C'est lorsque chacun jouira de ses avantages naturels, que la prospérité couvrira la terre. Vouloir s'approprier forcément telle richesse particulière, c'est être dupe ; c'est imiter les sauvages du Canada, qui se font entr'eux des guerres cruelles pour se disputer quelques arpens de chasse, tandis qu'ils pourroient, en cultivant leur pays, s'assurer une nombreuse subsistance.

Ainsi lorsque, pour quelques profits de commerce équivoque, les nations de l'Europe se faisoient des plaies sanglantes, elles se ruinoient par une jalousie mal-entendue : car la paix et la liberté du commerce favorisent seules la république générale ; et l'intérêt général d'une nation ne peut être que la collection des intérêts de chaque individu qui la compose.

Le commerce extérieur n'est donc pas lui-même le grand moyen d'enrichir une nation : car comment définir les richesses, si ce n'est comme aisance. L'accroissement

de la population ne doit jamais être le but direct ; qu'il ne reste aucun homme, aucune terre inutile, et le gouvernement sera parfait.

Troquer éternellement des denrées pour de l'argent, c'étoit une des grandes folies des nations qui nous ont précédés. Les Espagnols et les Portugais, qui possédoient les mines d'or et d'argent, étoient moins riches que d'autres nations. Comment peut-on forcer les particuliers d'un État à se refuser des jouissances pour accumuler de l'argent. La découverte du nouveau-monde, jetant une prodigieuse quantité de nouvelles denrées, offertes à nos goûts et à nos besoins, a exigé depuis, dira-t-on, un plus grand nombre de gages ou de signes représentatifs de ces richesses ; soit. Mais, pourquoi la Hollande fut-elle plus riche proportionnellement que l'Espagne ? parce qu'il y avoit plus de travail proportionnellement en Hollande qu'en Espagne. Que l'argent sorte, il y a moins de mal que lorsque c'est la denrée. C'est le travail de ses propres habitans, qui dans un État détermine sa vraie richesse. Tout dépend

de la circulation. La balance du commerce est souvent illusoire, parce que l'imagination charge ou soulage à son gré les plateaux de cette balance.

---

## CHAPITRE LI.

### *Sur une Question.*

Et croyez-vous à l'égalité des têtes humaines? — Non; et l'expérience de près de huit siècles nous l'a confirmé contre votre *Helvétius*. Les hommes ne naissent point égaux en génie. Comment peut-on avancer que les hommes ont tous les mêmes dispositions, que l'inégalité extrême des talens ne dépend que des circonstances, lorsque l'on voit les influences les plus extraordinaires sortir d'une seule tête; lorsqu'un seul homme entraîne des millions d'hommes; lorsque les destinées d'un empire dépendent de l'impulsion que lui donne sa main. Il s'élève, il s'abaisse selon que le grand homme se montre, ou qu'il disparoît; il donne à sa nation une supériorité incontestable, ou la fait rentrer dans l'obscurité dès qu'il l'abandonne. N'y a-t-il pas eu de différence essentielle entre le cerveau de Lycurgue, de Cromwel (*a*),

(*a*) Ce Cromwel, quel bien n'a-t-il pas fait à

du lord Chatam, et le cerveau de tant d'administrateurs ineptés ?

---

l'Angleterre par le fameux acte de navigation ! On voit par cet acte qu'il lisoit en quelque façon dans l'avenir, démêlant dès-lors les événemens les plus reculés de l'Europe. En formant le plan de cet acte, il se montre un des plus grands politiques de l'univers; ce réglement maritime fixa pour toujours, en faveur de sa nation, la balance du pouvoir sur les mers. Il lia dans un seul système toutes les branches qui devoient servir à faire un tout de la puissance d'Angleterre; il rédigea l'esprit de la nation; c'est la pièce de politique la mieux combinée, aucun endroit de cet acte ne porte à faux, et voilà l'ouvrage d'un seul homme ! Orateur dans un jargon mystique, mais convenable au temps, s'il prenoit le ton d'un inspiré, il eut la qualité d'un général. Après avoir harangué des fanatiques, il savoit gagner les batailles par sa valeur. Il soumit rapidement l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande.

Comment un particulier obscur fut-il maître pendant dix ans de toutes les délibérations d'un parlement éclairé ? comment devint-il l'ame d'un corps rempli de tant de factions différentes ? Voilà l'ouvrage d'un seul homme ! Puissant dans les armées, puissant dans les communes, il se servit du parlement pour ruiner le prince, et il ruina le parlement par une cabale qu'il avoit créée.

Ce masque d'hypocrisie, dont il avoit couvert son

Les tribunaux, les légions, les hommes sont les mêmes. Le chef change, et avec lui la fortune de l'État. Voyez la tête de Fréderic, elle est le ciment de ses Etats; elle fait seule contre-poids dans l'Europe.

---

front, il le laisse tomber tout-à-coup, et se sert du fanatisme d'un parti sanguinaire pour abolir en un jour la monarchie et faire monter son roi sur l'échafaud. Quel événement! Puis il dissipe les pairs, asservit les communes, se joue des indépendans, et détruit cette liberté, au nom de laquelle le sang royal avoit coulé.

Sous un titre nouveau et spécieux, il se rend le monarque le plus absolu qui eût paru sur le trône d'Angleterre. Quel conspirateur! il déguise son despotisme; et ce qu'il y a de plus étonnant, il le rend utile à l'Angleterre, en préparant à sa nation l'empire des mers; voilà l'ouvrage d'un seul homme!

Newton médita trente années le système de l'univers, et le trouva. Cromwel, à qui Charles I refusa un grade militaire, dit : *je m'en vengerai*, et fit tomber la tête de son roi.

Le Czar, Frédéric, Catherine II, qui de nos jours ont fait de si grandes choses, viennent à l'appui de l'opinion qui attribue à tel homme une supériorité marquée sur le génie de ses semblables.

La gloire ou la honte des nations est subordonnée visiblement au génie qui leur donne ses opinions, ses idées, qui leur inspire ou sa haine, ou son amour, ou ses préjugés, qui les entraîne rapidement dans l'abîme ou au faîte de la gloire.

Il ne faut qu'ouvrir l'histoire pour être saisi de cette grande vérité ; qu'un seul homme influe également sur l'univers et sur les siècles ; qu'il détermine le bonheur ou le malheur des peuples ; qu'il est l'origine des révolutions les plus extraordinaires et les plus éloignées. Vérité grande et terrible, qui doit saisir d'effroi les administrateurs des empires, et leur faire mesurer leurs démarches s'ils aiment la vraie gloire. Que n'a point perdu Louis XIV, en perdant Eugène ? Voilà en quoi l'histoire est utile, sur-tout aux princes.

Dans les arts, l'inégalité des têtes humaines est encore mieux empreinte. Voyez le poëte, le peintre, le statuaire, qui fatiguent une vie entière dans les arides combinaisons d'une médiocrité rampante. Jamais ils ne pourront s'élancer au-delà du cercle étroit que leur traça leur nature

ingrate. Celui qui a du génie, à la première page, au premier coup de pinceau, en maniant, en détrempant l'argile, annonce qu'il est né pour donner la vie à toutes ses productions.

Avez-vous vu un auteur né sans imagination, tel que votre académicien de la Harpe, en acquérir? Douze tragédies consécutives n'offriront pas une scène neuve; tout sera réminiscence, imitation. Quel écrivain ne s'est pas annoncé en entrant dans la carrière, à-peu-près ce qu'il est aujourd'hui? Que fait le travail opiniâtre sans une étincelle du feu sacré?

La nature fait tout; elle nous donne le germe du génie. Nous sommes réduits à le développer, et jamais nos travaux, nos efforts ne franchiront les limites réelles qu'elle nous a assignées.

Les épreuves d'une estampe qui sont les mêmes, et qui néanmoins ont chacune leur variété distincte, sont l'image de la quantité illimitée des copies qui émanent d'un type commun, d'un principe individuel, essence de la nature, et dont le secret ne peut se montrer à nos foibles yeux.

L'esprit des hommes ressemble aux métaux, on y reconnoît la même différence. Ici est une cervelle de plomb, là elle est d'or, plus loin d'étaim imitant l'argent.

---

## CHAPITRE LII.

*Liquidation des dettes de l'Etat.*

Nous avons liquidé les dettes de l'Etat par une opération absolument nécessaire et éminemment utile. On a prononcé enfin *l'aliénation du domaine matériel*, parce que l'expérience avoit prouvé que les simples engagemens du domaine n'étoient d'aucune ressource, et en occasionnoient même le dépérissement. On le laissoit dégrader ; on le dégradoit, pour que le roi n'eût pas intérêt à en exercer le rachat.

Les personnes puissantes qui avoient usé de leur crédit pour obtenir à titre d'engagement des seigneuries domaniales, employoient le même crédit, pour que le rachat n'en fût point exercé ; d'où il arrivoit que ces ventes faites à vil prix pour un temps limité, avoient néanmoins pour les engagistes l'effet des ventes perpétuelles, sans donner ouverture au droit de mouvance envers le roi, par des mutations.

On ne sauroit trop multiplier les propriétaires, conséquemment trop diviser le domaine, soit pour l'améliorer et en augmenter les productions, soit pour en faciliter les mutations, et augmenter le produit des mouvances ; car c'est la hiérarchie des ressorts et des mouvances qui lie tout.

Il arrivoit encore de votre temps que les officiers du domaine, qui n'avoient pas d'intérêt personnel de veiller à sa conservation, le perdoient tellement de vue, qu'il devenoit facile à ces derniers de le dénaturer, et de le confondre avec leurs biens patrimoniaux.

Ainsi dépérissoient et se perdoient les fonds d'un domaine dont les revenus étoient suffisans autrefois aux dépenses de la maison royale, au soutien et à l'éclat du trône, lorsqu'il ne levoit pas encore sur la nation cètte foule de contributions diverses qui font aujourd'hui sa richesse.

Avec un sol fertile, l'activité, l'industrie, et tous les moyens d'être heureux, une dette immense rendoit nuls tous ces avantages.

L'aliénabilité du domaine une fois prononcée, nous donna les moyens d'accélérer la libération de l'Etat, les progrès de sa puissance et la félicité des peuples.

Nous avons obtenu les plus grands avantages, lorsqu'étendant la sphère de nos idées, sortant de nos langes, et secouant le joug des vieux misérables préjugés, nous nous sommes élevés à des vues absolument nouvelles.

Les dettes du roi étoient nécessairement les dettes de l'Etat, puisque, vaisseaux, fortifications, entretien des troupes, affaires extraordinaires, etc. provenoient des emprunts publics.

C'étoit donc une chose révoltante d'oser dire qu'un roi de France ne peut dans aucun cas se trouver obligé par les engagemens que son prédécesseur auroit contractés. Car le roi ne peut s'affranchir de toutes les charges ( même incommodes ) dont sa propriété se trouve grevée, parce que l'argent prêté au roi son prédécesseur, ayant fait la splendeur du trône et le soutien de l'Etat, l'Etat et le trône doivent assurer le paiement des intérêts

des sommes empruntées, ou opérer le remboursement des capitaux.

Cela nous a paru incontestable, et la politique a confirmé cette fois ce que la justice avoit ordonné ; car les prétendues lois fondamentales sont respectables, tant qu'elles ne nuisent pas aux intérêts d'une foule de créanciers légitimes, et qu'elles assurent à tous le repos et une sûreté réciproque.

Les rois éclairés par un sentiment intérieur, ne se sont pas prévalus d'une prérogative dont l'exercice funeste au crédit public, à nos mœurs et à nos fortunes, auroit flétri leur gloire.

Le roi représente l'Etat et ne fait qu'un avec lui. Les lois prohibitives de l'aliénation du domaine furent pleinement révoquées. On ne pouvoit en compter d'autre que l'ordonnance de 1566, qui seule revêtue des formes légales pouvoit seule mériter le nom de loi. Le crédit de l'Etat fut relevé. On tripla la valeur des fonds domaniaux par le produit de leur mouvance, et conséquemment les fonds destinés à la libération de la dette nationale.

Ce

Ce changement hardi, mais non moins heureux, donna chaque jour au ressort politique le plus haut degré de force et d'énergie.

Nous avons vu bien différemment que vous, et nous nous en sommes bien trouvés; parce que nous n'avons pas consulté ces jurisconsultes ineptes, qui faisoient du royaume de France une espèce de ferme, et vouloient l'assujétir à de misérables petites lois de substitutions convenables à une chaumière (*a*).

(*a*) L'homme d'Etat qui, corrompu par les idées d'un pouvoir à l'abri des variations, voudroit admettre l'injustice dans la politique, seroit bien peu éclairé. Le temps fait descendre ses plus vifs rayons dans les abîmes d'iniquité; on revient sur les événemens, sur les violences, sur la mauvaise foi; on la peint de couleurs durables; ce sont des troubles perpétuels qui naissent les uns des autres; la haine et le mépris, la vengeance qui paroît foible, mais qui veille lors même qu'elle semble assoupie, tout fait effort contre l'injustice : ces hommes en place qui, au premier coup-d'œil, paroissent assez puissans pour braver les lois de l'équité, pour se soustraire à l'opinion publique, y sont soumis dans le temps encore plus que de simples particuliers; ils perdent

La guerre de 1757 a beaucoup nui aux intérêts de la France. Elle perdit plus d'un milliard en espèces, plus de six cents mille hommes tués ou morts, par les suites d'une guerre malheureuse dans les quatre parties du monde. Son commerce fut anéanti, ses colonies furent dévastées, elle fut réduite à la douleur de faire des sacrifices immenses pour obtenir une paix devenue indispensable. Elle fut forcée de signer le traité le plus honteux. L'administration intérieure en reçut le fatal contre-coup. Gênée par l'excès de ses besoins, on vit paroître une infinité d'édits bursaux, édits qui, livrant le royaume à la merci des gens de

---

en un jour leur crédit, leur force et leur honneur.

La fortune leur reste, répondra le lâche, soit; personne ne la leur envie : mais quand on est monté en Europe au gouvernail d'un empire, c'est-à-dire, quand on est parvenu au dégré de richesse que donne ce rang, on n'a plus, à ce qu'il me semble, que de la gloire à acquérir, et la gloire elle-même fait meilleur marché de ses faveurs aux ministres qu'aux autres hommes. Comment un homme en place, pour quelques momens de travail, ne feroit-il pas l'échange avantageux d'être proclamé par toutes les voix et de se voir chéri et honoré de ses contemporains.

finances et à leur rapacité, ont causé tant de maux aux individus, corrompu tant de principes honnêtes (*b*), et élevé un si grand

---

(*b*) Il s'est trouvé un contrôleur général des finances, insensible par caractère, cruel par principe, et peu délicat sur le choix des moyens. Les manœuvres secrètes, relatives au commerce des grains, dans le nombre desquelles il y en a eu d'horribles, ont été à sa connoissance, et on en a rejeté le blâme sur lui. Il n'a pas fait une seule opération savante, et ne connoissoit aucun des grands moyens propres à attirer l'argent dans les coffres du roi. Quand il en avoit besoin, il trouvoit plus court d'en prendre où il y en avoit. Il brisoit des caisses qui n'appartenoient pas au roi, et il remplaçoit l'argent par du papier sans crédit; après avoir réduit des rentes en pleine paix, il supprima des capitaux sans nécessité, sans aucun égard pour les formes établies, sans aucun respect pour le droit de propriété. Il osoit tout, parce qu'il n'étoit retenu par aucun principe d'honnêtete. Ses actions portoient avec elles un caractère d'escroquerie et de bassesse, et l'on prodiguoit néanmoins des éloges à sa prétendue capacité; tandis que dans ses opérations si contraires au grand principe de l'administration, il n'avoit pas plus de lumières que de probité. Ce ministre très-incapable, indifférent pour le bien, ne pourroit être justifié sur le mal qu'il a fait : que jamais monarque

nombre de fortunes véritablement scandaleuses.

La France est donc *inruinable*, puisqu'elle n'a pas été ruinée par cette fatale guerre, qui lui coûta énormément en hommes et en argent, qui mina sa population, et qui perpétua dans ses finances un état de confusion et de désordre; mais qui a dû payer les frais de cette guerre? La nation. Dire aux créanciers de l'Etat: le roi seul est votre débiteur, et non pas la nation, n'eût-ce pas été une chose injuste et propre à séparer à jamais les intérêts des citoyens des intérêts de l'Etat!

---

n'accorde sa confiance à un ministre, qui, comme ce contrôleur, faisoit le bien et le mal avec la plus parfaite indifférence, et qui s'embarrassoit peu que les peuples fussent foulés ou non, pourvu qu'il sortît d'embarras, en violant, au nom du roi, les paroles et les promesses les plus sacrées.

Certains esprits prennent l'orgueilleux desir de s'élever aux affaires publiques, pour le talent de ces grandes places. Le vulgaire pense même que ce penchant annonce quelques qualités secrètes. L'expérience a prouvé que ceux qui se sentoient le plus cette ambition indiscrète, aimoient mieux les richesses que la gloire, et que ce sont les hommes

## CHAPITRE LIII.

*Edit ancien, lu publiquement.*

CHAQUE année, on lisoit dans une place publique l'édit du roi Louis XVI, *portant suppression du droit de main-morte dans ses domaines et dans tous ceux tenus par engagement, et abolition générale du droit de suite sur les serfs et main-mortables.*

Cet édit, daté du mois d'août 1779, étoit devenu inutile par la nouvelle constitution ; mais il servoit à prouver que dans le siècle le plus soumis aux vieux et déplorables préjugés, un monarque éclairé s'élève au-dessus des mauvaises coutumes, et fait un grand bien à sa nation ; car il n'appartient plus qu'à un grand roi de faire de grandes choses en un clin-d'œil, et de déraciner les vices politiques qui rongent tout un peuple.

qui sont loin des affaires, qui savent mettre un prix à l'estime de leurs concitoyens, et gémir de l'inutilité de certaines vertus à certaines époques de l'histoire des nations.

L'humanité souffroit depuis long-temps de voir des hommes sous le joug le plus dur, obligés d'enfouir leurs talens, afin de ne pas créer un mieux, dont ils ne devoient pas espérer de recueillir les fruits.

Honneur à Louis XVI d'avoir formé l'heureux projet d'abolir un usage si barbare, introduit dans les premiers temps de la monarchie, et qui contrastoit si fort avec le nom de *Francs* originairement donné aux Français ! Cet usage ne vint certainement pas des Romains, qui ne connurent jamais ce que c'étoit que fiefs, et qui avoient trop à cœur les progrès de l'agriculture, pour lui donner de pareilles entraves. L'ascendant des premiers moines, la violence des premiers seigneurs de fief; voilà l'origine de ces droits abusifs. Qui le croiroit ? Le fanatisme les diminua considérablement ; les croisades, *ces guerres saintes sans piété*, furent l'époque de beaucoup d'affranchissemens, et c'est le seul bien qui en soit revenu à l'État. Louis le Hutin, par un édit de 1315 ; Philippe, duc de Bourgogne, par une ordonnance

de 1424 ; Léopold, duc de Lorraine, par un édit de 1711, ont été les premiers à briser les chaînes des serfs de leur domaine. Il étoit réservé à Louis XVI de consommer ce glorieux ouvrage.

Ce grand exemple a engagé successivement les seigneurs à l'abolition du droit de servitude dans leurs domaines. Les ordres religieux furent les derniers à suivre l'exemple ; mais enfin ils y vinrent. Cette révolution heureuse dans presque tous les ordres de l'Etat, un mot émané du trône l'a opérée ; parce que le souverain sera toujours fort et puissant, tant qu'il frappera les abus invétérés, de concert avec l'opinion pulique.

Cette époque mémorable et qui faisoit empreinte dans les fastes de la monarchie française, étoit considérée comme une sorte de régénération. Enfin, cet édit qui avoit passé de mon temps avec les simples témoignages de l'estime, étoit accueilli avec transport par un peuple qui en avoit connu les étonnans effets, et qui ne comptoit plus que des hommes libres uniquement subordonnés aux lois générales du

royaume, lesquelles assujétissoient le premier citoyen comme le dernier.

Lorsqu'on eut fini la lecture, un antiquaire nous apporta une médaille d'une espèce nouvelle, et que nous n'avions pas vue sous les règnes de Louis XIV, de Louis XV et des rois prédécesseurs. Elle nous disoit que le législateur avoit su être attentif à tout ce qui pouvoit propager les vertus particulières, ainsi que les vertus grandes et patriotiques.

Cette médaille, qui passa de main en main, et que chacun vit avec un sentiment mêlé de plaisir et de respect, représentoit d'un côté l'effigie de Louis XVI, et de l'autre, cette inscription française:

Le roi<br>a décoré<br>de cette médaille<br>Joseph Chrétien,<br>natif de Versailles,<br>âgé de 17 ans,<br>qui s'est courageusement<br>précipité sous la glace,<br>et en a retiré trois enfans<br>prêts de périr,<br>le vingt-sept décembre 1785.

Cette médaille infiniment plus glorieuse que toutes les médailles académiques, n'avoit pas eu besoin du passe-port fastueux *à l'immortalité*, pour parvenir à un peuple qui en avoit senti tout le prix et toutes les conséquences. Les médailles *à l'immortalité*, frappées au coin du pédantisme, ou n'existoient plus, ou ne se tiroient du tiroir de quelque amateur fantasque, que pour inviter la dérision d'un peuple ennemi né de la *phraséologie*.

## CHAPITRE LIV.

### *L'Aérostat.*

LEVANT les yeux en l'air, j'aperçus une machine immense qui s'avançoit à pleines voiles, et qui, planant à une prodigieuse hauteur au-dessus de la ville, sembloit vouloir y descendre. Chacun accourut ; on braqua les lunettes ; l'un crioit : *C'est le vaisseau qui vient d'Afrique ; non*, disoit l'autre, *il arrive de Philadelphie*. Pendant ces discours, l'étrange vaisseau descendoit lentement de quatre mille six cents pieds de hauteur. Il aborda dans une place publique, et *huit mandarins* sortirent du char suspendu à l'aérostat. Il arrivoit de Pékin. La traversée avoit été de sept jours et demi.

Les mandarins saluèrent gracieusement le peuple, et offrirent des fruits du pays à qui voulut en prendre.

Ils présentèrent ensuite des passe-portsà qui en désiroit ; car ils devoient repartir sous peu de jours.

Six cents lieues de terre, du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest, cultivées jusqu'au sommet des montagnes, ne pouvoient qu'inviter l'étranger à jouir d'un pareil spectacle ; car la plus nombreuse société d'hommes prouve évidemment que plus il y a de bras dans un empire, plus il est florissant.

J'avois bien vu le premier pas de cette pompeuse navigation. J'avois vu l'homme attaché par son poids à la terre, et qui rampoit depuis la naissance du monde, s'élever en l'air, et faire de petites courses toujours bornées, et quelquefois périlleuses. Mais l'*homme - oiseau*, c'est le nom que l'on donnoit à ces aéronautes, s'environnoit à volonté d'un ciel serein et d'une lumière pure, traversoit le séjour des orages, et en vingt-quatre heures changeoit de climat, en franchissant les distances qui séparoient les contrées les plus éloignées !

L'*homme-oiseau* avoit conquis en entier les régions de l'atmosphère, et voguant dans cet océan invisible, laissant l'aigle sous ses pieds, se plongeant dans les rayons du soleil, il avoit multiplié ses

forces, en les éprouvant contre celles du vent ; il avoit connu tous les degrés de la résistance de l'air et de sa température à différentes hauteurs, et bien loin que le vent arrêtât son essort, il s'en étoit aidé pour voler plus vîte et plus loin.

Le nom de l'inventeur et celui du monarque, qui avoit protégé cette étonnante découverte, n'étoient pas tombés dans l'oubli. On citoit autour de moi Montgolfier et Louis XVI, qui avoient imprimé un caractère national à ces premiers globes, à ces globes merveilleux, dont les autres nations furent si jalouses. Car la noble conquête que l'homme avoit faite sur un troisième élément, étoit due à un Français et à un monarque qui n'avoit pas séparé sa gloire de celle de son peuple.

L'intrépidité des premiers physiciens, qui s'emparant de la découverte, et par des moyens nouveaux obtenant les mêmes succès, avoient osé les premiers poser le pied dans un si dangereux vaisseau, étoit récompensée par de justes éloges.

La légèreté et l'ignorance avoient dit : « Jamais l'homme ne pourra se diriger,

dans cet élément si mobile et sans point d'appui, et alors à quoi servira cette découverte qu'on prône avec tant d'enthousiasme. Ce n'est qu'un amusement, un enfantillage ». Ainsi l'on mettoit des bornes aux arts et à la force de l'esprit humain. Mais l'ignorance et la légèreté ont reçu un démenti formel. Cette invention extraordinaire eut ses héros, qui ne craignirent ni les dangers de la navigation, ni l'ouragan, ni la foudre, ni la chute. La marche lente, mais sûre de la science expérimentale attribua au génie tout ce qu'il avoit osé espérer. Ces esprits froids et timides, ingrats et jaloux, qui arment le ridicule contre tout ce qui est grand, et s'enveloppent d'une ingrate indifférence, furent forcés de se taire, et d'effacer les mots ineptes qu'ils avoient adressés à l'homme de génie, au physicien noblement audacieux : *Tu n'iras pas plus loin.*

Le physicien, du haut des airs soumis, au milieu des vents impétueux, respectant sa boussole et son gouvernail, pouvoit crier : « Tous les arts et toutes les sciences seroient rentrés dans le néant, si l'on avoit

ajouté foi à tes rampantes et petites conceptions : misérable contradicteur, viens, monte, ose faire le tour du globe avec moi, ou reste attaché à la motte de terre sur laquelle tu es né; et quand je te considère, du sommet de mon trône, comme un insecte, ne contredis pas la nouvelle puissance que j'ai acquise; et si tu ne la trouves pas merveilleuse, ferme l'œil et vis sur ton fumier. Talent, beau génie, grandeur d'imagination, dons particuliers, présents riches et magnifiques de la nature, vous êtes en droit d'exiger l'admiration et d'étonner l'univers! Vous avez fait les grands hommes en tout genre. L'univers a besoin du génie; sans lui rien ne se fait. Il féconde tout ce qu'il touche. Le monde seroit un amasd'êtres foibles et avilis, sans ce souffle vivifiant. Otez cette foule de connoissances, et tout rentre dans l'opprobre et dans le néant.

Voilà ce que disoit à mes côtés un homme du peuple, et il ajoutoit : je m'embarquerai pour la Chine, l'année prochaine, dès que j'aurai marié ma fille.

## CHAPITRE LV.

*Court entretien sur de graves objets.*

QUELLE est la situation actuelle de l'Europe? De mon temps, à-peu-près, le commerce procura la découverte d'un nouveau monde, et cette découverte changea la face des choses. Il s'ensuivit un systême d'équilibre qui tendoit à balancer les pouvoirs l'un par l'autre, à mettre un frein à l'ambition, à limiter les conquêtes, à garantir à chaque État le maintien de son indépendance particulière. Mais ce systême a rendu les guerres plus longues et plus cruelles, en rendant les forces plus égales.

Qu'est devenue la Russie, dont la puissance étonna mon siècle, tandis qu'elle n'avoit point encore d'existence politique au commencement de ce même siècle? Cet empire, dans son immense étendue, touchoit à toutes les mers, et pouvoit communiquer par elles à toutes les parties des deux mondes (*a*). Cet empire a été coupé

(*a*) Le traité de Westphalie se conclut : les né-

en deux; une si vaste couronne ne pouvoit pas reposer sur une seule tête. — Et la Pologne? — Elle est soumise à un monarque héréditaire, car elle a reconnu les dangers du déplorable excès de sa liberté; et depuis ce temps la Pologne, avec le secours d'une administration saine et vigoureuse, est devenue un royaume florissant. — Et l'empire Ottoman? — Faute d'un sultan législateur et guerrier assez ferme pour en imposer à ses troupes, et les assujétir aux lois d'une discipline nécessaire, cet empire a été subjugué. Il s'est régénéré sous le fer de la conquête (*b*), et il a fallu le

---

gociateurs respectifs croient avoir assuré le repos de l'Europe : ils parlent d'un équilibre et se flattent de l'avoir trouvé. Aucun d'eux n'aperçoit la Russie qui s'éveille du néant, qui dans une création subite et inattendue, anéantit toutes ces combinaisons frivoles. Ce vain équilibre est rompu par le nom seul de cette puissance.

(*b*) Un conquérant s'empare d'un pays à main armée, tenant de l'autre quelques parchemins pour fonder ce prétendu droit. On crie à la violence; mais s'il rend heureux ce même pays; mais s'il l'arrache au joug le plus insultant, aux erreurs de l'ignorance, aux fureurs de la barbarie, à un despotisme gradué, et

génie

génie des conquérans pour revivifier cet empire tombé en léthargie. — Et l'Allemagne? — Les états généraux de l'Allemagne ont toujours eu soin de considérer le corps germanique comme une république de souverains, présidée par un chef électif, et même amovible; de sorte que la liberté du corps germanique est dans toute sa vi-

qui épouvante à-la-fois le maître et les esclaves; s'il rend au plus grand nombre la liberté dont il étoit privé; s'il établit des lois sages et bonnes, remplaçant des lois grossières; s'il fonde une police active et vigilante à la place des désordres qui régnoient, qu'aura-t on à lui reprocher? La force n'a-t elle pas été le premier titre de toutes possessions: l'obéissance volontaire des peuples, qui trouvent quelquefois un avantage à être conquis, ne fait-elle pas du conquérant un roi légitime?

Tout pays a passé sous plusieurs dominations successives, mais la seule qui soit légitime est celle qui cimente l'ordre et la félicité de la nation. La possession est le droit qui abolit tous les autres, parce qu'elle devient un contrat dès qu'elle n'est pas disputée. Le titre d'usurpateur dont on le chargera, qui durera peut-être un jour, n'empêchera point, s'il a le consentement des peuples, qu'il n'ait anéanti, dans toute la force du terme, tous les droits antérieurs.

gueur. Ce grand corps, pénétré des lumières politiques les plus pures, ne se ligue jamais en commun contre aucune autre puissance, et conserve tous les avantages de son système politique.

— Et les Provinces-Unies ? — Les secousses du globe, les troubles et les dépenses que lui occasionnèrent son commerce avide (*c*), et son opulence démesurée, firent que la Hollande s'embarqua un jour pour l'Asie, où elle avoit des établissemens immenses et d'un produit inestimable. Elle n'existe plus, pour ainsi dire, que dans les Indes orientales. — Et l'Angleterre ? — Son admirable constitution, quelquefois ébranlée, mais jamais anéantie, fait toujours sa force et sa splendeur. Si elle a quelquefois payé cher la liberté dont elle se glorifie, elle figure toujours sur le globe, comme l'État qui a su le mieux concilier tout ce qu'une législation hu-

(*c*) C'est un marchand hollandais qui déclara devant les bourgmestres d'Amsterdam, que si pour gagner dans le commerce il falloit passer par l'enfer, il hasarderoit d'y brûler ses voiles ; voilà l'esprit national fidèlement empreint dans cet aveu.

maine doit à la dignité de l'homme. Elle ne rivalise plus avec l'empire des lys (*d*). — Et la France? — Elle possède l'Egypte et la Grèce, florissantes colonies. — Et l'Espagne? — Les Espagnols enfin ont su mettre en valeur la vaste étendue de leurs possessions : ils ont tourné leurs regards sur la culture des terres, que leurs prédécesseurs avoient négligée; vous pensez bien qu'il n'y a plus d'inquisition. — Et le Portugal? — Il s'est fondu tout entier dans l'Angleterre; cette puissance lui donne ses lois, et le Portugal y a gagné; car c'est le commerce à la longue qui unit les nations, et les rend inséparables l'une de l'autre. — Et la république des Suisses? — L'aristocratie qui vouloit prendre le dessus, a été obligée de se réprimer elle-même. Cette nation garde tous ses sujets, et ne les vend plus au besoin ou à l'ambition des souve-

(*d*) La France et l'Angleterre ne poseront jamais les fondemens d'une paix durable, que quand elles feront un traité de commerce qui les mettra à portée de donner un libre cours au rapport que les deux nations pourroient avoir réciproquement; quelle superbe alliance! L'Europe se tairoit.

rains; et quelle étoit cette nation, si loyale en apparence, qui n'avoit d'autre objet que de se vendre au plus offrant, qui sous le nom imposant de la liberté, couroit endosser l'uniforme de la dépendance? Quels étoient ces hommes nouveaux sur le globe, qui alloient assassiner de sang-froid ceux qu'on leur désignoit, après qu'on les avoit payés pour les massacrer. Ils se battoient contre vous comme pour vous, si l'ennemi les prévenoit, ou s'il leur promettoit une plus forte récompense.

Quel nom donner aujourd'hui à ces États qui abandonnoient si libéralement des troupes auxiliaires, et sans aucun examen? Depuis quand les lois de la nature et le droit des gens ont-ils permis ce trafic honteux?

La Suisse retient les hommes qui naissent dans son sein. La population n'est plus un désavantage pour elle, parce que ses enfans ont appris à mieux cultiver; et s'ils vont chez leurs voisins, ce n'est plus pour vendre leur vie. — Et l'Italie? — Toutes ces petites souverainetés, qui avoient chacune leur politique particulière, et des intérêts diamétralement opposés, ont fait enfin un

corps. Le chef de la religion a mis toute sa force dans une vigilance pastorale ; il examine attentivement les affaires générales de la politique des princes ; il blâme ou il approuve, et ce prononcé, fondé sur une lumineuse et profonde sagesse, a une force morale qui ne laisse pas que d'intimider le souverain déraisonnable : car en qualité de père commun des chrétiens, la paix de l'Europe devient l'unique objet de ses sollicitudes.

Des rapports simples et lumineux ont fixé les bassins de la balance politique dans un équilibre à-peu-près exact ; une égale tranquillité procure à tous les États les moyens de se replier sur eux-mêmes, pour perfectionner leur administration, ou pour réparer leurs pertes. Le démembrement d'un royaume ou d'une république, suit toujours les projets insensés et téméraires, parce que notre politique qui prévoit les altérations qu'un monarque extravagant pourroit occasionner dans le systême général, fait retomber sur lui cette secousse violente et le rend responsable de la rupture de l'équilibre. Toutes les voix s'élè-

vent alors, et lui prodiguent les durables démonstrations de la haine et du mépris.

Ce n'est plus le temps où l'on déploroit avec énergie le peu d'efficacité des traités, les infractions faites à la foi publique, et le renversement de toute idée d'équilibre et de justice générale. Notre vigilance active se renouvelle toutes les fois qu'une puissance se permet d'immoler son repos à la soif d'un agrandissement injuste. L'autorité législative, également partagée entre toutes les nations, a un poids et une vigueur dont vous n'aviez aucune idée ; de là une grande harmonie dans les délibérations, une force coactive pour procurer l'exécution des résolutions publiques, des ressources infinies pour lever les obstacles.

Les grandes et énormes puissances ayant reçu des bornes circonscrites, tous ces corps militaires avoient insensiblement usé les ressorts des gouvernemens, et décomposé leurs principes ; ils furent licenciés lorsque la force publique fit cesser cette situation déplorable où s'agitoit l'Europe, quand elle avoit la frénésie d'entretenir un million de soldats portant le fusil sur

l'épaule. L'Europe infectée alors des misérables principes d'une politique barbare, ne pouvoit recevoir un mouvement mesuré et uniforme, pouvoit encore moins participer à cette réciprocité universelle d'intérêt et de secours, qui est comme le lien et la sauve-garde de tous les États.

C'est dans l'anéantissement de tous ces grands corps militaires (*e*) qui attestoient

---

(*e*) Chaque Etat s'est respectivement épuisé pour pourvoir à sa défense. Toutes les forces d'un empire sont tendues en temps de paix comme en temps de guerre. Les peuples accablés succombent sous le faix de ces grands corps militaires qui ne sèment ni ne labourent, et dévorent toujours. On compte en Europe près de douze cent mille hommes armés. Il faut les recruter chaque année d'un septième au moins.

On seroit tenté quelquefois de penser que la paisible végétation est l'état naturel de l'univers; que la vie si courte, si mêlée de peines, est une situation forcée, violente, une exception, un avantage orgueilleux que l'animal paye chèrement. On diroit que le sommeil est le véritable état de la nature, et que la tranquillité auguste de tous ces êtres qui reposent, absolument soumis aux lois générales, vaut mieux que les scènes petites et bruyantes que la folie, l'ignorance et l'erreur figurent ridiculement sur ce petit

la dégradation de l'espèce humaine, que nous avons trouvé le secret de rapprocher les diverses parties de l'Europe, de raffermir celles qui flottoient, de contenir celles qui tendoient à se déplacer, d'établir entre toutes une subordination constante, et sur-tout de dégager la législation universelle des États, de cette rouille de barbarie qui en effaçoit l'auguste empreinte.

Il n'a fallu, pour opérer ce grand ouvrage, que la scission de trois grands Etats. La providence ayant amené cette température, nous avons profité de l'occasion pour former un contre-poids, et le système général, en se repliant sur lui-même, a retrouvé dans le partage où le démembrement des trop vastes Etats, un nouveau point d'appui pour cimenter un ouvrage immortel et digne de l'homme éclairé; il s'est fait de toutes parts un effort généreux et constant en faveur de

---

globe qui subsiste dans une majestueuse durée, tandis que les insectes qui vivent sur sa surface, s'engloutissent dans le tombeau, escortés de toutes les douleurs et de toutes les blessures qu'ils se portent l'un à l'autre.

l'équilibre européen. La place de chaque puissance y fut marquée avec plus de précision. Le sceptre fut affermi dans la main des monarques ; les maux de l'anarchie et ceux de la liberté indocile et ombrageuse furent également réprimés ; enfin la distribution du mouvement général se fit dans la progression qui le rend avantageux à tout le systême ; et la politique ramenée à sa simplicité essentielle, ne confondit plus ses rapports fondamentaux, et l'intérêt d'un moment ne dicta plus de ces combinaisons forcées qui séparent ce qui doit être uni, et rapprochent ce qui doit être divisé.

Toutes les nations trouvèrent leur avantage dans une révolution, dont l'effet principal fut de revivifier les empires en les privant de ce surcroît de puissance qui ne faisoit qu'altérer l'équilibre et en troubler le systême. Par-là, tous les points de la grande législation se virent en quelque sorte rapprochés, et tous les mouventens particuliers influèrent avec plus d'ordre et d'énergie sur le mouvement général.

D'ailleurs les formes républicaines ayant

gagné, avec le progrès des lumières, tous les Etats, et l'Amérique étant une pépinière de républiques, il n'y a plus de ces corps monstrueux qu'on appeloit *puissances militaires*, et qui ne donnoient jamais un dédommagement effectif de ce que les victoires mêmes avoient coûté.

Cette révolution des Etats, arrivée il y a trois cents ans, a contribué à resserrer les liens de la paix. Ainsi la politique longtemps éclipsée, reparut sur la terre : elle a ses lois constantes, que des méprises particulières rendent quelquefois inutiles; mais tôt ou tard il faut que les lois majestueuses reviennent à leur efficacité naturelle; car l'homme étant un être sociable, il étoit impossible qu'il ne trouvât point, après tant d'erreurs et de calamités, les lois sublimes de la grande et parfaite société.

## CHAPITRE LVI.

*Marine.*

PENDANT plus de trente siècles, la mer fut négligée; aucun peuple ne se servit de cet élément pour subjuguer l'autre. Les forces de terre décidèrent de celle des empires.

Rome ne songea à devenir une puissance maritime, que quand les Carthaginois lui en eûrent donné l'idée.

Le peuple, qui forma le plan raisonné de la conquête du monde, ne pouvoit souffrir la pratique des gens de mer, et fut étranger, pour ainsi dire, à l'océan, ne devinant pas, ou sachant mal que les Etats qui deviennent les plus puissans sur cet élément, se rendent les plus formidables sur l'autre.

Aujourd'hui c'est sur l'océan que se frappent les grands coups d'Etat.

Nous sommes familiarisés avec cet élément, lien des nations, et qui les tient toutes dans une dépendance naturelle.

Un Etat ne peut figurer de nos jours ; que par un grand commerce ; or , un grand commerce ne peut être fondé que sur une grande marine.

Nous avons donc *deux cents vaisseaux de ligne ;* mais nous n'avons plus aussi ce monde de places fortes, qu'il falloit entretenir par des garnisons nombreuses. Nos frontières ne sont plus hérissées de fortifications , ce qui avoit trop multiplié les clefs du royaume.

Les branches du commerce se sont étendues, et les matelots se sont engendrés dans la même proportion.

Nous étions faits pour avoir un grand avantage sur les Etats maritimes; car nous sommes au centre de la navigation de l'Europe; et quel est le gouvernement dans le monde politique qui eut autant de facilités pour se rendre le maître des deux mers? Nos ports de la méditerranée sont contigus à ceux de l'Italie. Nous sommes plus près de la Sicile et de la Barbarie que les Anglais et les Hollandais. Nos denrées peuvent être transportées d'une mer à l'autre par le canal de Languedoc : nous

avons une quantité prodigieuse de ports, tant sur l'océan que sur la méditerranée. Notre climat est un des plus favorables de l'Europe pour la navigation. Un ciel doux et tempéré permet à nos vaisseaux d'entrer et sortir librement de nos havres, dans toutes les saisons de l'année.

Nous avons senti tous ces avantages si long-temps négligés, et nous les avons enfin mis à profit.

Notre commerce avec Constantinople, Smyrne, le Grand-Caire, Alep, Chypre, Salonique, a contribué à former différentes branches de marine toutes considérables. Comme nous sommes maîtres de la Grèce et de l'Egypte, le commerce des îles de l'Archipel et celui de la mer Noire nous appartiennent en entier.

Cent soixante millions d'arpens de terre en carré et bien cultivés, après avoir pourvu à la subsistance de la nation, fournissent des denrées au peuple à qui elles manquent, et nous employons au moins sept mille vaisseaux de transport.

Nos vins sont devenus la boisson naturelle de tous les peuples de l'Europe; nos

eaux-de-vie, les étrangers ne sauroient absolument s'en passer.

Nos fruits ont formé une seconde branche de marine, et notre sel enfin a suffi seul à élever sur l'océan une marine française formidable, parce que toutes les nations conviennent que sa qualité est supérieure à celle des autres Etats de l'Europe.

Nos manufactures, nos modes, ont prévalu, parce que nos productions ont eu constamment un léger, une grâce, une variété qui ont intéressé les caprices et les fantaisies des peuples; car le goût universel prévaudra toujours sur les réglemens.

Notre population nous a permis ensuite de jeter aisément sur mer cent trente mille matelots. Comme la manie des guerres capricieuses a disparu, que les étrangers ont goûté nos denrées, qu'elles sont devenues pour eux d'une absolue nécessité, qu'elles entrent dans tous les genres de nourriture et d'aliment, la France a joui paisiblement de tous ses avantages naturels. Elle a cessé d'entretenir à grands frais ces prodigieuses armées de terre, et réformant un superflu ruineux, elle a trouvé les moyens d'établir

une réforme dans ses troupes, proportionnée au nombre des vaisseaux qu'elle a lancés sur les mers.

La noblesse s'est bientôt décidée pour le service de mer; et tandis que jadis les vers, plutôt que le canon de l'ennemi, détruisoient nos vaisseaux de roi, confinés dans les ports de mer où ils dépérissoient, nous n'avons pas laissé notre marine dans une inaction funeste, tandis que celle de nos rivaux étoit en mouvement. Nous avons augmenté nos vaisseaux protecteurs, et sur-tout les vaisseaux marchands; car c'est de l'emploi du plus grand nombre de vaisseaux, que dépend le plus haut degré de force d'un état maritime.

Avons-nous besoin de vous dire que nous avons fait disparoître les pirates Algériens et tous les autres corsaires de Barbarie? car il étoit honteux et ridicule qu'un peuple sans marine accrochât notre navigation marchande, et que la politique des grandes nations se servît toujours de ces corsaires pour arrêter les progrès de la navigation Européenne. Une bonne fois sévères avec eux, nous avons fait cesser cette pira-

terie qui accusoit notre foiblesse et décourageoit la plupart des négocians; car sous un véritable point de vue, les négocians sont tous frères, et le dommage de l'un va toujours au détriment de l'autre.

---

CHAPITRE

## CHAPITRE LVII.

*Le Professeur en Politique.*

La perfection d'un état social est le plus bel ouvrage de l'intelligence de l'homme ; et sa nature ne s'élève à toute sa dignité qu'en établissant l'harmonie, gage de la prospérité de la terre, et la véritable fin d'un être doué de raison.

L'homme, être perfectible, ne doit-il donc pas diriger de préférence la culture de son esprit vers la doctrine qui diminue les maux de la société, et augmente la somme de son bonheur ? Ne lui importe-t-il pas de connoître les erreurs qui obscurcissent la science de la politique, et de la dégager des préjugés qui embarrassent le raisonnement ?

Qu'importe l'organisation sociale, qui n'est au fond qu'une forme extérieure, pourvu que le droit naturel protège chaque individu, pourvu que l'égalité essentielle se trouve conservée ? Et en quoi consiste cette égalité ; ce n'est ni dans la

puissance, ni dans le rang, ni dans la richesse, parce que les hommes sont inégaux par nature en talent et en intelligence, en force même. Cette égalité vraiment désirable et précieuse, consiste dans les droits qui assurent à chaque citoyen la propriété de ses biens et de ses opinions, de son industrie et de ses talens. Ainsi tout État où la félicité descendra dans les rangs inférieurs, où le repos appartiendra au dernier citoyen, sera évidemment réglé d'après la justice, de quelque manière que le pouvoir législatif soit combiné.

Tout devient égal aux yeux de la raison, quand la sûreté est la même : elle peut dépendre, il est vrai, de lois plus fines, et qui établissent un équilibre plus parfait; mais les lois sont toujours au pouvoir des hommes, de sorte qu'il faut juger la politique plutôt par les faits que par ces formes changeantes qui dépendent tant du caprice des événemens.

L'inégalité de force des empires ne fait donc rien au bonheur intrinsèque des États; et cette prétendue balance de l'Europe étoit un rêve ministériel, mais qui n'a

pas moins occasionné l'effusion du sang pendant des siècles. Fatal exemple des préjugés qui règnent dans le conseil des rois, ou plutôt dans les plans étroits et bizarres des ignorans qui travaillent pour les ministres, et que ceux-ci accueillent.

Cette balance est tombée, d'autres préjugés ont pris sa place. Les idées de commerce mal entendues ont rallumé le flambeau de la guerre, premier désastre qui amène tous les autres, et qui n'enrichit aucun Etat moderne. Plus d'un esprit brouillon et inquiet, s'honorant dans une ignorance profonde du nom de politique, a pris l'orgueil pour génie ; il a cru que des travaux internes et obscurs étoient le chef-d'œuvre de la méditation : le mal s'est fait sans aucun bien pour le cabinet qui avoit machiné ces sanglans stratagêmes, dont le résultat n'offroit que des batailles inutiles et des combats sans profit et sans gloire.

Si des esprits à-la-fois aussi cruels et aussi futiles dominoient long-temps, les sociétés policées seroient plus à plaindre que les hordes errantes des humains va-

gabonds ; et les ténèbres épaisses de la barbarie seroient préférables à ces demi-lumières : mais l'instinct des rois repousse ces génies sanguinaires, et il ne leur reste dans leur exil que la honte éternelle de leur méprise, qui contraste avec leurs prétentions passées, d'autant plus ridicules, qu'elles n'ont eu ni base, ni plan, ni principes. On a pris pour grandeur, pour hauteur de génie, pour profondeur, ce qui n'étoit que l'emploi aveugle et opiniâtre des plus grands moyens pour n'opérer que des choses petites et funestes.

Voilà ce que disoit un professeur qui traitoit publiquement les matières les plus intéressantes et les plus faites pour exercer les bons esprits.

Il ajouta dans sa leçon les axiomes suivans, qu'il divisa avec beaucoup de méthode et de clarté ; je ne me souviens que de quelques paragraphes.

I.

L'art du gouvernement n'est que l'art de gouverner les opinions ; toutes les parties de la société sont dans une dépendance

mutuelle ; nous ne pouvons jamais fuir d'un côté les passions des hommes sans les rencontrer de l'autre.

Ce n'est pas le tout de chercher à avoir beaucoup d'hommes dans un Etat, il faut sur-tout songer à leur ménager des emplois qui puissent les faire vivre.

I I.

Le meilleur système de législation seroit celui où la distribution des forces du tout seroit telle qu'il en résulteroit la plus grande somme de bonheur possible pour chaque individu qui le composeroit.

Mais une constitution politique qui conserveroit à tous les individus l'égalité naturelle, est une vraie-chimère ; l'état civil repousse perpétuellement l'égalité naturelle. En vain la constitution républicaine prétend-t-elle confier à chaque partie une portion égale de pouvoir, sans que le pouvoir du tout soit affoibli, cette portion est visiblement inégale ; et pour ceux qui ne s'arrêtent point aux dénominations, il y a une foule d'hommes qui pèsent sur les autres.

Il n'est pas besoin de tout régler dans un corps politique; dès que les principales parties sont bien ordonnées, tout le reste l'est aussi.

Il est facile de se servir de grands mots, il est plus facile encore de les mal expliquer.

Ce n'est pas la durée de la constitution d'un peuple qui doit être le principal objet du législateur, mais la durée du bonheur que lui assure sa position.

Comment veut-on faire des lois une règle immobile, quand toute la nature change et se meut autour d'elle? Le degré de force et d'utilité d'une loi, hausse et baisse par succession de temps; les objets pour lesquels elle avoit été promulguée, lui échappent. Si le législateur ne change pas la loi, les hommes la changeront; ce qui est bien plus à craindre, ils la resserreront ou l'étendront par des vues particulières: l'arbitraire en naîtra, et cette loi dénaturée écrasera le foible, parce qu'elle sera devenue un instrument de rigueur dans la main de l'homme puissant. Ainsi, c'est au philosophe qu'il ap-

partient de marquer l'instant où la loi se corrompt, de lui faire décrire le même cercle que décrivent les choses qu'elle doit régler, d'adapter les lois enfin à la mobilité des événemens.

Les lois dans leur origine ont supposé les vices et les passions de l'homme; ces vices et ces passions changent, les lois doivent suivre l'homme dans ces nouvelles erreurs ou nouvelles extravagances. Il ne faut pas que la loi suppose que l'homme fera des fautes, car ce seroit l'offenser, ou même lui donner une clarté dangereuse. Il est temps que la loi tonne quand telle passion a produit tel effet, parce que prévoir le mal n'est pas le prévenir, et qu'il est bon de ne pas le prévoir, c'est-à-dire de l'indiquer à la race humaine.

III.

Le germe des lois civiles et politiques est caché dans le cœur de l'homme; elles émanent de sa nature. L'homme s'est soumis au frein des lois; il en a senti la justice et l'utilité : d'où vient que les premiers

législateurs ont fait adopter leur code sans peine, c'est que ces règles primitives ont été adoptées par l'homme, en ce que le législateur suprême a placé dans son cœur un tribunal auguste et redoutable, qu'on ne peut ni décliner, ni corrompre.

Dans le mécanisme admirable de nos organes, la conscience est là qui condamne ou qui approuve ; l'arrêt que rend la rectitude morale, est indépendant des temps et des lieux. Le monde moral n'existe que par cette pente que nous avons vers l'équité.

## IV.

Depuis Aristote jusqu'à Locke et Montesquieu, on a demandé combien il y a de formes de gouvernement, et quel en est la meilleure. Montesquieu dit que toutes les formes de gouvernement connues et possibles se réduisent aux trois espèces de gouvernement monarchique, despotique et républicain : c'est une erreur évidente. Empereur, roi, sultan, calife, schah, cubo, duc, princes, ont une somme d'autorité absolument différente.

Chaque État a des lois fondamentales, des règles fixes et suivies ; un seul homme régissant l'Etat, uniquement selon sa volonté, sans observer ni lois, ni formes, ni règle, est un être de raison; une violence passagère ne forme pas une autorité: le gouvernement républicain est soumis à une foule de divisions et de subdivisions. L'aristocratie et la démocratie se touchent de très-près, se fondent l'une dans l'autre, et tous ces mots créés sont vagues et illusoires, parce que l'expérience doit s'appuyer sur le caractère national, sur la force relative des Etats, et non sur des expressions qui trompent et qui abusent.

V.

Tout système politique doit être posé sur le droit naturel; c'est la base unique de la société civile. Si le droit naturel est lésé, aucune loi de société n'existe plus, le premier principe de sociabilité est détruit, c'est un édifice qui repose sur un sable mouvant.

Remontons donc au droit naturel avant de discuter tout autre principe.

Les lois de la nature nous environnent, c'est le tumulte du monde qui nous empêche d'entendre ses leçons : ôtez ce que les hommes ont édifié, il restera ce que la nature a fait.

Le droit naturel est le droit de l'homme, à son plus grand bonheur possible. Il veut être heureux et il lui est impossible de ne pas le vouloir. Jamais homme n'a fait convention avec un autre qu'à raison d'une jouissance mutuelle. Ce n'est pas un papier large de quatre doigts qui anéantit les droits imprescriptibles de la nature.

## V I.

Le but de tous les gouvernemens est la tranquillité ; mais ce mot en politique doit s'expliquer : l'esclave est tranquille sous la main du despote ; mais c'est une tranquillité forcée. La rebellion touche de près à cette obéissance passive. Dans les gouvernemens modérés, les esprits conservent leur ressort, et les ames leur élévation naturelle. Les hommes seroient visiblement dégradés, s'il n'y avoit pas un combat intérieur et toujours subsistant entre

la liberté et l'autorité; et voilà ce qui a maintenu l'admirable constitution de l'Angleterre, forme républicaine si heureusement combinée.

Il sort de tout gouvernement bien composé, une action et une réaction continuelles, sans quoi il dégénère.

Le gouvernement civil est une restriction de la liberté naturelle. Il faut que chaque particulier fasse le sacrifice d'une portion de ses forces, afin que la liberté de tous ne soit pas en danger. Mais l'étendue de ce sacrifice est pour le plus grand nombre des hommes un calcul si délicat et si compliqué, qu'ils seront toujours plus frappés des dangers de l'autorité, que des abus excessifs de la liberté.

De là naissent les oppositions au gouvernement; oppositions d'autant plus vives, que les passions sont concentrées. Le gouvernement est obligé alors de laisser au sujet des passions domestiques.

Il n'appartient qu'à des hommes extrêmement sages, d'endurer avec patience le joug du gouvernement quand il n'est pas trop dur; mais les délices de l'autorité

corrompent ordinairement ceux qui gouvernent; peu-à-peu ils passent les limites qu'ils s'étoient prescrites eux-mêmes.

Il est de la nature des choses qu'il y ait toujours des parties opposées dans les gouvernemens ; tant que cès corps ne font qu'observer ou qu'ils se balancent réciproquement, l'esprit d'attention nécessaire pour entretenir l'équilibre maintient le règne des lois.

Il ne faut donc point s'épouvanter de quelques agitations intestines. Le silence absolu n'est que le partage d'une troupe d'esclaves en présence d'un maître hautain. Les classes de citoyens feront toujours entendre leur voix, et je ne connois que les querelles élevées par les corps subalternes, pour écarter les factions violentes de la guerre civile.

Ceux-là sont pauvrement instruits, qui réclament perpétuellement l'égalité, et qui veulent introduire dans le gouvernement civil l'état de la nature. Ce qui paroît séparer les citoyens, est précisément ce qui les unit, ce qui réprime la force et l'audace.

L'on est donc obligé de faire entrer l'inégalité dans le plan des constitutions politiques; et le beau secret seroit de n'admettre que l'inégalité nécessaire au mouvement et à la conservation de la société.

Mais quand les lois défendirent aux patriciens de Rome de s'unir par des mariages aux familles plébéïennes, ces droits exclusifs aux magistratures, au sacerdoce, aux honneurs du triomphe, furent le délire de l'orgueil.

Dès que les riches deviendront superbes, la pauvreté sera insolente. Il est d'un sage gouvernement de miner peu-à-peu ces lois cruelles qui favorisent la dureté des riches, d'arrêter l'invasion journalière des créanciers impitoyables: mais quelle adresse pour faire payer le riche et pour sauver la dernière propriété du pauvre!

Comment l'autorité pourroit-elle espérer que le peuple sera tout à-la-fois et l'instrument de sa grandeur, et le jouet de ses caprices? L'autorité doit sur-tout éviter cette supériorité offensante, plus odieuse que la tyrannie elle-même.

VII.

Plus il y a de subsistance pour les hommes, plus l'Etat a de richesses; j'entends par ce mot, plus de citoyens aisés : non pas que les productions de la terre soient la mesure de la population ; car l'industrie et le travail font disparoître la stérilité, et il faut le concours de tous les arts pour former l'opulence nationale. Les richesses mobiliaires sont aussi des richesses, dès qu'un royaume n'est pas absolument isolé. S'il n'y a pas un grand nombre de consommateurs, la culture des terres est bientôt négligée. Que deviendroit l'abondance s'il n'y avoit pas consommation ?

VIII.

Il est contre le droit des gens qu'un prince livre, vende une province, une île, une colonie, à un prince étranger, sans le consentement des habitans. J'obéis à tel maître; mais pour obéir à tel autre, il faut que je sache ce qui me reviendra de ma soumission. Quoi, nous serions transportés à un nouveau propriétaire comme

le bétail enfermé dans une métairie? Quoi, après les hommages rendus au légitime souverain, il nous commandera le même respect, le même attachement pour un autre qui nous est inconnu; et celui-ci croira posséder un droit de propriété sur nos corps? Et depuis quand l'autorité des monarques de la terre ne vient-elle plus des hommes qui les rendent forts, puissans, qui leur gagnent des batailles, qui les affermissent sur des trônes? D'où tiennent-ils leur sûreté, leur opulence, leurs plaisirs? Eux qui ont osé dire que c'est de Dieu qu'ils tenoient leur couronne, ont oublié que l'usurpateur pourroit dire la même chose, et le prouver comme eux le glaive en main. Tu règnes par Dieu, et moi je vis, j'existe, je pense par lui. Ma raison et ma liberté me viennent de lui; elle me défend de me soumettre à des ordres capricieux; elle m'ordonne de m'y opposer de tout mon pouvoir. Sois juste, et tu verras naître entre nous un contrat qui ne sera jamais violé de mon côté.

## IX.

Ne croyez pas que les rois, les grands rois, les législateurs même, aient tout ordonné, tout arrangé; c'est une certaine pente des pensées de l'homme qui a opéré les grands changemens. Un seul homme ne peut remuer une nation, si elle ne marche au-devant de lui.

Il faut une réaction, sans quoi le génie devient inutile; il faut qu'un peuple sache entendre, goûter, adopter la raison sublime qui lui est offerte; et quand l'étincelle tombe sur des matières pétrifiées, elle brille et s'éteint.

Des siècles barbares ont eu des hommes de génie, morts pour cette génération inactive, et dont la vie n'a pas même été aperçue. Tant il faut un peuple déjà formé pour concourir aux révolutions dont le génie n'est que le moteur et non le créateur absolu.

Quand une nation se familiarise avec les oppressions ministérielles, qu'elle désapprend à sentir et à raisonner, qu'elle met en oubli et volontairement l'origine et le but

but de la société, les coups qui lui sont portés sont justifiés par sa foiblesse et sa lâcheté; elle mérite de souffrir, et le despote ne fait que la punir légitimement.

C'est le peuple qui fait le *gouvernement*, et non le *gouvernement* qui fait le *peuple*. On s'est long-temps trompé sur la cause. Il est absurde de croire que des lois modifieront un peuple qui ne les connoîtra point, qui ne les aimera point, ou qui ne les adopteroit que d'une manière forcée.

Quand le peuple est assez avancé pour recevoir de bonnes lois, elles se forment et se propagent d'elles-mêmes. *La majesté du peuple*; voilà la plus belle expression qui puisse exister dans une langue quelconque; c'est *le peuple* qui fait tout.

Quand les Anglais, modifiant à leur gré leurs lois et leurs idiomes, et leur imprimant un égal degré d'élévation et de force, rejetèrent les idées d'esclaves, ainsi que les expressions timides, allèrent-ils demander à un homme ou à une poignée d'hommes, qu'il eût ou qu'ils eussent la complaisance de verser sur eux la félicité et la grandeur? Non, ils composèrent leur fortune de leurs

mains; ils la gardèrent, ils la défendirent, et déployant un caractère d'audace et d'énergie, ils eurent droit d'insulter à ces peuples qui, contens de pousser des soupirs et des gémissemens, imploroient l'avénement d'un nouvel ordre politique; comme si ces lois majestueuses pouvoient se former toutes seules, et n'avoient pas besoin de bras vigoureux autant que de têtes pensantes, etc.

---

## CHAPITRE LVIII.

### *Pensions de l'État.*

Nous avons anéanti toutes les pensions accordées à une foule de particuliers; âpres solliciteurs, pilliers d'audience, flagorneurs intéressés qui, sous prétexte d'avoir rendu des services à l'Etat, épuisoient l'Etat.

Tout homme qui obtient une pension, acquiert par là un fonds d'oisiveté qui lui donne à vivre sans rien faire; car les pensions diminuent visiblement l'emploi des hommes.

N'étoit-il pas ridicule de payer un chanteur, un acteur, un poëte, et que les cultivateurs de la campagne fussent obligés de soudoyer les cabrioles d'un danseur? Cette manie de tout récompenser en argent, au nom de l'émulation, détruisoit l'émulation; car l'intrigant l'emportoit toujours sur l'artiste habile.

Les monarques ne sont que les économes des biens de leurs sujets; or, chaque pension particulière, ajoutant un nouveau

poids à la charge publique, il ne nous est pas permis, je pense, d'ôter aux uns pour donner arbitrairement aux autres. En matière de maux publics, tout est d'une extrême conséquence; parce que la moindre infraction conduit inévitablement au pire.

Puis tous ces pensionnaires avoient presque tous ou flatté, ou menti, ou rampé, pour obtenir ces pensions vicieuses, soit en courtisant les valets des valets de cour, soit en faisant sonner bien haut un frêle mérite, et c'étoit conséquemment des hommes vils, des corps morts dans l'état civil. L'homme supérieur attend le jour de la récompense; et s'il demande, il ne demande qu'une fois en prononçant son nom.

Ces pensions particulières, versées sur les enfans de la paresse et de l'intrigue, fondées d'ailleurs sur la taxe générale, dépôt sacré, étoient évidemment illégitimes, autant qu'onéreuses.

La liberté de déployer son industrie en tout sens, étant le privilège incontestable de tout citoyen, c'est à lui de tirer de son art, tout le parti possible. Rien ne limite

l'essor de son talent, et il y met le taux qu'il veut.

Le poëte qui fait bien des vers, reçoit les applaudissemens, et puis il vend ses vers applaudis le plus qu'il peut; permis à lui de les réciter en place publique, et d'attirer l'argent des auditeurs charmés. Le peintre expose son tableau, et s'il frappe, il en reçoit le prix.

Le chanteur, de son côté, demande à ses auditeurs le salaire de son gosier harmonieux, et n'en fait entendre les modulations qu'après que la bourse est déliée; mais il ne vient pas demander une pension à la cour, parce qu'il a bien chanté. Le gouvernement laisse les vers et les ariettes prospérer dans le monde, sans attacher de l'or à ces brillantes superfluités. C'est bien assez de ne les pas interdire.

Si un particulier a trouvé un secret, s'il a découvert un remède spécifique, il le doit en conscience à ses concitoyens; mais si le remède est bon, il percera, et l'on s'empressera de l'acheter. Point de privilège exclusif enfin, parce qu'il n'y a point de prohibitions.

L'inventeur d'un art est d'abord récompensé par l'estime publique : il trouve cette monnoie préférable à toute autre ; car la gloire a ses jouissances pures et profondes. Celui qui a imaginé un métier, ou perfectionné quelque machine mécanique, met la taxe qu'il veut à son invention, et s'en réserve le secret, si bon lui semble.

Quand on n'est point gêné, on obtient la richesse avec un peu de constance et de travail. Aucune loi parmi nous ne défend de vendre tout ce qu'on peut vendre.

Nous faisons des avances à l'agriculteur, au commerçant, au mécanicien, parce qu'ils ont besoin de fonds ; mais nous ne leur donnons pas des pensions. On dit que de votre temps, tous les hommes étoient des mendians qui, le placet à la main, venoient fatiguer les ministres de demandes importunes ; les récompenses pécuniaires sembloient être une dette exigible, tant on y mettoit de confiance et d'orgueil. La bravoure développoit un tarif, et l'on marchandoit pour la jambe gauche ou pour la jambe droite, avec une sorte d'arrogance impérative.

Ainsi la valeur des belles actions étoit métamorphosée, pour ainsi dire, en une espèce de bénéfice. Certes, le militaire doit avoir sa récompense avant tous les autres, mais elle doit être limitée et invariable.

Permis sans doute aux officiers de mourir dans leur lit, quand ils étoient las de l'honorable métier; mais faire de la défense de la patrie un commerce qui donne à vivre dans tel temps, voir des militaires de quarante ans qui ont quitté le service parce qu'il leur a donné à vivre, n'étoit-ce point là l'anéantissement des vertus militaires?

Nous n'avons plus de ces guerriers oisifs, qui inondent les spectacles et les cafés (*a*), tandis qu'on donne des batailles

---

(*a*) On peut attribuer aux soldats et aux officiers oisifs, dispersés dans les provinces, la dépravation du royaume. On distingue une petite ville, dans laquelle un régiment a passé un quartier d'hiver; les filles et les femmes qui sont jeunes et belles, n'ont pas échappé à la séduction, et dès qu'une fois elles se sont livrées à ces corrupteurs, elles dérobent leurs pères ou leurs maris pour entretenir leurs amans. Dans les lieux où l'on ne voit jamais de troupes, l'in-

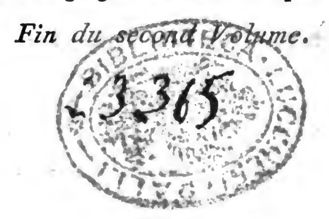
à cent lieues d'eux. Nous savons que cette foule d'officiers pensionnés ayant saisi le revenu, gage de leur oisiveté profonde, ne vouloient plus de l'honneur, et qu'ils ne voyoient plus la gloire des combats que dépouillée de ses rayons; qu'ils sembloient enfin n'avoir hasardé leurs bras et leurs jambes que pour avoir une heureuse blessure et la pension qui l'accompagnoit.

Le seul cas parmi nous, où *la pension de l'Etat* ait lieu, c'est quand un innocent a gémi dans les fers; alors nous nous croyons obligés de lui offrir un dédommagement au nom de la société entière; car la justice en ce moment ne sauroit être impassible, et elle doit réparer les erreurs des desservans de son temple. Elle est aussi grande en avouant leurs fautes, qu'en punissant le coupable.

---

nocence se conserveroit, si aucun garçon n'étoit dans le service. Les soldats vont en semestre, et séduisent les sœurs de leurs compatriotes. Quand ils ont leur congé, ce sont souvent des libertins qui s'en retournent dans le pays, et vont l'infecter de tous les vices dont dont ils se sont gangrénés dans les troupes.

*Fin du second Volume.*



# TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome second.

Fin de la Table du Tome second.

